



HAL
open science

Saisir le chantier par l'image.

Jean Paul Filiod

► **To cite this version:**

Jean Paul Filiod. Saisir le chantier par l'image.. Centre Max Weber - CNRS - Université de Lyon - Université Jean Monnet de Saint-Etienne; Leroy Merlin Source. 2020. halshs-04822793

HAL Id: halshs-04822793

<https://shs.hal.science/halshs-04822793v1>

Submitted on 6 Dec 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Claire KUENY

Historienne de l'art



Jade TANG

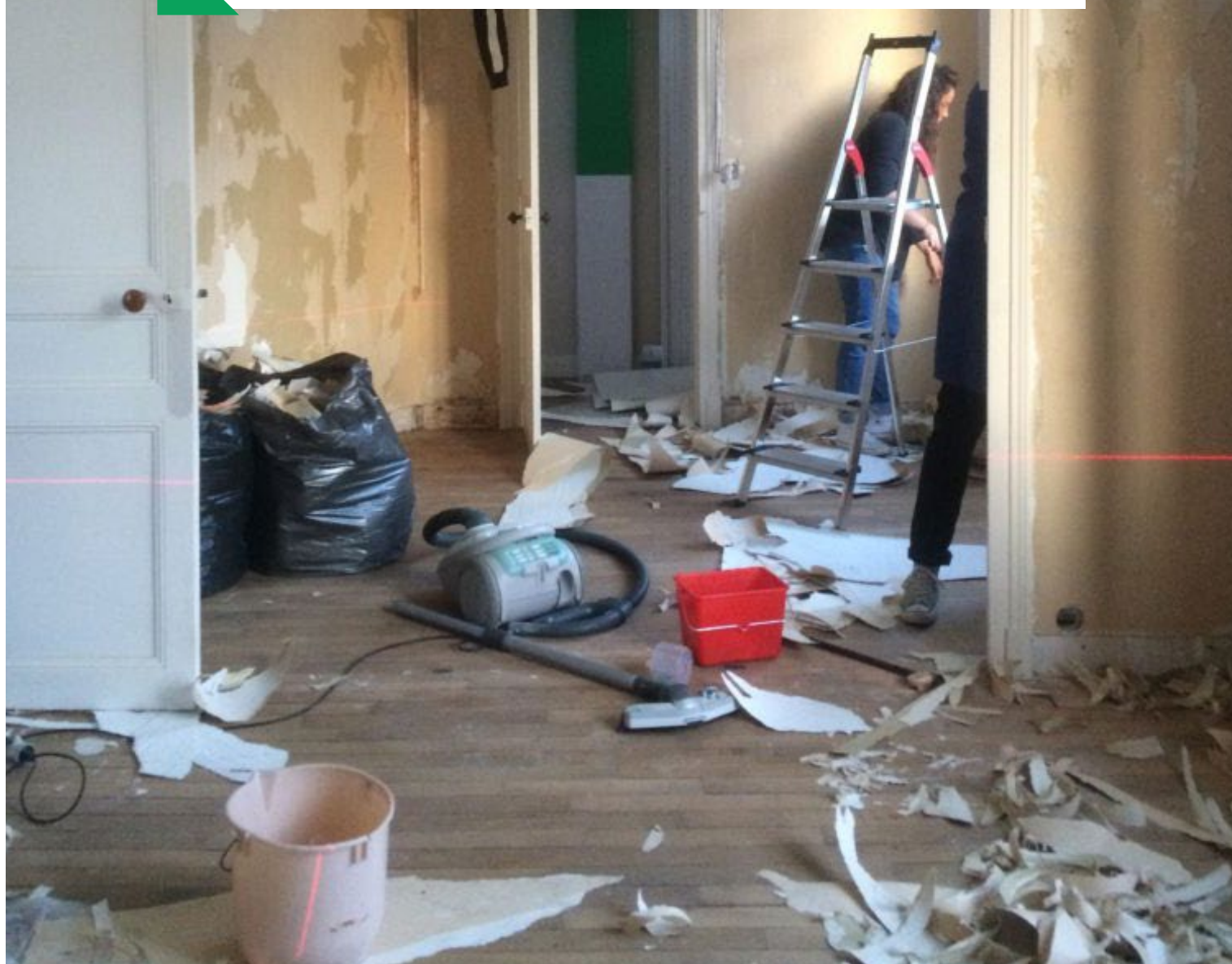
Artiste plasticienne



Jean Paul FILIOD

Sociologue anthropologue

Saisir le chantier par l'image





**Claire
KUENY**

Historienne
de l'art



**Jade
TANG**

Artiste
plasticienne



**Jean Paul
FILIOD**

Sociologue
anthropologue

les chantiers LEROY MERLIN Source

Direction de la publication :

Carine Negroni,
directrice de l'éditorial
et des savoirs de l'habitat

Coordination éditoriale :

Pascal Dreyer,
coordinateur, LEROY MERLIN Source

Coordination graphique - maquette :

Emmanuel Besson

Corrections - relectures :

Béatrice Balmelle

Mars 2020

AVERTISSEMENT

Nous utilisons l'écriture inclusive, sans préjuger de l'éventuel rapport entre une majorité et une minorité, et en prenant soin de ne pas en abuser pour ne pas alourdir la lecture.

En faire usage nous semble important, afin de souligner la réalité de la mixité, par exemple pour les premiers et les premières concernées : les habitant·es. De même, et comme nous venons de le faire, nous utiliserons la règle de proximité qui dicte d'accorder l'adjectif avec le nom le plus proche.

Entrée en matière 5

Images et paroles : deux supports d'étude	6
Objectif : élargir les représentations et significations du chantier	8
Hypothèses : des raisons et des figures, étudier des « motifs »	10
www.saisirlechantier.com : la création d'un site internet en parallèle	11

Le chantier de rénovation dans l'espace domestique : un terrain d'étude singulier 15

Spécificité du chantier de rénovation dans l'espace domestique : l'acte d'habiter	16
Histoire et esthétique de l'art : quand « le chantier » s'écrit au singulier	17
En sociologie : une discrète présence du chantier de rénovation	18

Usages et fonctions des images du chantier 21

Des raisons plus nombreuses et plus précises	23
Prendre le chantier en photographie : des raisons matérielles et immatérielles	28

Figures et signes des images du chantier 75

Qu'est-ce qu'une image de chantier ?	77
Le chantier : un monde matériel ? Un processus ? Une métaphore ? Un imaginaire ?	95

Conclusion 99

ANNEXES

Bibliographie	102
Sites internet et blogs	103
Petite histoire du projet, composition de l'équipe et enjeu de la co-laboration	104
Notre démarche de recherche	107
Remerciements	116



Entrée en matière

La recherche *Saisir le chantier par l'image* est née d'une collaboration entre l'artiste Jade Tang, le sociologue anthropologue Jean Paul Filiod et l'historienne de l'art Claire Kueny à partir du projet de Jade Tang, *Perspective Résidentielle* sur les chantiers de rénovation domestique.

L'idée a été de solliciter des acteurs et actrices ayant un certain rapport au chantier, qu'il ait été vécu, travaillé au corps, réfléchi, interrogé, étudié, en allant petit à petit vers une confrontation des images de chantier réalisées par ces différents acteurs, afin d'étendre les perceptions du chantier et alimenter la pluralité des significations de ce qu'est un chantier.

Images et paroles : deux supports d'étude

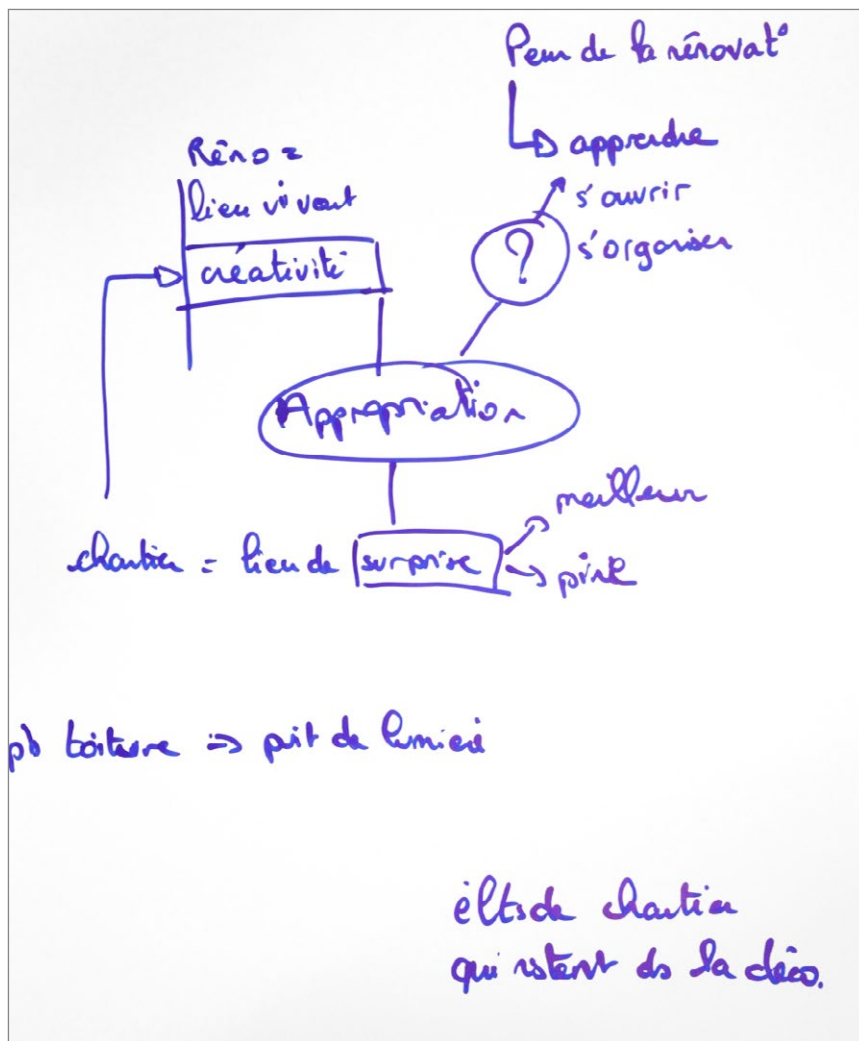
La dynamique interdisciplinaire à l'œuvre dans *Perspective Résidentielle* a été testée publiquement une première fois dans le cadre de l'exposition *Perspective Résidentielle #4* et d'un atelier participatif destiné au public des Assises de l'habitat LEROY MERLIN 2017, composé majoritairement de professionnel·les de l'habitat. Le projet initial de cet atelier participatif était d'interroger les différentes manières de regarder, d'appréhender, voire d'occuper l'espace du chantier domestique selon le type d'implication des personnes (physique, émotionnelle, professionnelle), selon qu'il s'agisse d'habitant·es faisant eux-mêmes et elles-mêmes les travaux, d'autres qui les font faire, de professionnel·les qui en réalisent chez un tiers ou chez eux. C'est à partir d'une série d'images de chantier que nous avons soumis nos questionnements aux participant·es.

► Voir la genèse du projet et les enjeux de la collaboration en Annexe, p.104.

Une première collecte d'images a donc été mise en place pour cet atelier qui réunissait celles envoyées par les participant·es, ainsi qu'une grande majorité d'images d'artistes dont celles prises par Jade Tang pour *Perspective Résidentielle*. À travers ces images, avec les participant·es, nous cherchions à savoir s'il y avait des traits communs au chantier : étaient-ils aisément définissables ou au contraire indéfinis et pluriels ? Une autre question nous animait : existait-il aux yeux des professionnel·les de l'habitat (par ailleurs toutes et tous habitant·es) une place pour l'esthétique, voire pour l'artistique, au sein du chantier ?



Claire Kueny, Jean Paul Filiod et Jade Tang aux 4^mes Assises de l'habitat LEROY MERLIN.



Synthèse d'une discussion de groupe, atelier mené aux 4^{mes} Assises de l'habitat LEROY MERLIN, 21 juin 2017.

En découvrant le potentiel de ces images, certain-es participant-es ont relevé l'intérêt d'une lecture pluridisciplinaire du chantier. Comme l'a souligné un professionnel : « cela dit bien la valeur du chantier abordée ici et dans tous ses sens ».

D'autres ont ciblé leurs attentes sur l'usage de ces photographies en remarquant qu'elles pourraient, comme médiatrices, accompagner la transition du chantier commune aux habitant-es et aux professionnel-les, et surtout faire accepter la présence du chantier et en atténuer les craintes venant des habitant-es. Les images ayant cette force, comme le témoignage oral, de rendre compte d'un moment vécu, elles introduisent un rapport affectif au lieu et aux choses qui le constituent, particulièrement intéressant dans le cadre d'une étude qui analyse le chantier à l'échelle domestique.

D'autres encore se sont approprié un vocabulaire de l'art pour parler du chantier : « on voit souvent sur le chantier, des œuvres éphémères », dit une participante. Les images et le recours à l'esthétique et à ses discours nous ont semblé faciliter les échanges et les élucidations.

La suite des rencontres, des mises à l'épreuve de nos questionnements et des premières images collectées nous a donc permis d'évaluer la pertinence d'une étude sur le chantier qui associerait nos regards (nos disciplines) et nos principaux supports d'étude, à savoir les images et les témoignages.

Objectif : élargir les représentations et significations du chantier

Travailler sur la variété d'images de chantier et sur une éventuelle typologie a été une première motivation, vite doublée du souhait de rencontrer des auteurs et autrices d'images de chantier. Nous entendons par là toute personne faisant de la prise de vue de chantier, au-delà de la représentation commune de l'auteur·e écrivain·e, chercheur·e ou artiste, et au-delà du statut d'auteur ou d'autrice entendu dans sa définition juridique.

Ces personnes se sont révélées nombreuses : maîtres d'œuvre, maîtres d'ouvrage, architectes, artisans, habitant·es, mais aussi artistes, chercheur·es, ou encore responsables d'associations travaillant sur le logement et l'habitat. Des visites de sites internet ou sur les réseaux sociaux donnaient également à voir ces images de toutes sortes.

Notre équipe s'est alors animée d'une double préoccupation :

- compiler un nombre conséquent de ces images et les rassembler sur une plateforme numérique ;
- rencontrer des auteurs et autrices d'images de chantier pour qu'ils expriment les raisons pour lesquelles ils les ont faites.

Appartenant nous-mêmes à des univers professionnels où de telles personnes existent, nous nous sommes naturellement interrogés sur ce qui motivait artistes et chercheurs à prendre des images de chantier. Les habitant·es devaient évidemment être pris·es en compte, et les artisans nous sont apparus comme une population tout aussi incontournable, leurs motivations pouvant être différentes des autres auteurs et autrices. C'est ainsi que les habitant·es et professionnel·les de l'habitat, de l'art et de la recherche allaient être de quatre catégories : artisans, artistes, chercheur·es et habitant·es.

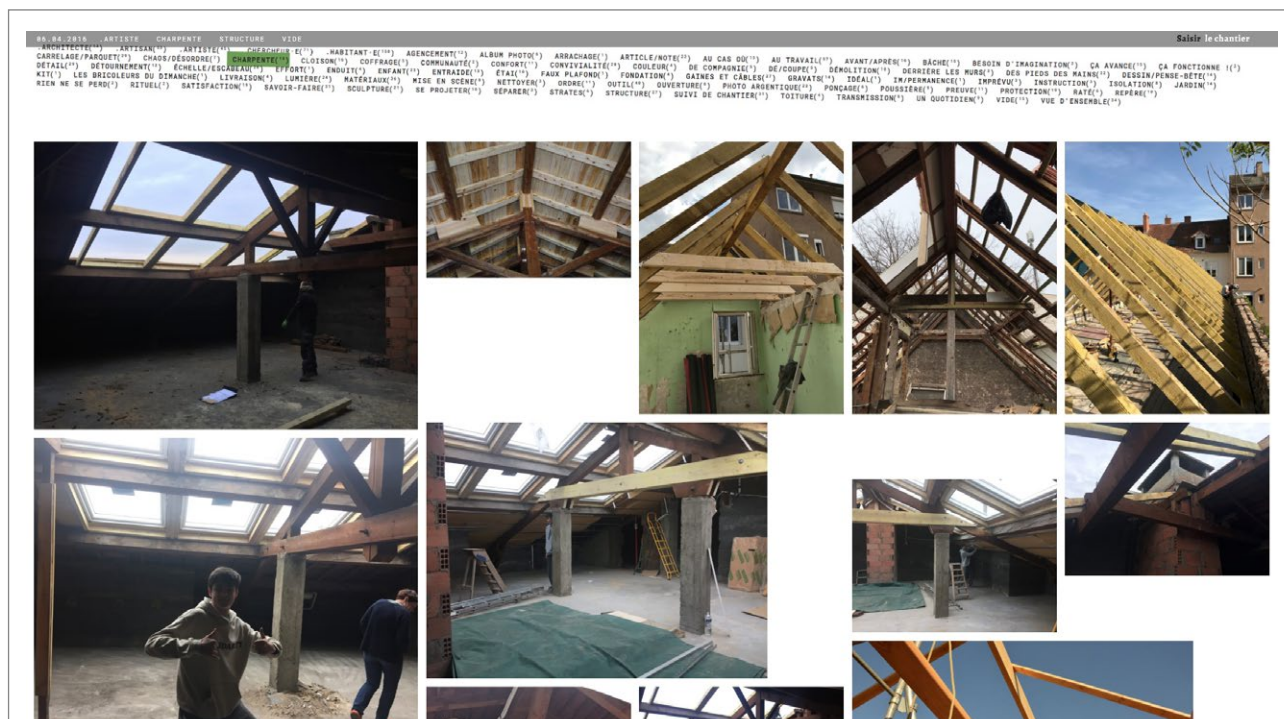
L'idée a donc été de solliciter des acteurs et actrices ayant un certain rapport au chantier, qu'il ait été vécu, travaillé au corps, réfléchi, interrogé, étudié, en allant petit à petit vers une confrontation des images de chantier réalisées par ces différents acteurs, afin d'étendre les perceptions du chantier et alimenter la pluralité des significations de ce qu'est un chantier. Il s'agit, en quelque sorte, de mettre à l'épreuve la pluralité des images de chantier et son étendue.

L'importance des images à notre époque et la multiplication de leurs prises due à un mouvement culturel lié à l'usage croissant des outils numériques ont déterminé notre logique de travail.

Comme l'analyse l'historien des cultures visuelles André Gunthert, « la numérisation, en réduisant la matérialité des images, leur confère une plasticité et une mobilité nouvelles. Sous l'espèce de fichiers faciles à copier ou à manipuler, l'objet iconique devient image fluide. » (Gunthert, 2014). Avec un smartphone à portée de main, il est non seulement facile de prendre des images, mais aussi de les diffuser. L'image est ainsi largement utilisée pour garder en mémoire, se souvenir (y compris des éléments techniques), mais aussi pour communiquer, que ce soit pour parler de soi, pour exposer des savoir-faire au sein de blogs, tutoriels, plateformes (Pinterest, Instagram, Tumblr, etc.) que nous avons également parcourus dans le cadre de notre étude, ou pour désigner des formes et des figures du chantier autrement que par l'usage de mots.

Les objectifs de l'étude ont donc été les suivants :

- collecter, mettre ensemble, faire résonner des images réalisées sur des chantiers de rénovation par des habitants, des artistes, des chercheurs, des artisans ;
- étendre les perceptions que nous nous faisons du chantier et alimenter la pluralité des significations de ce qu'est un chantier ;
- déplacer le regard sur les espaces habités et l'expérience que nous nous en faisons, quels que soient notre métier ou notre statut.



Site internet www.saisirlechantier.com après avoir cliqué sur le mot clef « charpente ».

Hypothèses : des raisons et des figures, étudier des « motifs »

En nous appuyant à la fois sur des images et des paroles, nous avons orienté notre recherche dans deux directions pensées comme complémentaires. Cueillir et récolter des images pour constituer une collection de données et les accompagner de paroles descriptives, explicatives, voire justificatives, afin de saisir le chantier à travers les raisons pour lesquelles les auteur·trices des prises de vue les ont faites. Nous disons « raisons », mais nous pourrions dire « motifs ». Et le mot serait bienvenu...

Dans son premier sens, le motif définit la justification d'un acte, sa motivation, la recherche d'une cause. Les domaines dans lesquels évolue ce terme sont essentiellement le droit et la psychologie.

Le monde de l'artisanat d'art l'utilise pour désigner un élément faisant détail et singularisant l'objet fabriqué. Quant à l'art et à l'esthétique, ils s'en sont emparés pour dire le sujet principal d'un tableau puis pour désigner, petit à petit, dans les domaines de la littérature et de la musique notamment, l'élément qui ressort, comme un effet de style, celui qui revient et donne à l'œuvre sa principale raison d'être, ou d'être vue, lue, entendue de telle manière plutôt que telle autre ; pour identifier dans les œuvres, les principales « figures ».

La polysémie du terme « motif », qui dit la raison comme la figure (la forme, le sujet, un détail), nous a semblé particulièrement pertinente dans le cadre de notre recherche et a contribué au développement de nos hypothèses de travail comme suit :

Première hypothèse : les catégories socioprofessionnelles sont déterminantes dans les motifs-raisons à l'origine des prises d'images

► [Pour plus de précisions, voir Annexe, p.107](#)

Seconde hypothèse : il existe des images et des motifs-figures communs aux quatre catégories de travail et grâce auxquels nous pourrions dégager les traits communs du chantier

► [Pour plus de précisions, voir Annexe, p.107](#)

En effet, le chantier, en tant que lieu de travail, mobilise plusieurs métiers et professions, et se pose la question de ce que font telles ou telles personnes sur un chantier invite à penser à quelles professions elles appartiennent. Il en va de la prise de vue comme du reste : faire une photographie sur un chantier ne se fait pas pour les mêmes raisons selon qu'on est artisan, chef de chantier, artiste ou chercheur-e.

Cependant, si l'étude aurait pu être cantonnée à la recherche de ces différences, une réflexion sur l'image en général, et en particulier dans le monde contemporain, nous a amenés à formuler une hypothèse complémentaire, qui prend un peu le contrepied de l'hypothèse précédente et considère au contraire ce que ces images ont en commun.

À partir du terme de « motif », nous dégageons ainsi les significations des images de chantier sans séparer, d'un côté, la rationalité des acteurs et des actrices (le motif comme raison) et, de l'autre, l'esthétique des images (le motif comme figure). Les motifs-raisons et les motifs-figures sont entrelacés, ce dont rendent compte la coexistence et l'évolution parallèle du site internet saisirlechantier.com et de l'analyse des données obtenues par entretiens. Le présent rapport d'étude et ses ramifications numériques sont censés faire état de cet entrelacement, les interactions entre images et paroles étant un atout pour saisir ces motifs.

www.saisirlechantier.com : la création d'un site internet en parallèle

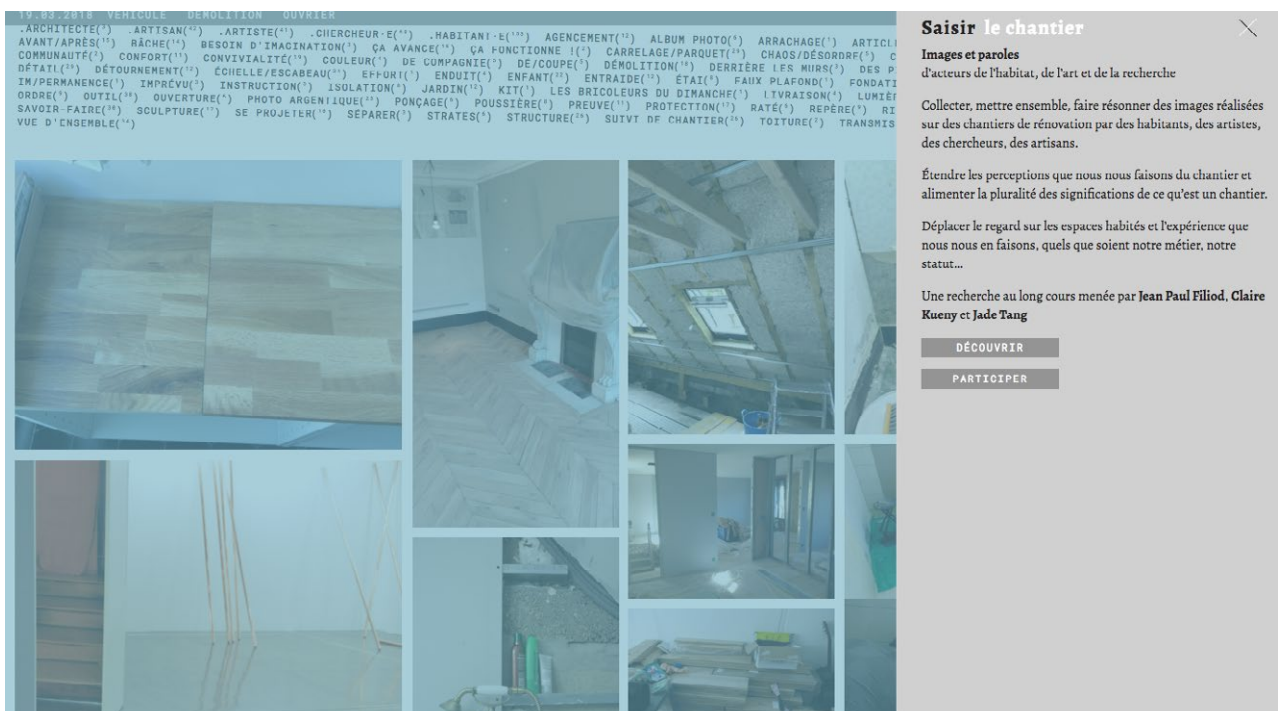
Pour pouvoir répondre à ces hypothèses, nous avons donc, dès le début de la recherche, réfléchi à un support nous permettant de réunir les images collectées et d'en avoir une

vue d'ensemble. L'idée d'un site, construit comme une base de données et pensé comme un outil de travail et non comme un outil de communication, s'est très vite imposée. En faisant appel à des prestataires extérieurs, les graphistes Manuel Zenner et Murielle Issard et le développeur Gauthier Mesnil-Blanc, sa structure s'est précisée.

Le caractère public du site internet a par ailleurs ouvert la possibilité de collecter des images « hors-terrain » et d'élargir ainsi notre base de données. L'onglet *Participer* permet à chaque visiteur et visiteuse du site de soumettre des données personnelles pour contribuer à l'élaboration de la recherche.

Nos attentes sur la participation n'étaient pas très élevées, même si nous ne savions pas comment allait réagir ce public potentiel. Au moment de rendre ce rapport (novembre 2019), 18 personnes ont pris contact avec nous *via* le site. Si l'on peut considérer que c'est peu – bien que nous n'avions pas d'objectif chiffré à ce sujet – la dimension participative du site nous a permis d'inviter parallèlement des personnes de nos réseaux respectifs à nous soumettre des images. Les sollicitations sont susceptibles de continuer pour nourrir cette base de données qui s'étoffe depuis sa création en février 2018.

La construction du site ayant été parallèle au début de notre recherche, il était important de ne pas concevoir, en amont, une arborescence qui aurait précédé l'analyse et orienté certaines de nos pistes de recherche. Toutes les images collectées arrivent ainsi sur un même plan sur la page d'accueil, sans hiérarchisation, classement ou construction préalable. Elles sont par ailleurs positionnées sur cette page d'accueil de manière aléatoire : à chaque nouvelle connexion sur le site, d'autres images et ainsi d'autres dialogues entre les images apparaissent. Les images produisent ainsi du sens par elles-mêmes, en fonction des associations qui se mettent en place à chaque fois que l'on ouvre la page. **À l'image des chantiers, le site est en mouvement. Rien n'y est figé.**





15.06.2015 .ARTISTE CONFORT DÉTOURNEMENT UN QUOTIDIEN Saisir le chantier

.ARCHITECTE(°) .ARTISAN(°) .ARTISTE(°) .CHERCHEUR·E(°) .HABITANT·E(°) AGENCEMENT(°) ALBUM PHOTO(°) ARRACHAGE(°) ARTICLE/NOTE(°) AU CAS OÙ(°) AU TRAVAIL(°) AVANT/APRÈS(°) BÂCHE(°) BESOIN D'IMAGINATION(°) ÇA AVANCE(°) ÇA FONCTIONNE !!(°) CARRELAGE/PARQUET(°) CHAOS/DÉSORDRE(°) CHARPENTE(°) CLOISON(°) COFFRAGE(°) COMMUNAUTÉ(°) CONFORT(°) CONVIVIALITÉ(°) COULEUR(°) DE COMPAGNIE(°) DÉ/COUPE(°) DÉMOLITION(°) DERRIÈRE LES MURS(°) DES PIEDS DES MAINS(°) DESSIN/PENSE-BÊTE(°) DÉTAIL(°) DÉTOURNEMENT(°) ÉCHELLE/ESCABEAU(°) EFFORT(°) ENDUIT(°) ENFANT(°) ENTRAÏDE(°) ÉTAT(°) FAUX PLAFOND(°) FONDATION(°) GAINES ET CÂBLES(°) GRAVATS(°) IDÉAL(°) IMPERMANENCE(°) IMPRÉVU(°) INSTRUCTION(°) ISOLATION(°) JARDIN(°) KIT(°) LES BRICOLEURS DU DIMANCHE(°) LIVRAISON(°) LUMIÈRE(°) MATÉRIAU(°) MISE EN SCÈNE(°) NETTOYER(°) ORDRE(°) OUTIL(°) OUVERTURE(°) PHOTO ARGENTIQUE(°) PONÇAGE(°) POUSSIÈRE(°) PRÉUVE(°) PROTECTION(°) RATÉ(°) REPÈRE(°) RIEN NE SE PERD(°) RITUEL(°) SATISFACTION(°) SAVOIR-FAIRE(°) SCULPTURE(°) SE PROJETER(°) SÉPARER(°) STRATES(°) STRUCTURE(°) SUIVI DE CHANTIER(°) TOITURE(°) TRANSMISSION(°) UN QUOTIDIEN(°) VIDE(°) VUE D'ENSEMBLE(°)

Entrée sur le site www.saisirlechantier.com, après avoir cliqué sur *Découvrir*.

Il était cependant fondamental que nous puissions manipuler ces images et les organiser. Un système de mots-clés a ainsi été établi, qui nous permet d'embrasser le contenu de l'étude tout en modulant des regroupements d'images – et ce, à nouveau, sans hiérarchiser ces groupements. À la différence, par exemple, d'un compte Instagram qui propose un enchaînement d'images accompagnées parfois de commentaires, classées chronologiquement selon leur date de publication, le système de mots-clés mis en place fait dialoguer les images, selon une structure poreuse. Les mots-clés font parler les images, isolément et entre elles. Ils sont pour cette raison un excellent outil d'analyse de celles-ci.

Comme nous le verrons au chapitre IV, ces mots-clés font aussi bien état des objets présents sur les chantiers (ex. : outils, échelle et escabeau, etc.) que des gestes du chantier (ex. : démolition, isolation, etc.) ou encore des présences sur le chantier (ex. : enfant, au travail, convivialité, etc.). Certains d'entre eux relatent la matérialité ou le format des images (ex. : photographies argentiques, dessins, vues d'ensemble, etc.). D'autres désignent le statut des auteurs et autrices des images. À l'exception de ces mots-clés-ci – que nous avons conservés par souci de fonctionnalité pour notre étude –, aucun autre ne reprend des catégories d'analyses que nous avons élaborées à partir des entretiens, même si certains sont similaires (suivi de travaux, satisfaction). Nous voulions que le site nous permette de regarder plus précisément ce qui se trouve sur et dans les images (les motifs-figures) plutôt que les intentions qui les ont précédées (les motifs-raisons). Le site n'est donc pas une restitution de l'étude, mais bien un complément aux analyses de terrain.

La fluidité du répertoire des mots-clés et la porosité des images en leur sein n'ont jamais cessé de mettre à l'épreuve nos regards et nos analyses sur ces images. Outre une dimension pratique – qui nous permet par exemple de travailler facilement à distance –, la grande qualité du site réside donc dans la possibilité de tester nos hypothèses, et ce, grâce à ce système de mots-clés et à la quantité somme toute importante d'images qu'il est en mesure d'héberger.

Enfin, puisqu'il montre diverses représentations du chantier en faisant ressortir certains de ses traits saillants, le site est également un excellent outil de médiation. Pendant les deux ateliers collégiaux organisés au cours de notre étude, il a été le support principal de discussions collectives mettant à l'épreuve nos hypothèses de travail, en les confirmant ou en soulignant ses manques. Ce fut l'occasion de formuler, par exemple, ce qui, selon les participant·es à ces ateliers, est ou n'est pas le chantier domestique ; ce qui le représente le mieux ou le moins. Cette logique générale participe des développements qui vont suivre.

► [Sur les entretiens collégiaux, voir en annexe, p.111](#)

Participer
Si vous souhaitez nous soumettre des documents concernant vos chantiers de rénovations (images, vidéos, sons, récits d'expérience), vous pouvez nous contacter en utilisant le formulaire ci-dessous.

Les documents transmis seront analysés dans le cadre de notre étude et pourront figurer sur le site – dans le respect des droits d'auteurs et des droits à l'image. Nous prendrons quoi qu'il en soit contact avec vous à réception de votre mail.


Nous vous remercions par avance pour votre participation à ce chantier collectif.

Jade, Claire et Jean Paul

NB : La taille de chaque fichier ne peut excéder 5 Mo. Le nombre de documents est limité à 6.

Nom	Prénom
Adresse mail	
Objet	
Message	
Choisir un fichier	Aucun fichier choisi
ENVOYER	

Entrée sur le site www.saisirlechantier.com, après avoir cliqué sur *Participer*.



« Avec les travaux de rénovation, surtout, on intervient sur des habitations privées, chez les gens. On prend possession de l'espace, on y vit quelques mois le temps du chantier, puis on le restitue transformé pour les décennies à venir, connaissant mieux que les clients eux-mêmes les murs dans lesquels ils habitent. »

Arthur Lochmann (2019, p. 152-153)

Le chantier de rénovation dans l'espace domestique: un terrain d'étude singulier

La singularité de notre étude, outre sa méthode, ses outils et sa dimension interdisciplinaire et interprofessionnelle, tient au fait que nous nous sommes concentrés exclusivement sur les chantiers de rénovation dans l'espace domestique et avons interrogé, par là-même, l'acte d'habiter. Le chantier de rénovation naît en effet d'une nécessité de transformation de l'intérieur qui accompagne des besoins liés à des changements de vie (comme l'arrivée d'un enfant) ou à l'évolution des tendances, et fait ainsi état d'un réajustement du mode d'habiter pour atteindre un bonheur ou un confort recherchés et toujours renouvelés.

Spécificité du chantier de rénovation dans l'espace domestique : l'acte d'habiter

En 2006, Patrick Bouchain et les architectes du collectif EXYST choisissent, pour représenter la France à la Biennale d'Architecture de Venise, de « construire en habitant ». À partir de deux gestes forts, consistant à auto-construire le lieu et à l'habiter durant le temps du chantier –

et de la Biennale – ils ont cherché à interroger les modalités d'exposition de l'architecture ainsi qu'à « éprouver la viabilité du projet » (Schneider, 2011 : 72) : ils ont éprouvé ce qu'ils étaient en train de bâtir, par le fait d'habiter le chantier.

Les philosophes Gaston Bachelard, avec *Poétique de l'espace* (1954) et Henri Lefebvre, avec *Critique de la vie quotidienne* (1947, 1961, 1981), ont insisté sur l'importance de l'existence de l'habitant, voire sa résistance face à un habitat trop rationalisé, ouvrant une vague de recherches au centre desquelles vont trôner les habitants et leur justification première : l'acte d'habiter. Les Assises LEROY MERLIN ne s'y sont pas trompées en intitulant leurs deuxième et troisième éditions « Imprévisibles habitants » (2013) et « Incontournables habitants » (2015). En philosophie comme en sciences humaines et sociales, le verbe habiter est devenu nom : l'habiter, comme il y a le coucher, le boire et le manger, etc. Autant d'actes ordinaires qui composent un ensemble de pratiques assurant l'interaction entre le *house* et le *home* (Lawrence, 1987), le logement et le chez-soi. Le premier relève du physique, de l'économique, du juridique, du politique ; le second de l'affectif, du subjectif, du poétique, de l'onirique. Habiter, c'est fabriquer de l'interaction entre ces deux pôles, et le chantier n'échappe pas à cette logique.

Dans sa célèbre conférence « Bâtir, habiter, penser » de 1954, un autre philosophe, Martin Heidegger a lui aussi entremêlé le fait d'habiter avec celui de bâtir, faisant précéder le premier de toute construction. C'est parce que nous sommes avant tout habitant-es que nous avons besoin d'habitat :

Nous n'habitons pas parce que nous avons "bâti", mais nous bâtissons et avons bâti pour autant que nous habitons, c'est-à-dire que nous sommes les habitants [...], bâtir est déjà, de lui-même, habiter. [...]
C'est seulement quand nous pouvons habiter que nous pouvons bâtir.

(Heidegger, 1978 [1954] : 175, 171, 191)

Dans un chapitre de son ouvrage *Marcher avec les dragons* intitulé « Bâtir, habiter, vivre », l'anthropologue Tim Ingold est allé plus loin en remettant au centre la dimension pratique de ces gestes et en remplaçant ainsi l'action de « penser » par celle de « vivre » (Ingold, 2013 : 149-178). La vie, comme les environnements, sont en évolution et en construction constantes (Ingold, 2013 : 149). Cela vaut à l'échelle planétaire, comme à l'échelle domestique. L'habitant-e façonne son espace de vie comme l'habitat façonne les modes de vie de l'habitant-e. Indépendamment même du chantier, « l'habitation vécue quotidiennement par les familles, rêvée, aménagée, transformée, s'inscrit dans la complexité et dans la durée » ; elle est « le fruit d'une production continue et toujours recommencée » (Bonnin, 1991 : 145). Habiter – et vivre – serait-il donc, en soi, une manière d'être toujours « en chantier » ?

L'interdépendance habitat / habitant-e, qui fait de l'habitat un lieu toujours en mouvement, « en chantier », rend particulièrement surprenante la faible présence du chantier domestique dans les disciplines que nous convoquons dans cette étude, à savoir l'histoire et l'esthétique de l'art et la sociologie. Les premières ont laissé de côté la question de l'habitat dans leurs regards posés sur le chantier, quand la seconde a traité de manière marginale ce « temps du chantier » dans le champ plus large de l'acte d'habiter.

Histoire et esthétique de l'art : quand « le chantier » s'écrit au singulier

De *La poétique du chantier* (2010) à la récente exposition *L'Art du chantier* (2018-2019), en passant par différentes esthétiques du chantier et de ses images (Ferrere, 2016 ; Soulages & Ferrere, 2017), le chantier, tel qu'il est conçu par les historien·nes et théoricien·nes de l'art, s'écrit au singulier. Un singulier qui le réduit au « grand chantier » :

le chantier urbain. Comme s'il n'existait qu'un type de chantier, public, à grande échelle. C'est une telle évidence pour ces chercheurs et chercheuses, que le chantier domestique n'apparaît même pas dans les limites de leurs études respectives. Ainsi par exemple, Valérie Nègre précise, dans l'introduction à *L'Art du chantier*, « ce qui n'est pas montré », à savoir le travail des femmes et des enfants, ainsi que les rites propres aux ouvriers (Nègre, 2018-2019 : 15), sans mentionner l'absence des habitant·es¹. Et ce, malgré la dimension anthropologique centrale du projet, envisagé à travers la confrontation des regards (à travers des œuvres, des documents et des témoignages) des observateurs du chantier appartenant à différents milieux : artistes, journalistes, amateurs, ingénieurs, architectes, entrepreneurs, ouvriers et scientifiques (Nègre, 2018-2019 : 11,15). Tout le monde est là ?

Jean-Max Colard a même remarqué la présence d'« êtres mutants » dans cet « espace en mutation », sans pour autant constater l'absence (ou observer la présence) des habitant·es. Le chantier, c'est le chantier urbain !

Zone interlope et inquiétante, hantée de loups-garous, d'animaux prédateurs en liberté, de vampires contemporains, de morts-vivants surgissant des entrailles de la terre, jusqu'aux zombies de Romero en tenue d'ouvriers moribonds, peuplant autant les chantiers que les cimetières ou les supermarchés.

(Colard, 2010 : 50)

En citant le texte de Walter Benjamin sur le chantier (1972), Juliette Singer, co-commissaire avec Jean-Max Colard de l'exposition *La poétique du chantier*, rappelle toutefois la variabilité d'échelle du chantier. Elle écrit ainsi :

À géométrie variable, le chantier se joue aussi bien dans l'espace domestique, qu'à l'échelon mondial. Se déclinant sur des modalités et des temporalités différentes, il touche à la fois à ce qu'il y a de plus collectif – l'avènement d'un espace communautaire, bâti par les Hommes dans un monde qu'ils travaillent à leur image – et de plus intime et singulier.

(Singer, 2010 : 62)

Pour autant, cet espace domestique n'intervient pas dans la poétique du chantier telle qu'elle a été observée jusqu'alors. L'intime, dans l'histoire et l'esthétique de l'art, reste, semble-t-il, circonscrit à d'autres espaces-temps que celui du chantier. Le chantier au contraire, y est interprété dans toute sa « grandeur », comme un « théâtre des opérations » (Colard et Singer, 2010 : 46) ou un « ballet mécanique moderne » (Reichlin, 2018-2019 : 214). S'il est le lieu de « l'activité rendue visible » (Ardenne, 2010 : 173), il est surtout observé et analysé comme un « motif visuel et [un] outil théorique à travers lequel les artistes ne cessent d'imaginer et de façonner le monde » (Ferrere, 2016 : 119) ; comme une « métaphore de notre être-au-monde ». Cela vaut également pour les représentations du chantier des siècles passés :

[Au XVIII^e siècle], la représentation du chantier s'aventure encore rarement du côté de la scène de genre. Comme dans les images du siècle précédent, les ouvriers sont des silhouettes esquissées, vues de trop loin, pour retenir pour elles-mêmes l'attention du spectateur. Le chantier est pourtant un lieu privilégié des scènes de vie quotidienne du petit peuple urbain

(Baudez, 2010 : 94)

Cette absence du chantier à l'échelle plus confidentielle de l'habitat, du quotidien, de la cellule individuelle ou familiale, est d'autant plus surprenante qu'à travers notre étude, nous faisons le constat qu'avant d'être artistes, chercheur-es ou artisans, toutes les autrices et tous les auteurs des images collectées sont, avant tout, des habitant-es. Et c'est à travers cet œil-là aussi, à travers un rapport intime et personnel entretenu avec le chantier, qu'ils et elles posent leur regard sur cet espace-temps singulier. Aussi, cette absence témoigne du fait que, du côté de l'histoire et l'esthétique de l'art, le chantier domestique n'est, non pas absent, mais encore oublié.

En sociologie : une discrète présence du chantier de rénovation

Les réflexions des philosophes sur l'habiter ont donné lieu, au cours des années 1980-90, à de nombreuses études sur « le quotidien » (de Certeau, 1980), en particulier domestique.

Les appels d'offres ministériels sur le logement, l'habitat, l'espace public ou la ville ont fleuri à cette époque et les recherches auxquelles ils donnèrent lieu ont permis de comprendre les changements à l'œuvre, grâce au point de vue subjectif des habitant-es, capables de dire à quelles pratiques cette vie quotidienne domestique donnait lieu et pour quelles raisons. Ainsi, furent publiés tant de rapports de recherche et d'ouvrages collectifs, y compris dans des revues non étiquetées « scientifiques » : par exemple, la revue *Autrement* s'est faite l'écho de ces problématiques à travers de nombreux numéros aux titres significatifs : « Chez-soi : objets et décors, des créations familiales ? », « Technologies du quotidien », « La complainte du progrès », « L'intime. Protégé, dévoilé, exhibé », « Habiter, Habité. L'alchimie de nos maisons » et plus récemment avec les Mook consacrés à « Habiter autrement », aux « Ambiances » et aux « Jardins ».

Ces approches de l'habitat, de l'habiter, de l'habité, s'inscrivent dans une époque où la sociologie pense enfin à prendre un peu plus au sérieux le « sujet », l'« acteur », porteur d'expériences qu'il est capable d'exprimer, d'analyser, d'interpréter, chaque énoncé ayant droit de cité dans l'interprétation de la réalité. La subjectivité de l'individu est reconnue. Face à l'expérience, l'acteur compétent développe une distance, une réflexivité, voire une auto-analyse, sur le plan de la conscience pratique comme sur celui de la « conscience discursive » (Giddens, 1987). Mais qu'en est-il de la place du « temps du chantier » dans ces études ?

La prise en compte des usages de l'espace domestique a participé des orientations de recherche menées par des sociologues, mais aussi des ethnologues du domaine français, montrant l'importance des phénomènes d'appropriation et de rapport subjectif à l'habitat. En revanche, le thème du chantier de rénovation intérieure n'a pas été étudié en tant que tel. Nous pouvons toutefois relever quelques apparitions discrètes dans certaines études mettant en scène des acteurs porteurs de compétences en savoirs du bâtiment ou en bricolage.

Ainsi, dans un article sur la passion du bricolage de quelques « promeneurs » – comme les appellent les employés des magasins – Joëlle Deniot et François-Xavier Trivière insistent, à la suite de Philippe Jarreau (1985), sur le fait que le bricolage n'est pas, contrairement à une idée assez répandue, un « loisir », fait de « petits travaux », une pratique « innocente », « tranquille » : c'est le plus souvent une « obligation », une « contrainte », quelque chose qu'on fait pendant des périodes de vacances alors « sacrifiées », objet d'« un investissement personnel très fort ».

Cet investissement se constate à travers l'étude sur la double résidence des immigrés, qui montre que, pour les ménages portugais, « l'entraide » au sein de la constellation constituée par les familles de l'époux et de l'épouse « s'effectue spontanément et prolonge l'autoconstruction » au village d'origine : « Le rôle du réseau reste décisif dans le processus d'accession car il permet la transmission de savoir-faire entre les professionnels du bâtiment et les autres » (De Villanova et Bonvalet, 1999 : 239). Les chercheuses observent par ailleurs une tendance à l'achat dans le parc immobilier vétuste, plus économique et qui permet l'autorénovation, pour laquelle sont mobilisées les compétences de membres du réseau familial, principalement des hommes. Ainsi, un neveu aidera-t-il à réaliser un escalier en marbre au pied d'une baignoire. Et Duarte, maçon qui a reconstruit sa maison alors qu'il était encore en activité, a aidé l'un de ses fils, plombier, à construire la sienne :

Ensemble, ils ont remonté des murs qui avaient été bâtis en matériaux précaires, inversé la toiture d'avant en arrière, réorienté la façade et l'entrée, puis repris les divisions intérieures avec un grand séjour à double niveau et une cheminée et ont réalisé enfin une cuisine moderne. On retrouve là les savoirs de Duarte dans les finitions de maçonnerie, telles qu'il les avait déjà mises en œuvre dans sa maison à Bezons : pierres d'encadrement de la cheminée, pierres d'encadrement de la porte d'entrée, par exemple. Son fils a construit une salle de bains spacieuse, carrelée de haut en bas (comme c'est l'usage au Portugal), et dont le luxe des matériaux ne se laisse pas deviner de l'extérieur de son modeste pavillon.

(*Ibid.* : 241).

La possibilité d'un « déplacement de matériaux et d'objets d'un pays à l'autre » ou de « l'importation de certaines options dans la conception et la qualité des matériaux » alimente ainsi positivement la « recherche d'équivalence entre les deux résidences » (*Ibid.* : 244).

Cet ouvrage, consacré aux doubles résidences à partir du terrain français, ne manque pas de photographies, mais ce sont principalement des images des logements vus de l'extérieur. Certaines mettent en valeur l'intérieur, mais surtout dans le but de montrer la fonction des pièces (réception et convivialité dans le séjour par exemple). On imagine qu'une étude située plutôt après le *boom* des appareils numériques (années 2000) aurait pu comporter des images extraites des smartphones des protagonistes².

Depuis ces études de la fin des années 1990, les études sociologiques sur les chantiers de rénovation domestique sont rares. La création de LEROY MERLIN Source et de ses chantiers d'étude a permis de s'y intéresser : l'étude *Histoires de projets. De l'intention à la réalisation d'un aménagement par des particuliers*, conduite par Jean Paul Filiod et Hélène Subrémon, interrogeait cependant la logique de projet plutôt que le chantier lui-même. Mais, comme nous le verrons, l'un et l'autre ont été invités à revisiter leurs images de l'époque et à les réinterroger à la lumière de la problématique de l'étude *Saisir le chantier par l'image*.

NOTES

1. Quelques images montrent toutefois les passants et des visiteurs curieux grimant sur les palissades pour voir ce qui se cache derrière ces murs provisoires.
2. Nos recherches dans ce sens, notamment auprès du Centre d'information et d'études sur les migrations internationales (Ciem), se sont avérées infructueuses.





Usages et fonctions des images du chantier

Nous avons supposé qu'il existait des raisons singulières aux prises de photographies de chantier relatives aux cultures socioprofessionnelles des auteurs et autrices de ces images [...] Ces hypothèses par catégories d'acteurs et d'actrices ont été globalement vérifiées. Mais elles ont surtout été enrichies.

Dans le cadre de nos enquêtes de terrain, nous avons rencontré, en entretiens individuels, quatre ménages d'habitant·es, quatre artisans, trois artistes et trois chercheur·es auprès de qui nous avons discuté des raisons pour lesquelles ils ou elles prenaient des photographies de chantier (pour le détail des profils et les dispositifs d'entretiens complémentaires aux entretiens individuels, voir les [tableaux 4 et 5, Annexe, p. 111](#)). Comme nous l'avons formulé précédemment, en préalable à ces entretiens, nous avons supposé qu'il existait des raisons singulières aux prises de photographie de chantier relatives aux cultures socioprofessionnelles des auteurs et autrices de ces images. Les hypothèses émises pour chaque catégorie d'acteurs et actrices sont les suivantes :

- les **artisans** prennent des photographies de chantier dans un but technique (pour le suivi matériel des travaux et les éventuels détails) et dans un but de communication (site internet, montrer à de potentiels clients, etc.) ;
- les **chercheur·es** prennent des photographies de chantier pour documenter l'espace des données de leur recherche. Chaque document est susceptible, en lui-même ou dans l'interaction avec des habitants, de nourrir une voie analytique et/ou interprétative ;
- les **habitant·es** prennent des photographies de chantier pour en garder la mémoire, à la fois sur le plan matériel et technique (les étapes) et sur le plan affectif (les souvenirs) ;
- les **artistes** prennent des photographies de chantier qu'ils considèrent soit comme des œuvres en tant que telles, soit comme des ressources leur permettant d'identifier un répertoire de formes et de figures du chantier.

 [Pour plus de précisions, voir Annexe, p.107](#)

Ces hypothèses par catégories d'acteurs et d'actrices ont été globalement vérifiées. Mais elles ont surtout été enrichies.

Des raisons plus nombreuses et plus précises

En effet, tous les **artisans** interrogés utilisent leurs photographies pour enregistrer l'état d'avancement des travaux. Certains, comme Mathieu¹, en font une activité régulière et personnelle : une première photographie témoigne de « *l'état dans lequel j'ai trouvé le chantier* », puis « *juste une photo de l'étape suivante, c'était la fin de la journée, on avait fini le plan de travail et la pose des meubles. Une étape en plus. [...] et dès que c'est propre je les prends [les photographies]* ». L'enregistrement pour soi va de pair avec l'enregistrement pour communiquer, avec d'autres artisans ou avec les client-es.

Pour ceux, plutôt rares, qui ont des sites internet, il s'agit de diffuser des images de leur travail à un plus grand nombre. Souvent, les images postées sur les sites internet sont des photographies prises une fois le travail accompli, « *à la fin du chantier* », bien qu'il ne soit pas toujours aisé de dire précisément jusqu'où un chantier s'étend en termes d'espace et de temps.

Pour tous, et cela concerne plus directement les photographies prises durant le chantier, il s'agit de montrer un état d'avancement du chantier, ce qu'ils sont capables de faire, « *à quoi ça peut ressembler* ». Comme le dit Laurent, « *l'utilité de certaines photos c'est qu'on montre le cheminement aux gens, [...] ils nous le demandent [...] donc euh... on envoie des dossiers photos si ils veulent voir le cheminement, comment ça va* ». Il ajoute : « *des gens demandent : "vous avez pas des exemples ? [...] Qu'est-ce que ça va rendre ? Est-ce que vous avez une idée ?" [...] Ils voient le cheminement : le départ, au milieu, la fin* ». Mathieu nous a raconté avoir pris des photographies de chantier pour les envoyer à un de ses clients ayant profité des travaux pour partir en vacances à Cuba. À l'aide des photographies, il a pu lui énoncer la situation et lui faire part des modifications (du devis et du projet) qui allaient devoir être entamées en son absence, en raison d'une découverte imprévue sur le chantier, et continuer ainsi, grâce à ces échanges, à faire avancer le chantier. Une véritable narration se déploie alors à travers une série d'images.

Cependant, les images envoyées aux client-es sont bien souvent des images positives, prises pour les rassurer sur l'état du chantier et/ou de la fin approchant :

SMS de l'artisan : *Pose du liège*

Réponse du client : *Ok cool*



Mathieu,
artisan.
Rénovation
d'appartement.

À travers cette fonction de communication des images apparaît souvent la dimension technique qui est toujours claire pour le technicien, mais souvent invisible pour le regardeur non averti.



La plupart du temps, ces images techniques sont des gros plans sur des éléments du chantier : tel élément de plomberie, la présence des câbles à certains endroits précis, pour permettre au client de se situer « *s'il a un jour besoin d'ouvrir ou de percer* », tel « *rabibochage* » nécessaire du fait d'un travail « *mal fait* » par d'autres artisans avant eux, etc. Ces images peuvent se passer de mots. Notons également que ces images de communication technique ne sont pas uniquement des photographies : elles peuvent aussi se matérialiser sous la forme de dessins, croquis ou plans.

Laurent, artisan. Rénovation d'appartement, boiseries.

Concernant les **chercheur-es**, toutes et tous utilisent leur appareil photographique pour « *observer* » ce qui se passe, « *prendre des notes* », « *attraper des choses* », sans nécessairement savoir ce qui est important lorsqu'ils sont sur le terrain. Toutes et tous se constituent ainsi une sorte de « *mémoire externe* » du terrain, une archive qui leur servira de base de travail et dans laquelle elles et ils puiseront ensuite, en faisant des choix, pour analyser leurs données voire pour les publier.



Jean Paul,
chercheur.
Suivi de rénovation
d'une salle de bains.

Pour les **habitant-es**, les photographies servent à se rappeler « *comment c'était avant* », « *comment on était fous* », dans quelles conditions ils ont vécu. Montrant une photographie au chercheur, Emmanuelle s'exclame : « *un lit dans le chantier ! On a dormi dans le chantier !* » ; constat d'autant plus surprenant que le couple venait d'avoir leur fille et que celle-ci, âgée de 2 ans, avait aussi son lit au milieu des travaux.

Ces images permettent de se rappeler aussi les moments conviviaux passés pendant le chantier avec les « *copains* ». Se rappeler encore « *où passent* » certains câbles, faire des photos « *avant/après* », comme Nelson qui en a fait beaucoup. « *Là, c'est la première photo où y a les plinthes* », « *les velux sont posés* » commente Bruno en faisant défiler les images. Chantal et Ty Meng ont même conservé des morceaux de l'ancien papier peint de la maison. Et puis, quand « *tu retombes dessus, ça t'émeut un peu* », avoue encore Chantal.



Chantal et Ty Meng, habitant-es. Quelques anciens papiers peints conservés.

Pas de doute, les habitant-es gardent toutes et tous le chantier en mémoire et la mémoire du chantier à travers des traces matérielles, photographiques en particulier. La somme conséquente des images de chantier prises par les habitant-es en témoigne. Ces images se retrouvent d'ailleurs parfois dans des objets entièrement dédiés au chantier, comme ce livre qu'Emmanuelle a réalisé grâce à un service d'impression en ligne, et qui a nécessité qu'elle sélectionne, parmi les 742 photos disponibles, les 489 qui composeront le livre, selon une chronologie qui rappelle les albums de photos en version papier d'avant le numérique. Nous avons consulté certains de ces albums de photographies argentiques, comme ceux de Chantal et Ty Meng.



Dans leur cas, l'album n'est pas dédié au chantier. Les photographies sont insérées dans l'album d'une année ou d'un été. Intégrées dans l'album de l'année 1993, elles deviennent des moments parmi d'autres d'une vie. La pratique n'est pas si désuète qu'on pourrait l'imaginer, puisque l'usage des smartphones, s'il limite la réalisation d'albums photographiques, permet la réalisation de documents numériques, comme certains blogs qui revêtent alors une fonction similaire, à laquelle s'ajoute la dimension publique et de partage de ces images (voir, à titre d'exemple : <http://domodelafelico.tumblr.com>). Ces compilations témoignent de l'importance des photographies de chantiers, qu'il s'agisse de photographies « *mode d'emploi* » (Chantal) qui permettent de se souvenir « *où étaient les choses* », ou d'autres ayant une valeur plus affective.

Parmi les **artistes** enfin, la diversité des pratiques, dépendante des médiums pratiqués, de leurs centres d'intérêts, des contextes (temporels, culturels, etc.), fait état de différentes approches du chantier. Si Jean-Pierre Raynaud a fait de sa maison en chantier une œuvre, et de ce chantier qui a duré vingt-trois ans, une métaphore de l'amour et de la vie, de nombreux artistes qui n'ont pas nécessairement le chantier pour objet, font du chantier une ressource ; une « ressource intarissable de couleurs, de formes... qui planent dans l'esthétique du travail » (Cyril Zarccone).

Parmi les quatre artistes rencontrés, trois d'entre eux constituent en effet des banques de données d'images de chantier qui sont pour eux des ressources pour des œuvres potentielles – y compris quand le travail ne porte pas directement sur le chantier, comme c'est le cas par exemple de celui de Marie-Jeanne Hoffner. Certaines sont particulièrement attentives aux matériaux ou aux espaces, quand d'autres portent plus précisément leur regard sur les travailleurs et la technique. Si la base de données de Cyril Zarccone, publiée en ligne sur Instagram, est alimentée par des images reçues par d'autres ([#okchantier](#)), Marie-Jeanne Hoffner et Jade Tang les nourrissent exclusivement de photographies qu'elles ont prises elles-mêmes, en se promenant sur des chantiers, en s'imprégnant de cette atmosphère, de cette « esthétique » voire en cherchant à « identifier » certains éléments du chantier comme « œuvre » (Jade Tang), et il ne pourrait en être autrement pour elles. À travers leurs déambulations, et à travers leurs images, les artistes saisissent des éléments du chantier, pour pouvoir ensuite les interpréter.

Nous pourrions résumer ainsi : les artistes utilisent des images pour faire œuvre et avoir des ressources, de même pour les chercheur·es, tandis que les artisans prennent des images dans le but de suivre le chantier et de communiquer, et les habitant·es dans celui de se souvenir. Certes. Mais la réalité est bien plus complexe et plus riche. Notre étude nous a montré que, non seulement, les raisons pour lesquelles les personnes prennent des photographies de chantier sont plus nombreuses que celles que nous avons alors identifiées, mais surtout, les raisons attendues dans une catégorie d'acteurs et d'actrices se trouvent aussi chez les autres. Ainsi, nous est-il assez tôt apparu que la meilleure manière de travailler sur les images de chantier était moins de raisonner par catégorie d'acteurs, que de le faire de manière transversale.

Au-delà des appartenances socioprofessionnelles des acteurs et actrices que nous avons rencontrés, nous avons donc cherché l'ensemble des raisons pour lesquelles les personnes interrogées prennent en photographie le chantier. À partir des entretiens, nous avons ainsi distingué deux types de raisons principales :

- les raisons matérielles, liées à l'activité humaine de documentation, d'enregistrement, d'archivage et de communication ;
- les raisons immatérielles, qui relèvent du subjectif et de l'affectif.

TABLEAU N° 1 : RAISONS DES PRISES D'IMAGES SELON DIX REGISTRES

RAISONS MATÉRIELLES	RAISONS IMMATÉRIELLES
Suivre les travaux	Se souvenir / fabriquer des souvenirs
Garder en réserve	Vivre l'instant
Conserver des preuves	Être satisfait
Communiquer	Être en relation / établir une relation
Se projeter	Saisir de l'extra-ordinaire

Ces dix catégories comportent des limites et ne sont pas nécessairement exhaustives. Mais elles ont l'avantage d'affiner nos hypothèses de départ, en précisant les raisons pour lesquelles les images de chantier sont prises. **Les réalités observées obligent à nous affranchir des statuts des personnes et des groupes, pour analyser non pas ce qui distingue les images de chantier selon la fonction de leurs auteurs et autrices, mais ce qui les rassemble et ce qui fait la spécificité des photographies de chantier et de leurs pourquoi.**

Prendre le chantier en photographie : des raisons matérielles et immatérielles

Les dix motifs dégagés pour l'analyse des données représentent des catégories dont certaines ont une réelle autonomie, notamment celles de la partie matérielle. C'est aussi le cas pour les raisons immatérielles, mais les différences sont parfois plus subtiles, comme par exemple vivre l'instant et saisir de l'extra-ordinaire. Leur différence tient au fait que la première est plutôt liée à des ambiances, à l'atmosphère du chantier, dans sa dimension pluri-sensorielle, la seconde à une surprise plus visuelle, à quelque chose de plus fulgurant et, comme son nom l'indique, d'extra-ordinaire.

La présentation des résultats qui suit soulignera, le cas échéant, les résonances entre ces motifs-raisons. Elle invitera à appréhender les motifs-figures à venir susceptibles de résonner eux aussi à travers les quelques images jalonnant le chapitre en cours. Des images qui d'ailleurs ne se veulent pas emblématiques de tel ou tel motif-raison, mais en sont des illustrations signifiantes parmi d'autres possibles.

Raisons matérielles

Suivre les travaux

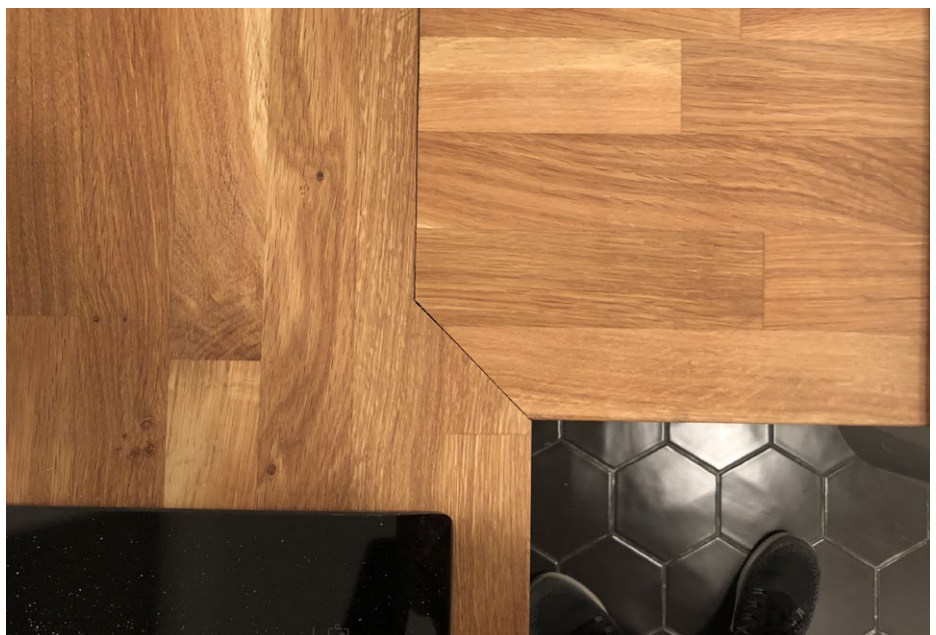
Comme nous l'avons vu précédemment, le suivi des travaux fait partie du passage obligé des artisans, mais aussi pour les habitant-es, et de même pour les chercheur-es, notamment lorsqu'ils ou elles arrivent sur un chantier en cours : « voir l'état du chantier... ce qui a été fait, ce qui n'a pas du tout été fait... ». Les images rendent compte de « ce qui est clean », mais aussi de « ce qui n'a pas changé », « ce qui n'est pas fini » (Hélène, chercheure). Les artistes sont un peu moins souvent concernés par le relevé de ce que beaucoup de nos interlocuteurs et interlocutrices ont appelé « les étapes du processus » ou simplement « les étapes ». Les plasticiennes Marie-Jeanne Hoffner et Jade Tang vont toutefois sur le terrain « à différents moments sur toute la durée des chantiers », utilisant l'image comme « une façon de documenter les états de transformation ». Ainsi, la grande majorité des personnes rencontrées est-elle soucieuse de faire « comme un état des lieux » (Philippe, chercheur), « enregistrer ce qui se passe » (Jean Paul, chercheur) même quand, comme cela est arrivé à Nelson, un habitant doit partir à l'étranger et fait suivre par une amie les travaux en images. Cela peut arriver au chercheur, indisponible à certains moments du chantier, et à qui les habitant-es proposent de réaliser les images qu'il a manquées.

Karine,
habitante.
Photos prises
pendant le suivi de
rénovation d'une
salle de bains
pour Jean Paul,
chercheur.



Le suivi du chantier s'entend comme l'ensemble de ces étapes, mais atteste aussi de l'état d'avancement d'une pièce, d'un endroit, par exemple « *le local technique, où il y a la VMC, le chauffe-eau, le bloc électrique, toute l'armoire électrique* » (Bruno, habitant) ; « *Là, on commence à bien avancer parce qu'on a le sol* » (Laurent, artisan). Certain-es habitant-es prennent « *une photo par pièce, pour garder l'image de comment c'était. Parce qu'après, tu te rappelles plus* » (Emmanuelle, habitante). Et l'image devient quasiment obligatoire lorsqu'on a atteint « *la fin* » de quelque chose. « *Dès que j'ai fini une étape, je range les outils, je nettoie, et dès que c'est propre je les prends [les photographies]* » (Mathieu, artisan). « *Le parquet est fini, tout est posé, les velux, les peintures sont faites* » (Laurent, artisan), on photographie les premiers livres posés sur une étagère, on fait un selfie, on apprécie « *des finitions bien faites : "enfin !"* » (dixit Nelson, habitant... qui en a connu des moins bien faites).

Nelson,
habitant.



Laurent,
artisan.
Hall de maison.



“
***On a tout nettoyé la pierre.
Les plafonds, on a tout remis
au propre, on a revern
toutes les boiseries [...]
on a tout retravaillé,
tout nettoyé les joints...
Le bac à fleurs, devant,
et au-dessus une petite
étagère pour poser un vase...”***

Laurent, artisan



Ce travail d'enregistrement des étapes et de différents moments du chantier recouvre plusieurs fonctions.

La fonction la plus évidente est de **visualiser**. Le livre qu'une habitante a composé, retraçant le chantier de la grande maison, permet de voir « *l'avancement des travaux* », mais aussi « *des petits détails* », qui peuvent être « *des petits détails de déco* » une fois le chantier achevé. Et l'artisan prend ces photos pour lui : « *ça me permet de visualiser un peu le chantier. Ça me permet de voir [...], un peu de voir par rapport aux travaux* ».

Plus loin que la simple visualisation, il s'agit de **contextualiser**, voire de « *recontextualiser* » (Chantal, habitante) tel ou tel aspect du chantier : le « *ferraillage du garage, l'armature, la structure* », « *le plafond* » et son « *isolant bois cartonné* » sur lequel l'ouvrier « *est venu fixer une ossature fer pour le placo* », une série de photos de « *boiseries sous fenêtres* » faites pour se rappeler que la totalité atteint une longueur de « *8 mètres* », ou encore le fait d'avoir « *surélevé l'entrait de charpente, sinon on passait pas, y aurait fallu se baisser* ». Les formulations relèvent d'un vocabulaire technique peu commun :



Là, il y avait un sac de nœuds : ils ont réussi à trouver la technique pour intégrer le velux [...]. Pour faire le chevêtre de ce velux, y avait la cheminée qui gênait, donc il a fallu engraver le chevêtre dans la maçonnerie de la cheminée. Et c'était possible, donc on a pu le faire.

Bruno, habitant

L'enregistrement de ces images de chantier qu'il s'agit de contextualiser se fait parfois à la demande de quelqu'un : un habitant à son épouse afin d'engranger des photos techniques ; des membres d'un collectif d'habitant-es à une artiste leur rendant régulièrement visite.

Ce besoin de contextualiser mobilise une temporalité de l'ordre du moment, mais qui entraîne avec elle une temporalité plus longue intégrant **la logique de comparaison** entre un avant et un après. Prendre des images pour voir « *comme c'était avant* », « *avant, tel que c'était* », faire le plus possible « *ça c'est un plafond euh... défait... Un dégât des eaux je pense... La salle de bains était en très très très mauvais état. J'avais l'idée de faire un avant-après, mais ça s'est pas fait* » (Laurent, artisan). L'idée est pourtant là, évidente : la rénovation relève de la volonté d'améliorer une situation et on apprécie « *la possibilité de faire des comparaisons avant-après* » (Emmanuelle, habitante), qui donnent aussi des indications sur le « *goût* », le choix d'un style différent : « *Avant/après, on voit bien. On sent qu'il y a un goût, c'est beaucoup plus cosy alors qu'avant c'était vraiment très ancien* » (Jean-Michel, artisan).

Visualiser, contextualiser, comparer, tout concourt à « *immortaliser le travail qui a été fait* » (Mourad, artisan), archiver, ranger les images dans des dossiers, des classeurs, des livres, dans lesquels sont ordonnés les documents relatifs aux travaux, qui satisfont la « *dimension mémorielle* » (Philippe, chercheur), en deux mots faire mémoire et garder en réserve.

Garder en réserve

La photographie ressource constitue l'élément possible d'une réserve d'images envisagée comme **matière à connaissance**. Dès lors, les photographies deviennent de réels outils pour toutes les catégories d'acteurs et actrices. Elles forment une banque d'images réalisée pour le futur, toujours dans l'optique d'un emploi ou d'un traitement déjà prévu au moment de la prise de vue. Ici, la photographie devient le moyen de capter une réalité ou des savoirs susceptibles d'être inaccessibles du fait du cours du chantier, de son écoulement continu.



Chantal et Ty Meng,
habitant-es.
Passage de gaines.

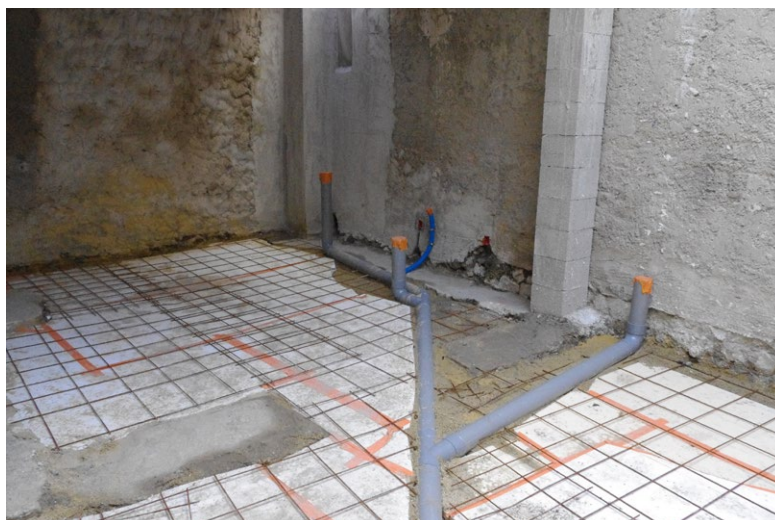
Les habitant-es et les artisans souhaitent principalement conserver une trace descriptive des endroits où passent des rails, des câbles, des tuyaux, un conduit de cheminée, des canalisations ou des gaines. Cette situation très précise est pointée à plusieurs reprises dans les entretiens. Chacun sait qu'il va recourir à ces images pour savoir précisément où étaient situés les câbles. Ils veulent d'avance se souvenir où sont les choses, dans une logique de **spatialisation de l'information** ; de fait, il s'agit souvent de détails (au sens formel, bien entendu). La photographie leur permet alors de repérer ce qu'ils ne pourront plus voir, fréquemment recouvert de placo-plâtre ou de parquet. Plus tard, peut-être regarderont-ils leurs photographies au moment où ils auront besoin de percer.



Chantal, habitante.
Se souvenir d'une mesure.



Bruno, habitant.
Câbles pour la climatisation.



Emmanuelle,
habitante.
Emplacement
des canalisations.

Mathieu, artisan, parle d'un réflexe, il prend quotidiennement des photographies des passages des gaines avant de poser le parquet : « *Cela sert d'archive pour le client* », auquel il remet systématiquement les photographies pour les besoins futurs de celui-ci.



Mathieu, artisan. Passage de gaines sous le futur parquet.

Chez les professionnel·les, qu'il s'agisse d'artisans, de chercheur·es ou d'artistes, on retrouve ces images ressources qui s'inscrivent dans une méthode de travail. Leur utilité se précise éventuellement, en fonction des corps de métier, mais dans l'ensemble, ils font des photographies pour avoir des **bases de données** (que celles-ci soient formelles ou informelles, que les images soient simplement accumulées ou classées). Philippe, anthropologue, les qualifie même de « *données techniques* » : « *si je suis sur mon terrain, en anthropologue, tout ce qui va concerner la production de la maison, soit au quotidien, ou de manière lourde, construction, réparation et tout ça, ça va me motiver* ».

Il ne s'agit pas d'un geste technique mais d'une donnée technique pour l'analyse qu'il produit. Pour Hélène, chercheuse, et Jade, artiste, lorsqu'elles découvrent un nouveau terrain, un nouveau chantier, il faut un temps pour appréhender l'espace et ce qui s'y déroule ; d'ailleurs ce ne sont pas encore des « *informations* » : « *voilà, la photographie n'est pas de la collecte d'informations... parce que visuellement, je ne vois pas ce qui va être important. Je l'entends, je le ressens, et je l'analyse après* », nuance Hélène.

Là encore, comme elles ont conscience que des choses vont disparaître la prochaine fois qu'elles viendront, elles prennent des photographies sans savoir exactement ce qu'elles visent, mais elles savent pour sûr qu'elles pourront y avoir recours. Ainsi, prendre des photographies se justifie parce qu'il y a beaucoup de données dispersées et « *qu'on ne comprend pas bien ce qui se passe* » (Luc, chercheur) ; la photographie complète un relevé de terrain, l'image relève pratiquement de la **prise de notes**.

Par facilité technique, une photographie peut contenir en moins d'une seconde de prise de vue, bien plus qu'une feuille de notes qui nécessiterait quelques minutes d'écriture. « *Parfois, plutôt que de prendre des notes, je prends une photographie. En fait, c'est plus pour me souvenir d'une situation.* » (Hélène, chercheuse). Comme le dit Susan Sontag, « l'exploration et la reproduction du monde par la photographie fragmentent les continuités et alimentent de ces morceaux un interminable dossier, offrant par là-même des possibilités de domination inimaginables avec l'ancien système d'archivage de l'information : l'écriture. » (Sontag, [1973] 2008 : 214).

L'image décrit une situation. Avant le commencement du chantier, l'artisan prend une photographie de l'état de l'habitat et s'appuie ensuite dessus pour « *faire le devis et pour prévoir des outils ou des étapes à réaliser* » (Mathieu, artisan).

Pour les artistes, ces images ressources sont une banque de données auxquelles ils recourent, si besoin, soit pour les traiter, soit pour s'en **inspirer**. Ils ont déjà cette intention lorsqu'ils prennent la photographie. La plasticienne Marie-Jeanne souligne d'ailleurs que « *beaucoup d'images sont en attente...* ». Certaines sont traitées, certaines seront imprimées et feront œuvres et d'autres pas, ou pas encore.

Nous retenons ici que les acteurs gardent des images en réserve car la photographie offre la possibilité de détenir une archive complète d'un espace-temps cadré.

“
**Ça m'a permis de discuter
avec Claude et de dire :**
**« non, tu leur diras
que demain. Si il y a un
problème ou une fuite,
ce sera pas nous. » ”**

Mourad, artisan

Conservé des preuves

Qu'il s'agisse des habitant-es ou des artisans, ces deux catégories d'acteurs et actrices fabriquent et conservent des preuves. Elles sont à l'image des problèmes rencontrés et les mots pour le dire ne manquent pas ! « *Régulations, pas très content, fuite, embêtant, pas protégé, tout abîmé, à la zeub, problème, mauvaise, complètement rayés, pas protégés, insatisfaction, peu scrupuleux, minutieux, servir en cas de litige, malfaçon, mal réalisé, montrer, argumenter* » sont les mots employés et soulignent le **mécontentement** qui pousse les habitant-es comme les professionnels du bâtiment à prendre une photographie.

Chez les habitant-es (tous et toutes sauf un couple) nous avons relevé principalement des photographies réalisées **au cas où**, notamment pour faire et conserver des preuves. C'est-à-dire que s'il y avait besoin de **justifier** un désaccord sur la réalisation d'un travail qui ne convient pas à l'habitant, il sortirait des images à l'appui pour étayer son argumentation. Cela arrive souvent lors d'une insatisfaction sur le travail accompli par l'artisan. « *J'étais vert...* », comme le dit Bruno (habitant). Lorsque l'échange entre professionnel-les et habitant-es se passe bien, où le mécontentement est signifié par l'habitant et compris par le professionnel, il n'y a pas besoin de recourir à ces images. La discussion autour des malfaçons est donc primordiale pour éviter les litiges.



Nelson, habitant.
Travail mal réalisé.



“
À ce moment là,
je prends en photo
les détails de tout
ce qui ne va pas.”
Nelson, habitant

Parmi les insatisfactions qui nous ont été signalées par les habitants-es, voici quelques exemples : une coulure de béton, une fuite, de la poussière non nettoyée, une protection insuffisante sur de l'existant et donc des dommages créés sur de l'existant voire du neuf.

Les professionnels du bâtiment nous ont rapporté qu'ils ont moins recours aux photographies dans le but de souligner un travail mal réalisé que pour **se protéger**. Ce sont également des photographies réalisées « *au cas où* » ; s'il se passe quelque chose dans le futur. Les artisans (Mourad et Mathieu) les utiliseraient, si besoin, pour montrer que le travail a été réalisé comme il se doit, et notamment pour servir de preuves sur les dix années suivantes dans le cadre de la garantie et l'assurance décennale.

Mathieu, artisan.
Travail appliqué.





Dans un autre cas de figure, un chantier peut faire intervenir plusieurs entreprises. L'artisan, responsable de son travail et pour **se dédouaner** de tous problèmes pouvant arriver après son départ, capture l'état dans lequel il trouve un chantier et son état après l'intervention attestant du travail « *bien* » réalisé et avant le passage des autres équipes.

Mourad est le seul professionnel du bâtiment à avoir utilisé des images prises sur le chantier pour appuyer son discours. Il les a transmises à sa cliente pour lui montrer qu'un autre artisan avait mal accompli son travail. Ainsi, la cliente a argumenté la malfaçon auprès de l'autre artisan et Mourad était protégé : il a pu prouver qu'il n'était pas responsable de cette situation.

Communiquer

Passé le stade de la collecte, s'ensuit une utilisation de l'image à but communicationnel. Nous l'avons dit, les usages des photographies ont beaucoup évolué en passant de l'argentique au numérique, si bien que nous parlons aujourd'hui de photographies connectées, voire d'« image conversationnelle » (Gunthert, 2014). En effet, avec un même outil, le smartphone, il est désormais possible de photographier, appeler, texter et discuter en réseau. Beaucoup d'utilisateurs se sont appropriés les qualités du smartphone pour bénéficier au quotidien de l'instantanéité de l'image. Nous pensons notamment à l'artiste Cyril Zarcone qui crée le compte *okchantier* lorsqu'il découvre Instagram, au format parfait de banque de données d'images de chantier et offrant une visibilité publique très accessible. Cette immédiateté de l'outil est souvent préférée à l'appareil photographique.

Nous relevons deux grandes familles d'images de communication : l'une reste dans la sphère privée ou interne à une entreprise, et l'autre a vocation à devenir publique sur différents supports de communication selon les intentions.

Communiquer dans la sphère privée

Dans la sphère privée, Nelson (habitant) demande « *l'avis aux copains* » en leur envoyant des photos de chez lui et en situation. Chantal en envoie également à sa fille pour **la consulter pour un choix** décoratif. Ces images sont d'ailleurs très proches de celles de « Se projeter » ([Voir page 45](#)). Elles sont prises pour être montrées à des proches, soit sur le smartphone lors d'une discussion en présentiel, soit pour être envoyées directement par texto ou en réseau dans le but d'obtenir rapidement une réponse. Et lorsque la distance familiale s'étend, comme pour Bruno et son fils parti quelques semaines au Canada, ou Chantal et sa fille dans une autre ville, les parents envoient des images pour montrer où ils en sont et maintenir un lien.

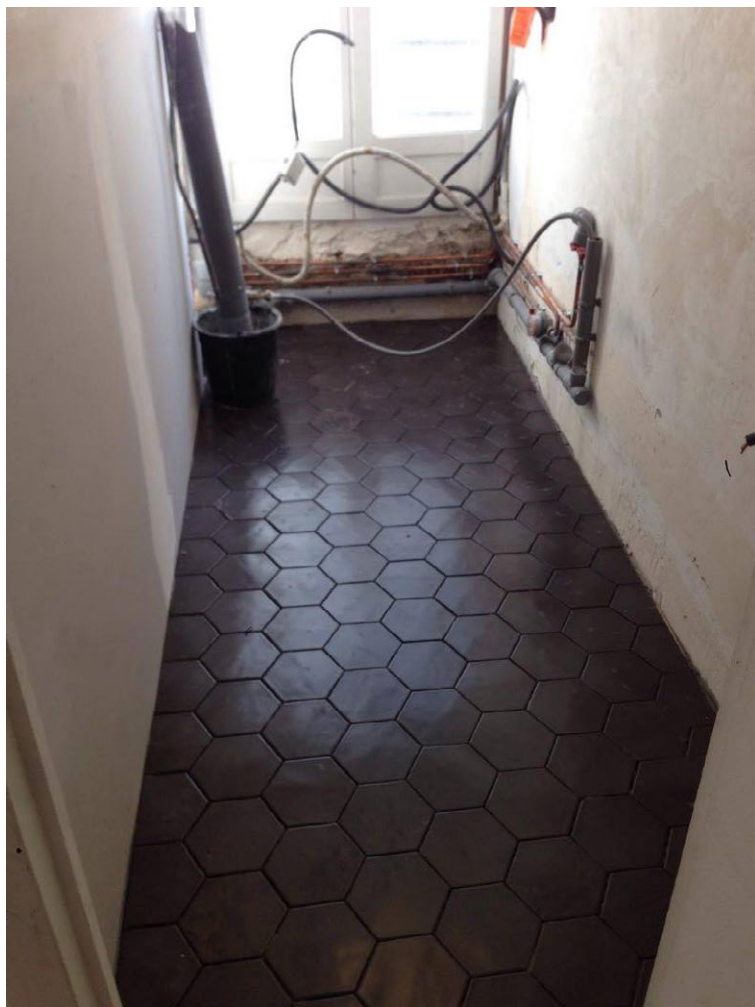
► Voir plus loin, partie *Être en relation*, page 54

À distance également, Nelson se déplace à New York pour des raisons professionnelles pendant quelques mois, malgré la rénovation de son appartement. Il délègue alors à ses amis la tâche de suivre le chantier et de s'assurer que tout se passe comme il faut. Nelson leur adresse parfois des instructions à transmettre aux artisans, comme avec ces séries de doigts pointés :



“
Ça, ça va là.”
Nelson, habitant

Dans la foulée, ses amis lui adressent des photographies des visites de suivi de chantier *via* smartphone qui le rassurent. À son retour, Nelson est surpris du résultat du chantier, car en voulant trop le rassurer, ses amis sont passés à côté de malfaçons...



Amis de Nelson.
Image rassurante.

Ces images sont chargées de positivité, aussi parce que les travaux se passaient bien. Mais quand je suis rentré, j'ai découvert que beaucoup de choses n'allaient pas. En termes de finitions."

Nelson, habitant

Du côté des artisans, nous remarquons deux relations professionnelles : une en interne, avec les équipes du bâtiment, et une en communication directe avec le client ; les deux restant privées.

Au sein d'une équipe, qu'il s'agisse d'un entrepreneur, d'un patron ou d'un ouvrier, quel que soit leur statut dans l'entreprise, ils utilisent l'image. Le chef de chantier a recours à l'image pour manager une équipe à distance, sur le terrain, pour **indiquer ce qu'il faut réaliser** ou bien des « *tâches journalières* », là encore pour spatialiser une information plus facilement qu'avec la parole.

Dans le cas où le terrain diffère « *avec ce qui a été prévu dans le diagnostic* » ou le devis, le chef de chantier peut interpréter à distance la situation et trouver une solution. L'usage de la photographie facilite ainsi la **gestion de l'imprévu**. Comme l'indique Mathieu, au fur et à mesure du chantier : « *en dessous, j'ai découvert un rabibochage d'anciens artisans. Il a fallu que j'appelle les clients pour leur annoncer qu'il y avait plus de travaux à faire. Une autre entreprise a dû intervenir pour la structure.* » Les clients ayant profité des travaux pour aller en vacances à Cuba, Mathieu a eu recours à la photographie car elle énonce la situation.



Mathieu, artisan. Découverte imprévue de malfaçons sous le parquet.

Il a donc constitué un ensemble de vues détaillées et globales accompagnées de croquis, pour transmettre les informations par e-mail au client. Ainsi, il a pu justifier et faire accepter un devis supplémentaire. Sur ce même chantier, Mathieu n'a pas accumulé de retard malgré l'imprévu et nous montre une image durant l'entretien : « pose du liège, pour envoyer au client, pour dire, voilà, j'en suis là et quand vous allez revenir, normalement, ce sera fini ». Le client était satisfait et rassuré. « Ok cool » en texto.



Dans le cadre de la relation client, l'image peut être utile dès les premiers rendez-vous. Elle montre, à partir du réel (pré-chantier) ce qui va être réalisé, les difficultés spécifiques au chantier et permet éventuellement de justifier un budget. Au cours du chantier, Laurent (artisan) nous indique que les clients ont besoin d'**être rassurés**, comme nous l'avons vu dans la partie « Suivre les travaux », où il insiste sur le « *cheminement* », du début à la fin.

Au sein du service d'assistance téléphonique où travaille Jean-Michel, les experts « *ont utilisé la visio pour les explications et ensuite le client a réussi à faire toute son installation électrique* ». Ils peuvent recourir à l'image afin de transmettre des connaissances. De même pour Mourad (artisan) qui, en tant que formateur, réalise des photographies au moment opportun sur des chantiers : « *ça me permet de faire des formations sur ces cas précis parce que j'ai des photos. Et surtout je prends des photos par rapport à ça. C'est un super **support pédagogique** pour moi quand je fais des chantiers écoles* ».

Qu'il s'agisse d'images internes à une entreprise ou d'images conversationnelles avec un client, elles permettent notamment de faire le lien entre les différents acteurs du chantier. Les photographies viennent alors en complément d'un discours oral ou d'un texte écrit (support ou illustration). Les images deviennent parfois de **véritables langages** exploités en didactique visuelle. On les retrouve au sein du chantier principalement sous la forme de notices de montage. On peut y trouver des photographies ou des dessins. Le service Relation et expertises où travaille Jean-Michel contrôle toutes les notices de montage des produits LEROY MERLIN. « *Les dessins de vis sont parfois faits échelle 1 pour que le client puisse poser ses vis et les comparer avec les dessins. On explique au maximum dans le détail.* » Parfois ils révisent une notice photographique pour en faire une dessinée. « *Les croquis améliorent la photographie et permettent de ne retenir que l'essentiel. **Ces images sont conçues pour être comprises** par tous les clients ayant "deux mains gauches"* ».

Communiquer dans la sphère publique

Une seconde famille d'images réalisées pour le grand public a pour but d'exposer le travail. Nous empruntons le verbe exposer au milieu artistique, car c'est le mot utilisé pour dire que l'artiste montre son travail à un public. Ainsi, Cyril, Marie-Jeanne et Jade ont exposé des photographies ou des représentations sculpturales du chantier. Dans le milieu artistique, l'œuvre se fait messagère et communique une sensibilité, une intention, un questionnement ou une critique au visiteur. Marcel Duchamp a si grandement instauré la place du « regardeur » que nous pouvons bien parler d'une communication, au-delà de la dyade classique émetteur-récepteur.

Les chercheur-es, eux et elles, exposent leur recherche en publiant. La **publication** vise à toucher un public circonscrit propre au support de diffusion ou à son domaine d'étude. Elle arrive à la fin d'un processus de recherche, souvent après l'enquête, l'analyse, l'interprétation et la rédaction. Mais les chercheur-es pensent aussi à la publication en amont de celle-ci. Ainsi, lorsque Jean Paul parle des images prises à l'extérieur de la résidence des personnes chez qui il va étudier le chantier de rénovation, il rappelle la fonction de contextualisation dont il fut question ci-avant et évoque l'aval de la recherche : « *Certaines photos s'expliquent par la nécessité de contextualiser : par exemple, les extérieurs, l'entrée de l'immeuble, ce qu'on voit depuis le balcon, et puis le gros plan de la fenêtre de la salle de bains qui va être rénovée parce qu'on ne la voit que depuis l'intérieur de la pièce, qui fait 4 mètres carrés... De l'extérieur, c'est une petite lucarne... si je montre ça dans un séminaire ou pour une publication, on a un rapport intéressant à l'espace : on arrive vers l'immeuble, on y entre, et après, chez les gens, puis dans la salle de bains. L'idée d'un trajet, comment on arrive chez les gens, c'est une manière de faire faire ce trajet aux personnes qui vont te lire ou t'écouter, ça peut mieux les impliquer.* »



Jean Paul, chercheur.
Fenêtre de salle de bains,
si loin si proche.





Nous parlions précédemment d'images réalisées et partagées dans une immédiateté. Parmi les chercheur-es que nous avons rencontrés-es, aucun-e n'a utilisé de smartphone pour documenter son terrain. Ils et elles ont privilégié des appareils photographiques numériques, ce qui illustre bien les différentes temporalités de communication d'images selon les besoins et les environnements professionnels.

TABLEAU N° 2 : TYPES D'APPAREILS UTILISÉS PAR LES AUTEURS ET AUTRICES

	APPAREILS
Chantal et Ty Meng	Appartement (de 1988 à 2003) : argentique, puis numérique les dernières années. Maison (2010, jusqu'à aujourd'hui) : numérique.
Nelson	Smartphone. Il a un appareil argentique, mais n'a « <i>pas du tout pensé à faire de photos de chantier avec</i> ».
Emmanuelle et François	Numérique : Nikon pour les deux premiers chantiers (2010-2012, puis 2013-2014), Nikon DX (différent du précédent) + smartphone pour le chantier actuel depuis 2016.
Bruno et Éliane	Smartphone : iPhone X.
Jean Pierre Raynaud	Pas de prise d'image : les photographies publiées de la maison achevée et en chantier sont prises par des photographes professionnels, qui suivent les directives de l'artiste. Nous n'avons pas eu accès aux photographies personnelles de l'artiste.
Marie-Jeanne Hoffner	Numérique, et parfois argentique.
Cyril Zarcone	Smartphone pour usage photographique au quotidien et usage Instagram « <i>tout en un</i> ».
Jade Tang	Réflex, Nikon D3200.
Luc Pecquet	Reflex argentique 24-36, objectif 50 mm (Minolta, puis Nikon), terrain de recherche fin des années 1980.
Hélène Subrémon	Numérique, Fuji FZ 150 (matériel fourni par le commanditaire).
Philippe Bonnin	Argentique au début (terrain Lozère, années 1980), puis numérique.
Jean Paul Filiod	Numérique : Fuji FZ 250 (matériel fourni par le commanditaire) + Fuji personnel cause panne batterie.
Laurent	Téléphones et smartphones depuis 2009 : Sony Ericson, puis d'autres de différentes marques (jusqu'à Samsung récemment), un Sony Xperia à venir. Aucun achat : tous les appareils sont récupérés dans la famille (une sœur, sa mère, sa fille de 12 ans).
Mourad	Smartphone.
Mathieu	Smartphone et reflex numérique.
Jean-Michel	[pas de prises d'images].
Ty Meng	N'utilisait pas d'appareil photo, mais s'il était encore artisan aujourd'hui, il utiliserait le smartphone.

Parfois les rôles professionnels s'inversent, comme lorsque des habitants vendent eux-mêmes leur appartement. Chantal nous montre une image à l'issue d'un chantier qui a duré 15 ans : « ça, c'est des photos pour **vendre en fait** », photographie de **promotion** qui aurait pu être réalisée par un agent immobilier..

Chez les artisans, les photographies sont publiées soit sur Facebook (compte personnel ou professionnel), soit sur le site internet de l'entreprise, principalement pour sa promotion. Ainsi les images servent à la **valorisation du travail réalisé** : « la dernière boîte où je travaillais, il y avait un chargé de projet donc c'est des gens qui ont besoin, déjà, à la base de prendre des photos pour leur boulot et puis pour la pub de la boîte » (Laurent, artisan).

Ce type d'image est souvent pris à la fin du chantier. Selon le corps de métier de l'artisan, un carreleur par exemple, on ne trouve pas de photographie du chantier achevé mais seulement de ce qu'il a accompli. Il arrive aussi qu'un artisan revienne sur le chantier équipé d'un meilleur appareil photographique, comme Mathieu et son réflex : « il y a de belles photos à prendre parce qu'il y a des tafs qui sont gratifiants ». Les images sont alors plus « belles » et montrent aussi des mises en situation du quotidien où l'espace prend vie.



Mathieu, artisan.
Cuisine terminée.

Les photographies deviennent un outil de valorisation d'un savoir-faire pour montrer les compétences techniques de l'artisan, mais aussi des qualités attendues par les clients. Elles concernent, par exemple, l'organisation d'un chantier, sa sécurité, sa propreté, et les protections de l'existant, comme le souligne Laurent : « [l'image] montre les protections au sol, tu vois on protège bien tout ». Certains chantiers requièrent des compétences de gestion de projet plus vaste ou avec un management d'une équipe plus importante. Mathieu le met en avant dans le portfolio de son

site internet. Les images montrent ainsi « un hôpital privé sur deux étages, j'ai fait tous les agencements. C'était très réglementaire et très strict. C'est pour dire, voilà, j'ai fait un site de A à Z qui accueille du public, un hôpital avec des normes. Je suis capable de faire ça et de gérer un chantier avec du personnel et une grosse institution ». Ces photos ont été mises en ligne car « c'est un type de travail intéressant pour des particuliers et des institutions ». Les photographies font office de références professionnelles auxquelles de futurs clients peuvent se fier. Les artisans ont conscience qu'il faut rassurer le client et gagner sa confiance, la photographie leur permet de représenter et prouver leurs compétences.

Enfin, les images peuvent aussi être des images prises par les artisans afin d'**inspirer** de futurs clients à partir de travaux déjà réalisés. Mathieu nous a montré ces images « pour de futurs clients tant au niveau esthétique, que pour la finalité de fonctionnalité et la prestation que j'offre du début à la fin ».

Laurent montre souvent sur son smartphone des exemples de finitions, des effets d'enduits, des couleurs, des reflets, des nuances qui aident ses clients à se décider et ils en sont demandeurs !

Grâce à ces images, Laurent et Mathieu aident leurs clients à s'imaginer et à se projeter dans le futur, car le conseil est un rôle-clé de l'artisan, comme nous l'a rappelé Bruno en atelier collégial.



“
Vous avez pas des exemples ? [...] Qu'est-ce que ça va rendre ? Est-ce que vous avez une idée ? ”

*Laurent,
citant ses clients*

Laurent, artisan.
Détail de chantier achevé,
à titre d'exemple.

“

Ça me fait beaucoup rêver, les travaux.”

Chantal, habitante

Se projeter

L'enregistrement des images, comme toute action à visée documentaire, a à voir avec le passé, le fameux « ça a été » de Roland Barthes (1980) qui permet à la personne qui regarde l'image d'avoir cette conscience que ce qu'elle voit a eu lieu. Cette expression-ci renvoie d'ailleurs à l'idée d'un espace que l'image rend identifiable. Mais dans le cas du chantier, faire des images, c'est aussi se projeter vers l'avenir.

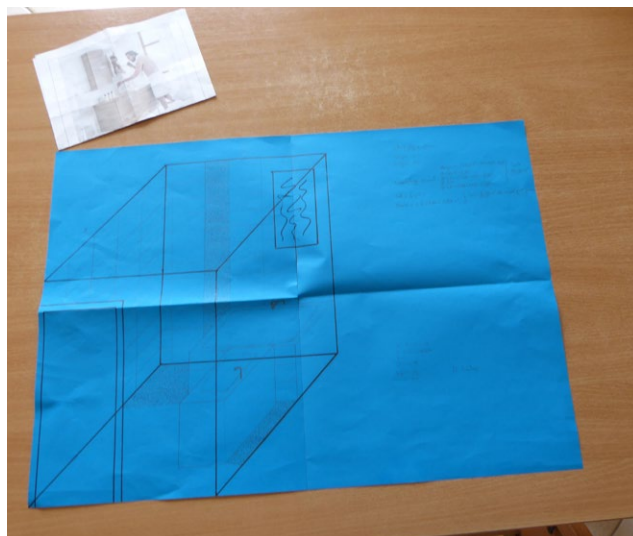
Certaines images de chantier peuvent ainsi servir à envisager... d'autres chantiers. Jean-Michel nous parle de son neveu, artisan carreleur, qui utilise « des photos sur Facebook qui servent d'inspiration à d'autres chantiers ». Le thème de l'inspiration est aussi utilisé par un autre artisan, Mathieu, qui parle d'« images inspirantes pour de futurs clients », qui « donnent une idée de ». Nous ne sommes pas loin de la logique de communication qui vient d'être analysée, mais le fait de se projeter concerne aussi, et surtout, les habitant-es. L'objet de la projection peut être une pièce de logement ou quelques aménagements futurs.

Alors que les combles sont en cours de chantier chez Bruno et Éliane, et leurs enfants Louis et Jules, un projet de rénovation de salle de bains est prévu. Bruno fait un « sondage » et prend l'image pour mieux évaluer les travaux à faire au sol.

Bruno, habitant.
Sondage,
pour plus tard.



Dans son travail de chercheur, Jean Paul avait remarqué, dès le début du terrain chez des habitant-es de l'agglomération lyonnaise, plusieurs documents montrant la manière dont cette pièce allait pouvoir être conçue et réalisée :



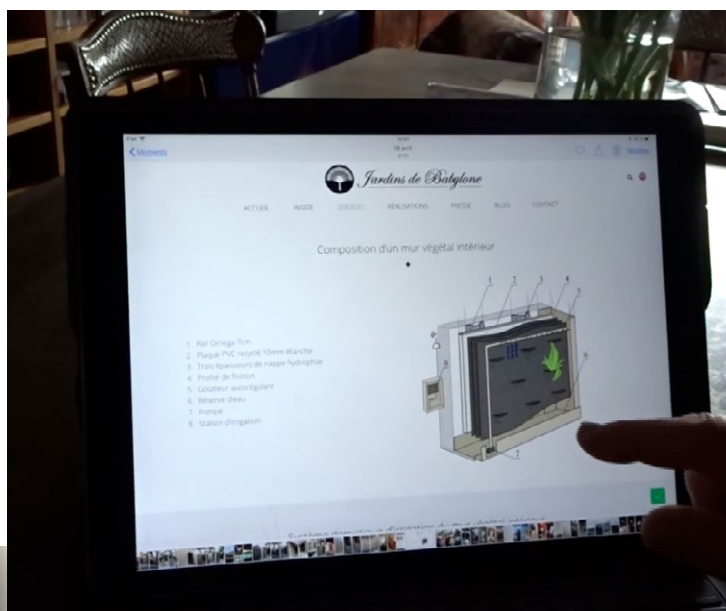
Jean Paul,
chercheur.
Chez Karine
et Laurent,
projections
pour salle
de bains.

Quant à Nelson, le chantier avançant, il prend une image de la pièce, lumière allumée, pour voir ce que ça rend, et ce, même si la chambre ne comporte pas encore de linge de lit.

Les projections d'aménagement ont beaucoup à voir avec la décoration à venir, et plus largement les couleurs à imaginer. Chez Bruno et Éliane, qui semblent s'adonner beaucoup à cette pratique, on trouve des échantillons de parquet, des étagères, des nuanciers, ainsi qu'un projet de mur végétal.

Comme le montre cet exemple, les sites internet sont des ressources pour les habitant-es et leur souci de se projeter dans l'espace habité au-delà des travaux en cours du chantier. Les captures d'écran sont souvent utilisées, et parfois même une appli permettant d'annoter des captures d'écran ou de consulter directement des exemples de revêtements de sol ou des modèles d'étagères.

Jean Paul, chercheur.
Image d'une image faite
par Bruno, habitant,
recherche internet
pour projet de mur végétal.



Bruno, habitant.
État d'avancement
du chantier avec
emplacement imaginé
pour le mur végétal.

Mais internet n'est pas la seule ressource, loin de là. Les moyens pour se projeter sont très nombreux, à commencer, évidemment, par la photographie, que l'artiste Marie-Jeanne Hoffner utilise car cela « *permettait, conceptuellement, de faire le lien entre la camera obscura et l'espace du corps et l'espace de l'habitat. [...] Des photos de parpaings, j'en ai plein. Un jour je sais que "Ah ben tiens, là, je vais l'utiliser", puis même je teste* ».

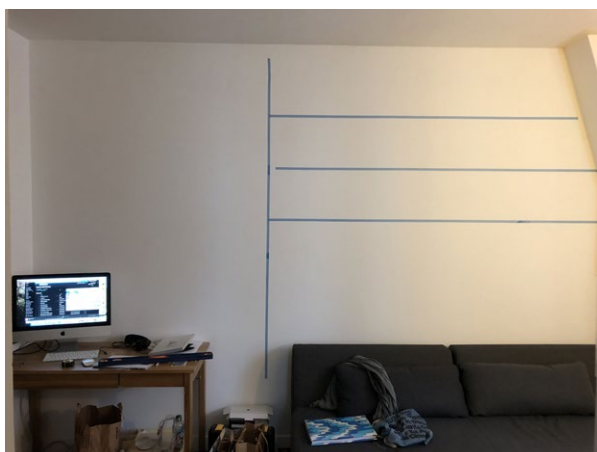
La projection passe aussi par des modes plus traditionnels : les dessins, croquis et autres plans au crayon, parfois photocopiés (Chantal et Ty Meng, habitant-es ; Hélène, chercheure) afin de multiplier les essais. Ce sont également des photographies puisées dans des catalogues ou d'autres types de supports imprimés et qui sont découpées, puis collées sur une feuille à titre d'essai (Bruno, habitant). On projette alors des gabarits de meubles et leur emplacement éventuel pour étudier et imaginer les aménagements dans l'espace. Ces pratiques s'apparentent clairement à celles qui jalonnent parfois les déménagements/emménagements (Filiod, 2003 : 132-134).

La projection se fait également en trois dimensions. La maquette n'a pas disparu et les pièces en tant que telles font l'objet d'une utilisation assez surprenante, et peut-être pas si rare qu'on le croit. Ainsi Nelson, habitant, colle des morceaux de scotch coloré au mur pour délimiter les futures étagères qui y prendront place.

Mais que seraient toutes ces images sans le récit des habitant-es, matière indispensable à la projection ? Jean-Michel, dont le travail est centré sur la relation au client, déclare : les habitants « *nous racontent une histoire et nous on rentre dans cette histoire. [...] Il faut envoyer une image par la parole au client. Lui dans son cerveau, il a une image qui se crée. Ce sont des images virtuelles, comme on dit* ».



Chantal et Ty Meng, habitant-es. Visualisation par maquette.



Nelson, habitant. Simulation avec adhésif.



Raisons immatérielles

Se souvenir / fabriquer des souvenirs

De manière générale, toutes les photos sont prises pour se souvenir. Cela n'est pas étonnant car la photographie est le médium par excellence de la trace ; l'empreinte qui vise à saisir un instant pour le pérenniser. Ici, nous choisissons de nous concentrer principalement sur les images à charge affective et/ou émotionnelle, donc sans fonctionnalité technique propre au chantier (déjà traité dans Garder en réserve), soit sur les photographies prises pour constituer une mémoire externe ou bien externalisée dans la volonté de garder des traces.

Nous aimerions, dans cette partie, faire un pas de côté. Car, entre la volonté de fabriquer des souvenirs et le fait de se souvenir par l'intermédiaire des images, nous distinguons deux temporalités faisant sortir légèrement du cadre des raisons pour lesquelles les photographies sont prises. Cela souligne la montée en force des photos souvenirs dans le temps. En effet, toutes les photographies ont la capacité de devenir des stimuli visuels, supports de récit qui activent un souvenir. Ainsi, elles réveillent et rappellent un état qui a disparu : « *regarde comme c'était avant !* » (Chantal, habitante). Les images sont générées tout au long du chantier et racontent l'histoire du chantier étape par étape. « Un récit est ce qui permet de connecter un point à un autre par une série d'intermédiaires. » (Debaise, 2019)

Parmi ces photos souvenirs, il y a d'abord des choses ordinaires et banales vouées à disparaître ou à être transformées pendant les travaux, qui ne sont pas suffisamment marquantes et qu'on a peur d'oublier dans les failles de sa mémoire (Bruno, habitant). Effectivement, la photo souvenir peut montrer le fossé entre ce que l'on a en tête – dont on se rappelle – et l'image fixée par l'appareil photographique.

“

Pour moi, c'est ma mémoire aussi... Je sais pas pourquoi, je me souviens jamais de ce que j'ai vécu... ”

Bruno, habitant

Ainsi, au moment de l'un des entretiens que nous avons eu avec Chantal, elle fit part de sa surprise en revoyant la photographie de la cuisine provisoire. Elle avait oublié les conditions de vie si spartiates dans lesquelles sa famille a vécu pendant plusieurs mois.



Chantal, habitante. Cuisine temporaire.

Le même processus d'immersion dans un souvenir apparaît chez les chercheur-es, comme le dit Hélène Subrémon : « pour moi, les photos me rappellent des situations, des choses qu'on s'est dites... Mais elles ne me... C'est rare qu'elles accrochent tout à coup une pensée. Je me souviens de ce que je pensais à l'époque. En fait ça m'immerge dans le terrain. C'est une sorte de porte d'entrée dans des souvenirs de terrain ».

À l'inverse, il y a clairement des photographies qui, au moment où elles sont prises, le sont dans le but de **fabriquer un souvenir**. Ainsi, nous observons dans toutes les catégories d'acteurs et d'actrices, la volonté largement majoritaire dans l'étude, de marquer un moment fort en l'immortalisant. Nous retrouvons fréquemment un groupe de personnes qui posent plus ou moins, dans un moment qui les lie.

« Ce sont des moments de convivialité, de partage avec la personne. On passe plus de temps avec les personnes sur un chantier que chez nous, c'est ça ! » (Mourad, chef d'équipe)

Ces motivations à se prendre en photographie se retrouvent dans toutes nos catégories d'acteurs et d'actrices car cela tient pour tous-tes d'un moment agréable passé ensemble.



Jade Tang. Documentation d'artiste, 2016.

Outre les moments de convivialité, il y a ceux, chargés d'émotion, comme Emmanuelle qui allaite sur le chantier ou la venue de ses amis le jour de son anniversaire pour participer au chantier. Nous relevons aussi des moments « *un peu fous* » ou à caractère dangereux (François et Emmanuelle, habitant-es), immortalisés en conscience par les habitant-es pour se souvenir.

En les écoutant et en les regardant manipuler les photographies, nous remarquons que les photos souvenirs construisent une mémoire familiale de l'histoire de la maison. Les images « *font parler* », nous confie Chantal, et la parole crée le lien narratif entre les images et réalise cette envie de transmettre aux autres l'histoire joyeuse d'une maisonnée.

« *C'est des bons souvenirs Ty Meng, faut pas que ça dure trop longtemps, mais c'est des bons souvenirs!* » (Chantal, habitante)



Être satisfait

« Pourquoi, alors que tout un chacun va plutôt montrer la chose finie, belle et bien terminée, c'est-à-dire l'aboutissement – le côté positif – fait-on des photos de chantier ? », Philippe Bonnin (chercheur) se projetant et essayant de répondre avec nous à nos questionnements.

En écoutant les témoignages de toutes les catégories d'acteurs et actrices, nous constatons que le simple fait de **l'avancement** du chantier privilégie la naissance ou l'accroissement du sentiment de satisfaction.



“
Ça fonctionne.”
Chantal, habitante

Chantal, habitante. Le radiateur est raccordé et fonctionne.

Les habitant-es parlent de l'**excitation** à voir les choses prendre forme et fonctionner. Que ce soit pour les artisans ou les habitant-es, lorsque l'espace habité devient plus **proche du projet idéal**, de jour en jour, cela procure une satisfaction, qu'ils capturent en images régulièrement. Pouvoir apprécier le travail accompli compte tout autant pour les artisans que pour les habitant-es.

Cette progression formelle et fonctionnelle s'accompagne souvent de plus de propreté, sous-entendu avec de moins en moins de poussière, et de plus d'organisation ; « on voit l'avancement des placos... ça commence à être... tu vois, plus propre... ça prend forme ». Les habitant-es sont ravis de pouvoir bientôt revivre dans un espace plus **habitable** et plus **confortable**. Nelson souligne le contraste émotionnel lorsqu'il reçoit des images par ses amis qui suivent le chantier pour lui. « Ces images que je reçois sont plus jubilatoires, moins juridiques aussi » en comparaison à celles réalisées pour dénoncer des problèmes sur le chantier avant de partir à New York.



Par ailleurs, la satisfaction s'accompagne volontiers de **fierté** : Bruno et Éliane, Marie-Jeanne, Mourad et Chantal en parlent et convoquent une charge émotionnelle du travail accompli. Cela peut être une étape marquante, un **effort physique** ou une réalisation techniquement pointue qui leur donnent envie de prendre une photographie. « *Quand on fait des choses avec des enjeux et tout... j'ai envie de prendre des photos parce que c'est bien fait* », indique Mourad.

Chantal nous montre aussi cette image qui paraît insignifiante et illisible pour un œil non averti, où elle prend une photographie, en pleine action, un outil de jardinage qui s'improvise soutien de placoplâtre en hauteur, fière d'elle et de son ingéniosité inattendue ; fière aussi de pouvoir aider dans un moment délicat.



Chantal, habitante. Fière de son ingéniosité.

Bruno nous a également montré une satisfaction simple au sens où il ne pensait pas que son fils aimerait autant : « *voilà, la chambre de Jules. Un matelas. J'ai marqué "Jules" comme ça, avec des bouts de scotch, avant de peindre le bleu, pour m'amuser, et ça lui a plu. Je l'ai fait à l'arrache comme ça, vite fait, et du coup c'est pas mal quoi, il aime bien* ».



Bruno, habitant. Chambre d'un des fils.

Le père ne s'attendait pas, vu la simplicité du geste, à ce que le rendu plaise autant à son fils.

Parmi les différentes intensités de satisfaction, Nelson parle même d'**accomplissement** à réaliser son projet de vie : « *c'est finalement ce que j'ai réussi à avoir* ». Ce « finalement » résonne comme un « malgré les épreuves ». La puissance de ce sentiment bascule vers une attitude qui pousse les acteur-trices à photographier ce qui leur procure cette joie.

Nous remarquons que les photographies de satisfaction sont souvent prises dans une temporalité assez précise, c'est-à-dire en phase de **finition**. Nelson la qualifie de « *partie cosmétique* » et ses photographies se rapprochent de celles des magazines de décoration, comme si la photographie pouvait amplifier l'émotion. C'est d'ailleurs le cadre propice à quelques selfies.

Quant aux artisans, Laurent énumère en entretien des finitions d'« *enduit* », de « *talochage* », d'« *effets décoratifs* » et de laque qui brille qu'il affectionne particulièrement : « *Et là, la cliente rentre avec son mari, je venais de terminer, moi grand sourire je la regarde et je dis : "Alors ?... qu'est-ce que vous en pensez ?"* ». Nous relevons ici son enthousiasme à pouvoir montrer sa réalisation à la cliente.

Lorsque le chantier est terminé, Mathieu emploie les termes de « *belles photos à prendre* », ce sont celles que nous retrouvons aussi dans la partie précédente « Communiquer ». Mais ici, lorsque les artisans en parlent, nous ressentons une joie éprouvée dans la **contemplation** du travail achevé, comme par amour de la matière bien agencée, convenablement posée et respectée : l'art de faire et du savoir-faire pour l'épanouissement du client.

Être en relation / établir une relation

« *Tiens j'ai pensé à toi !* », écrit un ami de Cyril Zarcone en lui envoyant une image de chantier.

À l'heure d'Internet et de la mobilité internationale, s'envoyer des photographies (par Skype, Whatsapp, Messenger ou MMS, etc.) est une nouvelle manière d'être en relation et d'entretenir des relations avec les proches, « *les copains* » ou le « *gamin* » en voyage à l'étranger. Aurait-on envoyé des photographies de chantier par courrier postal ? Notre étude ne nous a pas fait rencontrer de tels exemples, mais la photographie, y compris dans les échanges épistolaires, était un moyen d'entretenir des relations avec les proches et cet usage de l'image n'est pas propre à notre époque, même s'il est généralisé et amplifié par les nouveaux dispositifs qui nous accompagnent au quotidien. Toutefois, cet usage illimité de l'image modifie sans doute leur contenu. Les images envoyées aujourd'hui sont certainement plus anecdotiques et les sujets probablement plus nombreux.

Est-ce à dire que les images de chantier envoyées aujourd'hui aux proches seraient anecdotiques ? Pas nécessairement ! Les photographies de chantier, en tant qu'images de l'évolution rendue visible, comme les photographies des fleurs qui éclosent, du jardin qui se transforme et des enfants qui grandissent, deviennent des actrices importantes dans l'entretien des relations à distance. Avec les photographies de chantier, on peut montrer à ses proches « *où on en est* » (Nelson, habitant). « *[Cette photo] c'était pour envoyer à mon gamin.* » (Bruno, habitant)

Ce qui distingue ces images d'autres, souvent semblables, utilisées pour communiquer, ou pour assurer le suivi de chantier, est le fait qu'il s'agit plus précisément de pensées adressées, de clins d'œil. Ainsi en est-il des photographies du placard envoyées par Chantal et Ty Meng à leur fille, où l'on voit, sur la première, le placard de la salle de bains fermé, et sur la seconde, le placard ouvert, laissant découvrir Ty Meng, assis en tailleur, souriant, qui fait une courte pause dans les raccords de plomberie pour saluer sa fille.

Chantal,
habitante.
Cocou
du conjoint
au travail.



Il peut s'agir soit d'un agencement d'images qui, dans ce cas là, fait récit : « *je fais des petits montages pour les envoyer aux copains* » (Nelson, habitant), soit de détails qui montrent qu'il s'agit d'une image prise pour une personne en particulier. Ainsi en est-il pour la photographie de « *l'artisan sexy* » par exemple, prise pour certains copains seulement, qui relève de la *private joke* (Nelson). L'exemple de Nelson est à ce sujet particulièrement intéressant dans la mesure où il a également été en communication, à partir des images de chantier, avec des copains pendant un séjour à l'étranger. Mais celles-ci étaient prises uniquement pour assurer le suivi de chantier à distance et rassurer le jeune propriétaire. Il y a au contraire dans ces images à usage relationnel, une dimension humoristique ou affective qui leur est propre, et dont le détail en question échappe bien souvent à celui ou celle qui n'en est pas le ou la destinataire.



Nelson, habitant. « L'artisan sexy ».

Si nous avons récupéré peu d'images de ce type, plusieurs artisans nous ont raconté s'envoyer des images entre collègues de « *trucs marrants* », et il n'est pas rare d'entendre parler de blagues de chantier qui auraient été immortalisées en images et envoyées ensuite, ou simplement conservées dans le portable et montrées à d'autres qui auraient manqué la scène.

Dans le cas des chercheur-es et des artistes, l'établissement d'une relation, en l'occurrence avec les personnes qui leur ont ouvert les portes du chantier, relève davantage d'une relation d'empathie plutôt que d'amitié. « *Ça devrait te plaire, regarde !* », pointe un habitant des Écoliens en s'adressant à Jade, artiste venue visiter et photographier le chantier. « *Oh, un radiateur !* », s'exclame Héléne, chercheuse, en découvrant une photographie au moment où nous consultons son dossier d'images sur le chantier de Manu et Chrystelle.

**“
Ce genre de photo,
c'est peut-être aussi parce qu'il
m'aurait montré qu'il a installé
le radiateur, et donc tu te sens
un peu obligée de prendre
le truc en photo.”**

Héléne, chercheuse

Héléne, chercheuse. La fierté de la dernière installation de l'habitant oblige la chercheuse à l'immortaliser.



De toute évidence, il y a dans le travail de chercheuse d'Hélène Subrêmon, comme dans celui de Jade Tang, une empathie forte pour celles et ceux qui les accueillent, un souci de l'autre qui se traduit dans l'intention de certaines de leurs photographies et que l'on peut retrouver dans toutes les catégories d'acteur·trices – bien que ce rapport ne soit pas systématique, puisqu'il s'agit avant tout d'une question de personne et, dans le cadre professionnel, du type de relation qui s'est construit avec les interlocuteur·trices ou avec les client·es pour les artisans. « Parfois [Ty Meng] me demande : tu ne veux pas faire une photo de tel endroit... » raconte Chantal. « **Par contre, de temps en temps, c'est moi qui lui demande de faire l'une ou l'autre photo de moi parce qu'on a l'impression qu'il n'y a que lui qui travaille.** »

Ty Meng, habitant, prend en photo sa conjointe, qui, elle aussi, travaille sur le chantier.



Cet autre geste, enfin, témoigne de l'établissement d'une relation : celui qui consiste à prendre exceptionnellement l'appareil photographique à celui qui, d'ordinaire, capture les images et reste dans l'ombre du chantier. Dans ce cas, que l'on a pu rencontrer chez les habitants Chantal et Ty Meng, il s'agit alors de se soucier de la présence de l'autre, de faire exister la personne dans ces souvenirs constitués que sont les photographies de chantier.

Penser à l'autre, être à l'écoute de l'autre, plutôt que de montrer ce que l'on fait, ferait la spécificité de ces images. Ou disons que, si ces images montrent et communiquent aussi un état d'avancement des travaux par exemple, elles sont prises et souvent envoyées ensuite pour une personne en particulier ; pour dire à une personne singulière que l'on pense à elle, à travers tel détail, telle présence ou tel agencement des images ; pour lui faire comprendre que l'on partage avec elle ces moments d'un quotidien transformé par le chantier.

Vivre l'instant

Parmi ces moments du quotidien dans le chantier, certains sont insolites par le simple fait qu'ils se déroulent dans le chantier et ne se passent pas dans des conditions ordinaires mais dans des conditions éphémères : dormir, donner le bain à son enfant, l'allaiter, cuisiner, recevoir des ami-es, etc. La bâche en guise de nappe, la planche et les tréteaux pour table, « *un lit dans un chantier !... On a dormi dans l'chantier !* » (Emmanuelle, habitante)

Vivre l'instant, c'est donc avant tout **saisir des situations** qui, au moment de la prise de vue, semblent **uniques** à celle ou celui qui vit la scène. « On sait pas si on va revoir ce qu'on voit », précise le chercheur Luc Pecquet. « Vous connaissez, le terrain, ça se passe là », il faut « attraper » de manière spontanée ce que l'on voit, ce que l'on vit. « J'ai pris des photos, mais j'ai pris des photos pas du tout de façon systématique. Je prenais des photos qui me semblaient un moment donné, représenter un peu le moment que j'étais en train de vivre. Mais pas de façon réfléchie. Pas de façon a priori. D'ailleurs, c'est pas toujours un automatisme de prendre des photos », raconte son homologue Hélène Subrémon.

François, habitant. Sa conjointe assure le bain de l'enfant dans l'évier de la cuisine.





Le chantier est un endroit qui contient tant d'informations, où les sens sont tellement exacerbés, qu'il s'agisse de l'ouïe, de la vue, du toucher ou de l'odorat, que de nombreuses photographies sont prises **de manière spontanée**, non systématique, « *pas de façon réfléchie* ». Il s'agit d'« être là » et « d'attraper les choses », sans trop savoir pourquoi, ni lesquelles : un geste, une situation, voire une discussion qui ressurgit par l'intermédiaire de l'image. Cela se ressent parfois sur la qualité des images qui, prises dans l'euphorie du moment, peuvent être floues, mal cadrées, faisant apparaître la silhouette amputée de quelqu'un passant devant l'image.



Hélène, chercheuse. Spontanéité d'une photo de terrain.

Pour les chercheur-es, ces images acquièrent rapidement le statut d'images-ressources : elles sont gardées en réserve. Quand elles seront visionnées, elles leur permettront de s'immerger à nouveau dans l'instant, de revivre le moment de la visite. Pour les habitant-es, ces images seront des images de souvenirs précis que l'on recherchera pour raconter, support à l'appui, comment on vivait durant le chantier. Elles fabriquent des souvenirs. Les artisans aussi attrapent des choses, comme cet artisan qui, en plein ponçage, voit le chat sur son arbre paresseux tout en observant son geste. Pause : il prend son téléphone pour immortaliser cet instant insolite, en prenant soin de cadrer également sa main poussiéreuse au travail pour témoigner du contraste entre les deux êtres dans cette scène singulière et fugace.



Brice, artisan. Le gros plan sur la main de l'artisan montre le décalage avec le prélassement de l'animal.

D'une manière générale d'ailleurs, la présence d'animaux sur les photographies de chantier renvoie bien à cette conscience qu'ont les auteur-trices des images de la singularité de l'instant qu'ils vivent au moment où ils cherchent leur appareil photographique et cliquent sur le déclencheur. Mais alors que nous supposons précédemment que vivre l'instant traduisait une instantanéité qui se ressentait parfois dans la qualité des images (flous, non cadrées ou mal cadrées, etc.), cette image témoigne au contraire d'un souci de cadrage que l'on retrouve notamment chez les artistes.

Pour Jade Tang et Marie-Jeanne Hoffner – dont le compagnon est architecte et a donc de nombreuses photographies de chantier à partager avec elle – vivre les instants du chantier est une nécessité. Rarement, elles utilisent des images de chantier produites par d'autres. Il en est de même pour Jean-Pierre Raynaud pour qui, ce qui compte dans le chantier, « c'est l'aventure qu'on vit, pas le résultat ». Les artistes qui travaillent sur le chantier doivent et ont besoin de le vivre, de s'en imprégner, d'y errer et de le ressentir à travers leurs yeux et leur corps. En revanche, ils et elles attrapent rarement des images spontanément. La spontanéité est celle de la découverte d'un objet, d'une atmosphère, mais la photographie, elle, est bien souvent cadrée pour mettre en avant une composition spécifique présente dans le chantier.



Jade Tang. Documentation d'artiste, 2016.

En dehors de la qualité de la composition des éléments dans l'espace, ici identifiée puis enregistrée par l'artiste, cette image témoigne d'un autre aspect propre au chantier : son atmosphère particulière. Si le caractère insolite d'un moment entraîne une spontanéité de la prise d'image, ce qui relève de l'instant vécu tient aussi à l'atmosphère particulière du chantier. « ...Tu rentres, y a une o [il semble dire "odeur"], tu rentres dans la maison, y a une atmosphère [...] j'me dis "Tiens, ça m'intéresse de l'garder" » (Bruno, habitant).



Bruno, habitant. Retour chez soi après le travail.

Cette atmosphère n'a en soi rien d'extra-ordinaire, dans la mesure où s'y retrouvent les éléments propres au chantier, des éléments communs et connus de celles et ceux qui les fréquentent (un nuage de poussière, le bruit d'une machine, une odeur de bois, etc.). Mais, à tel instant, ils sont agencés de telle sorte qu'ils produisent une émotion particulière chez celui ou celle qui le vit, qu'ils méritent d'être immortalisés. C'est cela aussi vivre l'instant : ressentir l'atmosphère particulière du chantier et tenter de la garder ; tenter, par l'intermédiaire de l'image, de traduire cette vision sensible et sensorielle du chantier.



Saisir de l'extra-ordinaire

Il serait inapproprié d'affirmer que cette atmosphère singulière du chantier, au moment où une odeur nous envahit, où une coulure déborde, où se lève un nuage de poussière alors traversé par un rayon de lumière, n'est pas extra-ordinaire. On peut toutefois établir une nuance entre les catégories « vivre l'instant » et « saisir de l'extra-ordinaire » à partir du contenu des photographies. En effet, les images de la première catégorie témoignent plutôt d'une attention portée par l'auteur·trice de l'image sur une situation d'ensemble ou une atmosphère générale, bien que singulière, du chantier. Tandis que celles de la seconde rendent davantage compte d'une attention plus ciblée sur un élément en particulier. L'attachement des auteur·trices se ferait plus à travers des vues d'ensemble dans le premier cas, et sur des détails dans le second. Aussi, d'une manière générale, les images de cette dernière catégorie pointent souvent un **décalage** entre le contexte du chantier et ce qui s'y passe, quand il ne s'agit pas de relever son **côté spectaculaire**. Les images de cette catégorie sont celles de souvenirs plus inoubliables que d'autres, dont les récits s'accompagnent de grands gestes et qui pourraient d'ailleurs presque se passer d'images.

On distingue, parmi les images prises dans l'intention de révéler (de) l'extra-ordinaire, quatre types de situations, énoncées ici selon une gradation qui augmente en intensité :

- les moments décalés,
- les surprises du chantier,
- les moments « un peu particuliers »,
- les moments de grâce.

Les moments décalés

Parmi ce qui relève de l'extra-ordinaire se trouvent les moments que l'on qualifie de décalés, qui sans être particulièrement intenses, témoignent d'un écart entre le contexte du chantier et ce qui s'y passe, ou encore entre ce que l'on est dans la réalité et ce que l'on est sur le chantier. Ainsi en est-il par exemple du père d'Emmanuelle qui, sur le chantier, porte un bonnet rose, seule raison d'être de l'image.



Souvent, ces instants inhabituels sont des moments de relâchement, d'amusement, qui produisent donc des souvenirs particuliers de moments vécus avec une certaine intensité : on rit de ce bonnet rose ou du visage « tout blanc » de François qui vient de poncer le plafond, et puis, on prend la photographie parce qu' « *il pouvait pas se voir* » et que cette vision mérite d'être partagée.

Emmanuelle, habitante.
L'enfant et son grand-père
au « drôle de bonnet ».



Emmanuelle,
habitante.
Les enfants
à 4 m de haut.

Sont immortalisés aussi les moments d'insouciance, comme le montre cette image des deux filles, l'une adolescente, l'autre en bas âge, assises sur un plateau, à 4 mètres de hauteur (il n'est pas certain que le risque était mesuré au moment de la prise de vue et qu'il soit à l'origine de l'image).



C'est aussi le sens de certaines images de Jade Tang que de montrer la manière dont le chantier, cette fois-ci, décale les habitudes et produit de nouveaux usages des objets, comme des tuyaux qui deviennent porte-serviettes ou cet échafaud qui fait office de coiffeuse.

En soulignant ainsi l'ingéniosité des habitant-es et leur créativité, Jade Tang pointe ce qui fait du chantier un espace-temps où se mettent en place des gestes qui réinventent le quotidien et seraient donc extra-ordinaires et spécifiques au temps du chantier.

Jade Tang, artiste.
Photo de la série *Les aménagements*, 2014.

Les décalages, enfin, sont visibles dans les albums photographiques eux-mêmes lorsqu'au milieu de photographies de chantier se trouve par exemple l'image d'un oiseau dans le jardin. Dans ce contexte très précis, la présence de l'oiseau relève de l'extra-ordinaire. Elle est ce qui fait sortir du chantier ; ce qui lui permet de (re)voir l'ordinaire d'une manière amplifiée.

Les surprises du chantier

La présence de l'oiseau dans le jardin nous amène à une seconde catégorie d'éléments extra-ordinaires enregistrés par l'appareil photographique que sont les surprises du chantier. Si, « *bien qu'on espère toujours trouver des Louis d'or dans des maisons comme ça* » qu'on ne trouve jamais (Jean-Michel, artisan), le chantier reste un lieu où se cachent des « *trésors* ». Ces trésors ou surprises vont de l'araignée « *balèze* » avec ses « *deux petites mandibules qui peuvent bloquer devant pour qu'elle puisse mordre comme il faut* » et qu'il faut enlever parce qu'elle effraye le collègue, à la lettre de 1810 d'un fils à son père, en passant par les dessins muraux d'une enfant et un poster d'antan de Claude François recouvert par de nouvelles couches de papier. Le chantier, parce qu'il accumule les strates du temps et les traces des générations antérieures, en révèle parfois certaines. Il donne ainsi la chance à celui ou celle qui les découvre, de remonter dans le temps, de rencontrer l'histoire du lieu et de ses occupants, y compris animaliers.



Si certaines de ces traces ont été recouvertes par de nouvelles couches, sans qu'elles aient été spécialement réalisées dans le but de faire histoire, d'autres au contraire ont été volontairement placées à certains endroits du chantier pour être un jour découvertes.

“
***Ce qui est bien quand
tu fais des travaux
et que tu as un enfant,
c'est que tu ne crains pas
pour l'appartement.
Il peut écrire sur les murs.***”

Chantal, habitante

Chantal, habitante. Dessin d'enfant sous les lambris.

Il est de tradition chez les artisans de laisser dans un bocal en verre, « placē entre deux briques, sous une planche de voltige ou dans n'importe quel recoin que les finitions rendent inaccessibles », « un message portant quelques informations sur les conditions du chantier » [date, nom des ouvriers, prix d'une pinte de bière et d'une livre de pain, quelques mots inspirés par l'humeur du chantier et les relations avec le propriétaire], que les charpentiers allemands appellent une bombe à retardement (Lochmann, 2019 : 178). C'est peu dire ! Bruno lui-même a photographié une de ces potentielles cachettes, qu'il a finalement bouchée sans l'utiliser comme telle.



Lā, par exemple, au fond lā, y a un trou, et ça va être euh... fermé, mais en fait y a un espace, et en découpant le placo, on pourrait faire une sorte de cachette... Moi j'aime bien les cachettes."

Bruno, habitant

Bruno, habitant. La « cachette ».



Dans le cadre d'un projet artistique mené à Bristol en 2008, sur une invitation de Neville Gabie à intervenir pendant le chantier de construction du quartier de Cabot Circus, Marie-Jeanne Hoffner a également produit des surprises, en procédant à une mise en abyme du chantier. Après avoir photographié l'intérieur des appartements du quartier en chantier, elle a imprimé et collé ces images sur les murs mêmes qui figurent sur les photographies, avant que ceux-ci ne soient recouverts par des plaques de placo-plâtre. À travers ce geste, l'artiste a choisi de donner à ces murs, à ces lieux pourtant neufs, une mémoire, une épaisseur dont ils sont d'ordinaires dépourvus à ce stade.

Marie-Jeanne Hoffner, *Hide the Image*,
Cabot Circus Construction Site, Bristol (UK), 2008.
Pour BS1-Project, sur une invitation de Neville Gabie.

Si des surprises sont produites par les artistes, les artisans, voire quelques habitant·es, qui espèrent qu'elles soient découvertes dans le futur – peut-être pour établir une relation ou témoigner de leur passage sur terre ou en ces lieux –, d'autres surviennent de manière acheiropoïète (sans l'intervention de l'homme). Laurent raconte ainsi avec fascination et en la mimant, la découverte, sur un chantier, d'un squelette d'oiseau « *intact, presque entier* » :



Laurent, artisan.

« *Hallucinant... On dirait un truc préhistorique... Il manque que la tête. On l'a trouvé en cassant les combles, sur une poutre... Tu sais comme ils font les oiseaux, ils se nichent à un endroit, ben lui il était niché à un endroit, j'ai vu des plumes, j'ai regardé un peu... des fois y a des nids, des œufs et tout ça, c'est sympa, et là en l'occurrence j'ai trouvé ça...* »

Ces trouvailles extra-ordinaires et exceptionnelles, parce qu'elles donnent l'impression aux personnes qui les découvrent qu'elles sont en possession d'un trésor et qu'elles tiennent entre leurs doigts un moment de l'Histoire, sont elles aussi conservées systématiquement, à travers des images, voire en tant que telles quand cela est possible. Car les personnes deviennent désormais des passeuses d'une histoire à faire perpétuer et dont il faut, pour ce faire, garder trace.

Un moment « un peu particulier »

« *Ça c'est pendant le percement de la trémie, la dalle pour passer l'escalier. Donc là, c'est un moment un peu particulier... parce que là du coup, on est dans l'appart et on voit les combles, on voit le toit c'est un moment avec beaucoup de poussière, beaucoup de bruit, on a averti les voisins et tout ça* » (Bruno, habitant).



Bruno, habitant.
« Un moment un peu particulier ».



“
Et ça, c'est une étape importante hein... ben... parce que t'as plus d'toit quoi (rires) et tu flippes et tu te dis « faut qu'i' s' dépêchent. » ”
Bruno, habitant

Bruno, habitant.

Il existe durant le chantier, des moments de plus grande intensité que d'autres, où sont menées des tâches plus satisfaisantes, où sont faits des travaux plus impressionnants. On s'écrie : « *c'est fou !* », « *c'est dingue...* », « *c'est fou quand même !* ».

Ces moments hors-norme, qui sont parfois aussi « *flippants* » que spectaculaires, sont des temps forts du chantier et font sortir les habitant-es de leur quotidien. La photographie de la livraison en hélicoptère, celles des grosses machines « *folles de techniques poussées* », « *incroyables* », celles de la maison désossée, de l'ouverture sur le ciel, de l'immense tas de gravats qui recouvre entièrement le sol, etc., témoignent de ces moments particuliers, « *impressionnants* », spectaculaires du chantier.

À part les artisans, plus accoutumés à ces travaux de grande ampleur, tous immortalisent ces instants. Même si les artisans peuvent aussi relever ces travaux impressionnants, avec des discours teintés d'ironie : « *couloir de nage... piscine. Le couloir de nage pour Madame... Elle a fait trois forages pour avoir de l'eau !... 80 000 € de forage pour rien* ».

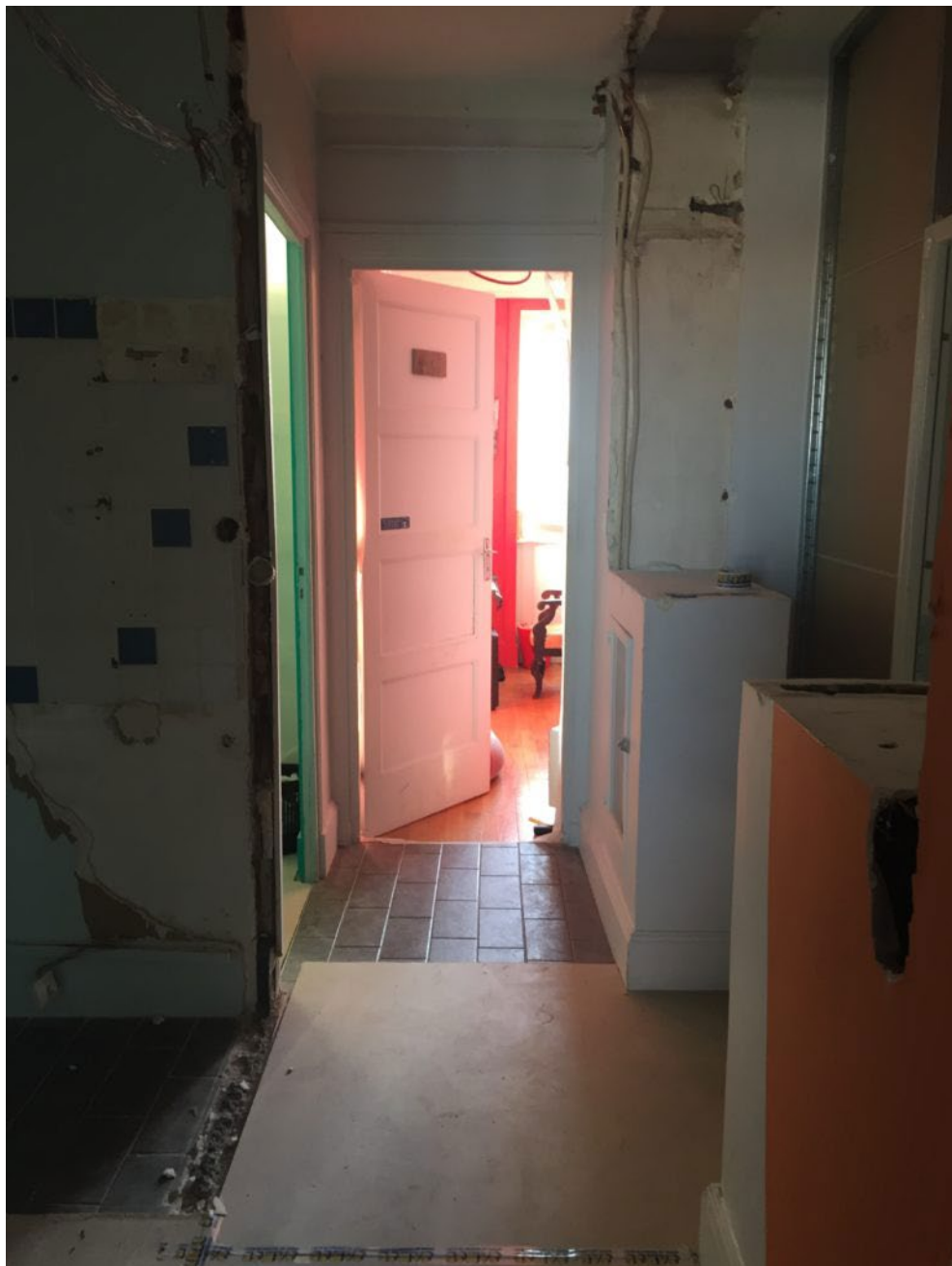
Si certains gestes peuvent ne pas sembler extra-ordinaires aux yeux des artisans, ils le sont pour les habitant-es, parfois peu au fait des manœuvres à effectuer : « *quand je fais des photos, c'est souvent parce que je suis surprise de la difficulté par exemple, que je m'interroge sur la manière dont on va faire* », raconte Chantal, habitante. Certains, comme Philippe, chercheur adepte du travail de terrain, affirment même la satisfaction d'« *y avoir été* » : « *j'y avais été ! Donc ils ont descendu le linteau, tiré par le tracteur. Il y avait quelque chose de spectaculaire et en plus de tout ça, tout le voisinage était attroupé autour du chantier. C'est-à-dire qu'il y a un mec qui bosse et puis une douzaine de personnes autour* » (Philippe Bonnin)..

C'est également la dimension spectaculaire du chantier, notamment du chantier urbain, qui fait que de nombreux artistes s'intéressent au chantier. Même si, à l'inverse, les artistes s'attachent aussi beaucoup à révéler l'infime, ce qui peut-être est moins visible par un œil non aiguisé.

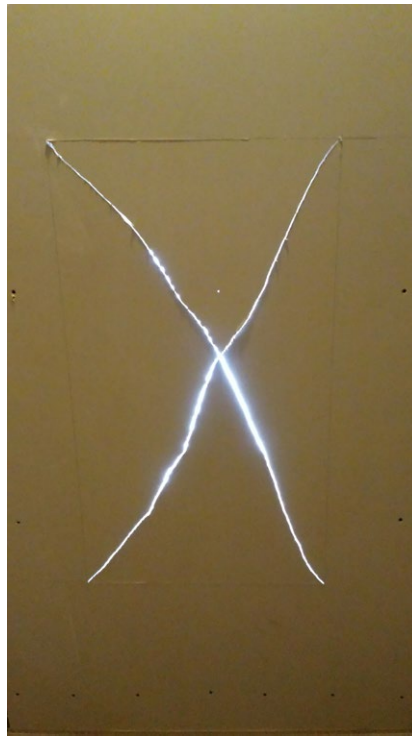


Des moments de grâce

Mais encore une fois, il serait réducteur de n'attribuer qu'aux artistes la capacité à relever sur le chantier des éléments plus infimes, « inframinces » (Marcel Duchamp) ou « infra-ordinaires », pour le dire avec les mots de Georges Perec qui a souligné l'intérêt d'analyser « ce qui se passe chaque jour et qui revient chaque jour, le banal, le quotidien, l'évident, le commun, l'ordinaire, l'infra-ordinaire, le bruit de fond, l'habituel » (Perec, 1989 : 11). Habitant-es, artisans, chercheur-es, artistes, toutes et tous, sans exception, ont photographié certains de ces éléments infra-ordinaires, comme la lumière. « *Je trouve qu'y a une belle lumière... c'est particulier... [cherche] voilà* », raconte Bruno, habitant, comme Luc, chercheur : « *là aussi y a une lumière géniale là...* », « *ah y a des ambiances hein...* », « *y a de très belles choses dans les mouvements j'aime bien* ».



Bruno, habitant.
« Des ambiances ».



Brice, artisan. Se rappeler que derrière, existe un puits de lumière.

La lumière, comme les « voiles de fumée de poussière » (Nelson) ou le « vide », que certains appellent le « *no man's land* », font partie de ces éléments infra-ordinaires qui conduisent à l'émerveillement, à la fascination et introduisent la **dimension esthétique et sensible de la prise d'image** que révèlent toutes les catégories d'acteur-trices. Cette dimension esthétique concerne les éléments mêmes du chantier, qu'il s'agisse des matériaux comme des gestes qui sont alors identifiés et enregistrés pour cette seule raison : « *quelquefois, on en voit avec du bois et du granit. Il y a de très très belles choses* » explique Philippe Bonnin. Cyril Zarcone rappelle à quel point le chantier « *est une ressource intarissable de couleurs, de formes, qui planent toujours dans l'esthétique du travail* », sans jamais oublier justement ce qui serait cette « *esthétique du travail* » : « *ces gens-là [les artisans] ont un vrai rapport à l'esthétique et aux proportions, aux mathématiques, à la technique, surtout en France...* ».

Par ailleurs, lorsqu'il retouche les photographies de chantier, Cyril met en valeur une esthétique en valorisant les orthogonalités avec un élément de composition (une ligne, une couleur) qui vient rompre la dynamique – il n'hésite d'ailleurs pas à parler d'une « *esthétique du chantier* », expression sur laquelle nous reviendrons dans le chapitre suivant.

Ce dernier type d'intention à l'origine des images que nous avons appelé « saisir de l'extra-ordinaire », montre que toutes les échelles du sensible sont convoquées sur le chantier, et ce par chaque catégorie d'acteurs et d'actrices, qu'ils ou elles portent leur attention sur le petit comme sur le grand, sur l'infime comme sur le spectaculaire du chantier, sur l'extra comme sur l'infra-ordinaire, et ce avec le même intérêt, le chantier étant un lieu de la réunion et de la révélation des uns comme des autres.



Enfin, il convient de préciser que la dimension esthétique présente à travers les sujets photographiés, concerne aussi les images elles-mêmes : « *j' sais pas, je la trouve belle...* », raconte Emmanuelle à propos d'une image sur laquelle Jean Paul propose de revenir tant elle l'a attirée en feuilletant l'album de chantier.

« C'est un peu le no man's land, c'est un peu... pour montrer [ça]

- Elle pourrait entrer dans une catégorie esthétique... ?

- Esthétique ouais, et puis voilà, c'est "qu'est-ce que ça représente ? »...

Une brouette, ce mur, tout est vide, y a tout à faire, c'est d'égueulasse, c'est parti quoi ! »



Emmanuelle, habitante. Un « no man's land ».

« *Y a des photos qui sont pour l'esthétique* », dit aussi Bruno. Ce que confirme Luc lorsqu'il explique « *j'aime bien la photo aussi, en tant que telle* », et qu'il exprime son « *envie, très souvent, d'avoir des photos qui valent pour elles-mêmes* ». Ces photographies qui pourraient faire œuvre, existent en tout cas de manière autonome, pour leurs qualités photographiques propres.

Des images manquantes

Les entretiens ont enfin fait ressortir les manques, ces images manquantes qui posent aussi de nombreuses questions et méritent quelques approfondissements.

Nous avons choisi de distinguer deux grandes familles d'images manquantes :

- l'une concerne les photographies qui nous ont été inaccessibles pour l'étude. Pour certaines nous les avons vues en entretien, mais nous n'avons pu en faire usage ni sur le site, ni dans le rapport compte tenu du caractère public de ceux-ci. Pour d'autres, nous savons qu'elles existent d'après les témoignages, mais nous n'y avons jamais eu accès ;
- l'autre concerne les images qui ne sont pas prises, qui n'existent pas et n'existeront jamais.

Parmi les images inaccessibles, mais que nous avons pu voir, il y a celles **non sélectionnées**. En effet, certains contributeurs et contributrices nous ont confié des centaines et des centaines d'images. Nous avons dû procéder nous-mêmes à une sélection en essayant de rester représentatifs de la diversité des images ou de récurrence en fonction des témoignages qui les accompagnaient.

Dans la liste des images non montrées, il y a les **images ratées**. Nous avons pu les voir défiler à grande vitesse, considérées souvent comme sans importance ou inutilisables. Ce sont des images prises avec une lentille d'objectif trop poussiéreuse, des images floues, trop contrastées, surexposées ou mal cadrées. Parfois, les personnes rencontrées ont tout simplement refusé de nous les transmettre, là où, à l'inverse, Hélène nous les a confiées consciemment et sans complexe puisqu'elles restent des données potentiellement utiles.

Beaucoup des personnes rencontrées nous ont parlé d'**images perdues**, c'est-à-dire des photographies qu'elles ne retrouvent pas, soit parce qu'elles ont perdu leur smartphone, soit du fait d'un disque dur tombé en panne ou tout simplement parce qu'elles n'arrivent plus à remettre la main dessus, perdues dans les méandres des dossiers numériques de l'ordinateur (sans compter les changements d'ordinateurs). Les artisans sont les plus touchés par le syndrome des images perdues ; cela va jusqu'à Mourad, artisan, qui n'a pas pu nous transmettre d'images :

« Je pense que je les ai mises sur mon ordinateur. Le problème avec moi c'est que je ne les classe pas. Ce que je devrais faire, c'est les classer et voir où elles sont. Les classer par chantier, par date, voilà. Moi là, je mélange tout, donc je t'ai dit, je les ai prises, mais je sais pas... Je les ai quelque part. Et en même temps... »

Ajoutons à cela l'emploi du temps chargé des artisans et leurs sollicitations permanentes (comme les architectes d'ailleurs), qui expliquent probablement le faible nombre d'images venant de ces catégories d'acteurs et d'actrices (cf. www.saisirlechantier.com).

Il y a aussi les images tout simplement **supprimées** car leurs auteurs et autrices n'estiment pas l'utilité de les conserver...

Nous souhaitons aussi rappeler ici que certain-es n'ont pas souhaité diffuser publiquement sur le site ou dans l'étude, des images considérées trop intimes ou trop personnelles. D'ailleurs, Jean-Michel le rappelle : *« en général, les techniciens arrivent à comprendre et résoudre les problèmes sans image. Et les clients n'ont pas envie parce que c'est trop intime ».*

Parfois des images nous ont été transmises, mais nous n'avons pas pu les utiliser dans l'attente d'autorisations d'exploitation d'images pas encore signées. Ce sont les contraintes légales et réglementaires qui nous ont empêchés de montrer ces photographies.

La diffusion des images d'artiste étant plus exigeante (en termes de droits d'auteur-trice notamment), cette catégorie est d'ailleurs sous-représentée sur le site internet, même si nous avons connaissance d'une variété d'approches artistiques autour du chantier.

Faisons un pas de côté pour souligner que certain-es peuvent aussi s'amuser des images cachées volontairement. Marie-Jeanne joue, par exemple, avec la temporalité et l'éphémérité du chantier dans ses strates matérialisées. Après avoir photographié le chantier au début des travaux, l'artiste tire l'image en grand format et la colle à la cloison avant d'être recouverte par le placoplâtre. Ainsi les « *images cachées, recouvertes par un mur, vont vivre dans cet endroit... et un jour ils vont peut-être casser ce mur (rires)...* ».



Marie-Jeanne Hoffner,
Hide the Image, appartement # 2,
Cabot Circus Construction Site,
Bristol, UK, 2008.
Pour BS1-Project, sur une
invitation de Neville Gabie.

Dyptique, vue avant.



Dyptique, vue après.

Voyons à présent la seconde grande famille d'images manquantes, celles qui n'existent pas. Cela peut être dû à un manque de temps. Laurent parle d'un montage d'images où « *Djallal pose. On voulait faire "avant-après", mais on n'a pas trop eu le temps* ».

Ty Meng, avec sa casquette de plombier retraité, nous raconte pourquoi il n'a pas fait d'images de ses chantiers car, dans les années 1980 à 2000, « *les ouvriers n'utilisaient pas de photos ni d'appareils photo. Cet outil n'était employé que par les architectes et les attachés d'affaires* ». Notons que l'usage du numérique a décuplé le nombre d'images de chantier et contraste avec le nombre de dessins, peintures ou de photographies argentiques des siècles passés.

Des moments du processus du chantier, pourtant récurrents, ne sont pas représentés dans cette étude, comme la réunion de chantier et la recherche d'idées ou de gestes sur des tutoriels, etc. Seraient-ils insignifiants ? De même que des instants de plein effort physique, suffisamment remarquables pour être pris en photographie, n'ont pas été immortalisés car toutes les personnes présentes étant mobilisées, qu'aucune n'avait une main libre pour appuyer sur le déclencheur ou l'écran du smartphone ! Chez les chercheur-es, Philippe nous confie qu'il est « *très rare de se trouver au moment même du chantier et de la réflexion* ».

Et puis, il y a ces moments laborieux, les plus durs, éprouvants, tristes, voire conflictuels dans un foyer, qui sont énoncés dans les entretiens, surtout par les habitant-es, mais pour lesquels nous n'avons pas d'images illustrant ces propos. Notre collecte n'est pas à l'image des moments éprouvants qui existent et font pourtant bel et bien partie du chantier. Elles sont les grandes absentes dans l'étude, car la volonté d'immortaliser un vécu négatif se fait rare. Ou, à l'inverse, si certaines images sont prises pour ne pas oublier les rudes conditions de vie pendant le chantier, elles deviennent, après coup, le support de récits d'aventures plus jouées que la réalité vécue.

NOTES

1. La plupart du temps, nous utiliserons le prénom de nos interlocuteurs (voir la partie méthodologique en Annexe 2). Toutefois, pour les artistes et les chercheur-es, le nom importe lorsqu'il est question des travaux qu'ils et elles ont produits. Nous utiliserons donc une formule « prénom nom » pour ces catégories de personnes, non pour hiérarchiser, mais pour préserver une spécificité. Nous nous autorisons cependant à n'utiliser que le prénom des artistes et des chercheur-es dans des situations relevant de la communication ordinaire telle qu'elle est apparue dans les entretiens.





Figures et signes des images du chantier

À l'instar des photographies prises tout au long du chantier, le récit, qui déploie les étapes, les événements, les moments et toute la description dont ils font l'objet, peut devenir un élément du chantier lui-même et le mobile de la mémoire.

Dans cette partie de l'étude, il ne s'agit pas d'analyser d'un point de vue formel ou esthétique la totalité des images dont nous disposons, mais d'interroger des types d'images à partir de ce qu'elles contiennent.

Comme nous l'avons expliqué, la collecte des données par entretiens et celle qui nourrissait le site internet www.saisirlechantier.com ont donné lieu à deux types de catégories :

- celles qui correspondent aux usages et fonctions des images de chantier et que nous venons de détailler dans la partie précédente ;
- les mots-clés du site internet.

C'est à partir de ceux-ci que nous développons ici des « types d'images », que nous interrogeons pour voir comment ce qu'elles contiennent (des signes, des motifs, des figures) nous aide à cerner ce qu'est ou pourrait être une image de chantier.

Certains de ces mots-clés renvoient aux auteur·trices des images : architecte, artisan, artiste, chercheur·e, habitant·e. D'autres décrivent les supports matériels ou les formats des documents recueillis ou de la prise de vue : album photo, dessin/pense-bête, photo argentique, sculpture, article/note, vue d'ensemble, détail. Nous laissons de côté ces deux regroupements pour nous intéresser aux autres types d'images, aux motifs du chantier, entendus cette fois-ci non comme « raisons » pour lesquelles les personnes les prennent, mais comme des « figures » donnant à voir, à percevoir, à penser, à imaginer, voire à comprendre le chantier. Nous avons identifié ces « types » en nous concentrant sur l'observation des images, et en tentant donc de nous affranchir des récits qui les ont accompagnées durant notre collecte.

En l'état actuel du site, et à partir de l'étude des mots-clés, nous pouvons regrouper les images en cinq types qui nous permettent d'interroger ce qu'est le chantier :

- les espaces-temps du chantier,
- les matériaux et objets du chantier,
- les gestes du chantier,
- les présences sur le chantier,
- les ressentis pendant le chantier.

TABLEAU N° 3 : CLASSEMENT DES MOTS-CLÉS DU SITE INTERNET

ESPACES-TEMPS	MATÉRIAUX ET OBJETS	GESTES	PRÉSENCES	RESSENTIS
avant/après ça avance ça fonctionne ! besoin d'imagination derrière les murs fondation imprévu livraison strates se projeter suivi de chantier rituel un quotidien jardin	au cas où bâche charpente cloison carrelage/parquet couleur:s échelle ou escabeau enduit étais faux plafond gaines et câbles gravats lumière matériaux outils preuve sculpture structure toiture poussière repères	au travail agencement arrachage coffrage dé/coupe démolition détournement entraide instruction isolation livraison protection ponçage rien ne se perd séparer nettoyer ouverture savoir-faire transmission kit	au travail communauté convivialité « des pieds et des mains » de compagnie enfant « les bricoleurs du dimanche » transmission mise en scène	chaos/désordre confort effort idéal im/permanence ordre satisfaction raté vide

Qu'est-ce qu'une image de chantier ?

Dans la première étape de l'étude, nous avons couvert un large spectre d'intentions aux origines des images de chantier nous permettant de les comprendre et de les analyser. Cependant, nombre d'images collectées ont été vues sans être accompagnées de témoignages et de discours et surtout, il a fallu les extraire de leur contexte pour les intégrer au site internet. Ce travail a attiré notre attention sur les figures et les signes qui constituaient ces images.

Lors des ateliers collégiaux, nous avons invité les participant-es à revenir sur les mots-clés et à visionner ces images non contextualisées. Les discussions que nous avons menées se sont concentrées sur certaines images limites, à savoir sur des images qui, prises hors-contexte, semblaient ne pas devoir être considérées comme photographies de chantier. Quelles sont, parmi ces images, celles que nous pourrions caractériser comme étant ou non des photographies de chantier ? Pourquoi certaines ne font-elles pas chantier ?

À partir des images ainsi que des mots-clés et de leur classement, nous avons donc interrogé les limites spatiales, temporelles, gestuelles, matérielles, etc. du chantier. Cinq questions en particulier nous ont paru significatives :

1. Quelle est la temporalité du chantier ? Le chantier se situe-t-il entre la phase projet et la phase ouvrage fini ? Ou son achèvement, objet de prises de vue tant la satisfaction est grande, en fait-il encore partie ?
2. Quels sont les lieux du chantier ? Le jardin, souvent utilisé comme un lieu de dépôt des matériaux et des outils, est-il un lieu du chantier ?
3. Pourquoi la sculpture fait-elle partie de la liste des matériaux du chantier ?
4. Quels sont les gestes du chantier ? En quoi faire la cuisine ou faire la vaisselle ferait partie du chantier ?
5. Quelles sont les présences du chantier ? Que fait un enfant ou un chien sur un chantier ?

Dans le développement qui suit, nous nous concentrons sur cinq de ces cas limites, pour définir enfin, plus précisément, ce qu'est le chantier.

Les temps du chantier : quand commence le chantier, quand s'arrête-t-il ?

Dans les *Chroniques du chantier de l'Arsenal* (2010-2012 : 4), les auteurs et autrices ont identifié quatre états de l'architecture :

- le projet,
- le chantier,
- l'œuvre ou l'ouvrage,
- la ruine ou la disparition.

Le chantier y est défini, entre autres, comme un « entre-deux compris entre le plus jamais et le pas encore » (Goetz, 2010-12 : 6). Il se situe entre ce qui disparaît et ce qui advient. Si certaines sociétés mettent en place des rituels de fondation qui permettent d'identifier un début de chantier, comme le montrent les photographies de Philippe Bonnin au Japon, il n'est pas toujours aussi simple de déterminer le début d'un chantier et la limite entre la phase projet et la phase chantier. Ainsi, parmi les images que nous avons recueillies, plusieurs d'entre elles – que leurs auteurs et autrices considèrent pourtant bien comme des images de chantier –, pourraient témoigner de ces autres états de l'architecture que sont le projet, l'œuvre ou la ruine. Par exemple, Nelson, habitant, nous a transmis une vidéo de la visite de son appartement en phase d'achat, en sélectionnant ce document en prévision de notre venue, comme étant un document parmi d'autres du chantier.

À l'opposé de cette temporalité du projet, Nelson nous a fourni une photographie représentant la chambre à coucher *a priori* achevée, sur laquelle on voit un meuble tout neuf encadrant le lit, un papier peint marin de style japonisant à l'arrière du lit, les lumières de chevet installées, qui montrent la satisfaction de l'habitant, son idéal, une phase d'accomplissement. Il pourrait presque s'agir d'une photographie pour un magazine de décoration... à un détail près : l'absence de housse sur la couette, qui traduit le fait qu'il n'est pas encore dans cette temporalité de l'œuvre « *que tu as l'impression de ne jamais réussir à atteindre* », celle où « *tu pourras enfin marcher en chaussettes dans ton appartement* », comme il le dit lui-même.

Nelson, habitant. Le chantier touche à sa fin.



Certaines photographies sont à la limite du dernier état de l'architecture qu'est la ruine. En effet, aucun élément sur cette image ne permet de faire la distinction entre ce qui relèverait du chantier ou d'un espace à l'abandon. C'est alors la confiance que nous avons placée dans l'auteur ou la photographie qui nous permet de l'identifier comme une photographie de chantier et de la faire figurer sur notre site – bien qu'elle ne réponde pas *a priori* à ce qui serait une « esthétique de la photographie de chantier ».

D'autres photographies en revanche, quand bien même elles paraissent à première vue ambiguës, sont plus identifiables.

Le matériel au sol témoigne d'une présence humaine, et du fait que cette photographie n'est pas celle d'un espace désaffecté ou en phase d'abandon mais bien celle d'un chantier en cours. Cela signifie-t-il qu'il suffirait de voir un outil de chantier sur une image pour l'identifier en tant qu'image de chantier ?



Jean Paul, habitant. Démolition de carrelage entre ami-es.



Jean Paul, habitant. Transformation d'un espace de réserve en espace habitable.

D'autres signes que l'outil – évidemment pas présent sur toutes les photographies – permettent ce type d'identification, comme lorsque l'on voit des bâches tendues, des espaces existants épargnés, ou des objets qui fonctionnent, comme une lampe allumée, par exemple.



Jade Tang
Documentation d'artiste,
2016.



Boris, habitant.
Lumière et shampooing,
signes d'une rénovation habitée.

Le jardin, espace du chantier ?

Parmi les images que nous avons collectées, nombreuses sont celles qui montrent le jardin. Espace de stockage, atelier extérieur ou lieu où la vie continue, le jardin interroge les limites spatiales et temporelles du chantier. Dans le cas des chantiers de construction, le jardin est d'abord un bon indicateur du commencement du chantier. Le jardinier paysagiste Gilles Clément parle du jardin comme de la maison elle-même, et plus précisément comme de la première pièce de la maison, la plus urgente :

Ainsi est la « maison », avec ses pièces et ses cloisons : la haie échevelée, relique de clôture ; le chêne antique à la rupture des pentes, pivot de l'édifice ; le bosquet clair et le taillis, une toiture éparse ; le pré de la Grand'Roche en surplomb, un replat où dormir, et partout « l'eau courante » traversant la vallée dans sa longueur jusqu'à la grande baignoire, le lac. [...] Dans cet équipage [...] je m'attelle au plus urgent : le jardin potager. Le jardin tout court, première pièce de la maison.

(Clément, 2009 : 40-41)

Mais le jardin pose aussi la question de sa fin et de son achèvement : la fin du chantier est-elle le moment où le bâti seul est achevé ? Ou prend-il fin lorsque la pelouse a poussé et les premières plantes fleuri ?

Parallèlement, Gilles Clément pose la question de ses limites spatiales. Le jardin fait-il partie du chantier ? Est-ce une « pièce en soi » ?

Souvent les habitants attendent quelques années pour pouvoir profiter du jardin comme espace de potager ou de repos. Cela signifierait-il que le jardin n'est pas un espace de vie prioritaire pour les habitant-es ? Quelles seraient alors les pièces prioritaires dans la maison : la cuisine ? la chambre ? la salle de bains ? Commence-t-on toujours les travaux par certaines pièces plutôt que par d'autres ? S'il est, pour le jardinier paysagiste, l'élément vital à l'habiter et la première pièce de la maison, le jardin est aussi souvent la dernière que l'on investit pleinement. Plusieurs habitant-es pourtant, comme Chantal et Ty Meng qui se sont lancés dans des chantiers de plusieurs années, investissent le jardin au fur et à mesure du chantier : avant même la cuisine, ils le nettoient, l'utilisent pour installer une table et un barbecue de fortune, voire une douche extérieure.

C'est un espace de convivialité où l'on peut recevoir des ami-es et où les enfants peuvent jouer. Une pièce en soi, un peu à côté. Certes, le climat et les saisons font varier les possibilités d'usages du jardin pendant le chantier. Mais l'investissement du jardin dépend moins de ces facteurs climatiques que de choix individuels. Le chantier ne détermine aucun ordre de rénovation des pièces : certains préfèrent commencer par la chambre des enfants pour qu'ils aient au plus vite leur espace de confort personnel, quand d'autres ne peuvent imaginer occuper un espace sans une cuisine fonctionnelle et d'autres enfin utilisent le jardin comme le lieu pour respirer pendant le chantier.



Chantal, habitante. Déjeuner dans le jardin.

En revanche, le jardin, en tant qu'espace disponible à proximité du lieu soumis à la rénovation, comme peuvent l'être une cour, une terrasse ou un balcon, est toujours utilisé comme un espace de stockage voire de travaux. On y entrepose les matériaux de construction, ainsi que ceux que l'on a retirés de l'espace en transformation comme les gravats. C'est aussi l'espace où s'empilent les outils (brouette, étais, bétonnière, tréteau, etc.) comme dans cette photographie de Jade Tang.



Jade Tang. Documentation d'artiste, 2016.

On ne peut parfois presque plus y circuler. On y fait aussi des travaux salissants, poussiéreux : découpes de bois, ciment, etc. Ainsi marqué par ces encombrements, le jardin est lui aussi défiguré durant le chantier.

Quand tu vois le jardin, je me dis que tu n'as aucun lieu où tu te replies. Tu pourrais te dire, allez, j'envoie les enfants dans le jardin. Mais en fait, le jardin quand tu le regardes, je ne sais pas... Si, ils ont dû faire quelques barbecues, mais enfin, c'est pas un espace d'agrément. Là t'as un gros sac pour se débarrasser des déchets, là une bâche avec, on imagine, des matériaux en-dessous, là t'as ça... C'est pas... Je trouvais qu'il n'y avait pas de lieu où tu étais complètement exempt du chantier, et ça, ça m'a pesé. C'est aussi un travail d'empathie de rentrer chez les gens, d'essayer de comprendre. Tout de suite, je me suis mise dans la peau de Chrystelle et je me suis dit : « même les jours où ils peuvent décider, basta le chantier, on fait une petite pause, on fait autre chose ». En fait, tout chez eux rappelle le chantier.

(Hélène, chercheuse)



66

**Le jardin, c'est le chantier à ciel ouvert,
qui renvoie au travail. À l'acte du travail. ”**

Hélène, chercheure

Cette vision du jardin, que l'on trouve dans les témoignages comme dans les photographies, rappelle enfin l'origine du mot chantier qui désignait à l'origine le chant de fleuve où l'on déposait les matériaux, avant de devenir l'espace de façonnage d'éléments (l'« atelier à l'air libre »), puis de rejoindre l'espace même de la construction (l'arrêt de RER Versailles-Chantiers en garde la mémoire). « De même que son nom provient du nom d'un animal [le cheval hongre], le chantier montre un passage ininterrompu de nature en culture et de culture en culture, de technique en technique ». (Nancy, 2011 : 88-89).

Brice, artisan. Le jardin, un atelier à ciel ouvert.



Hélène,
chercheure.
Le jardin
n'est pas hors
du chantier.

Des sculptures dans le chantier

Le mot sculpture apparaît sur le site pour deux raisons. Il fait état, d'une part, de la matérialité de certains objets lorsque nous avons publié sur le site des reproductions de sculptures d'artistes. Il renvoie, d'autre part, à des images d'artistes, d'artisans et d'habitantes qui donnent aux formes photographiées, des allures de sculpture (ou d'installation, la sculpture étant ici entendue au sens le plus large du terme).

Si ce terme est arrivé ici, c'est d'abord parce que nous avons sollicité des artistes dans le cadre de cette étude. Nombreux et nombreuses sont ceux et celles qui, à l'instar de Jade Tang ou de Cyril Zarccone, s'inspirent du chantier pour réaliser des sculptures.

Quand tu ramènes une forme de chantier dans une galerie, ce qui est intéressant c'est la dé-territorialisation, la dé-contextualisation. Il y a que là que ça marche. Parfois je prends les formes et je les renverse, elles sont encore bougées. Ou alors je leur enlève l'essence même. Le filet de chantier qui ne protège plus rien. La colonne qui ne tient plus rien et n'est plus que décorative. Ça reprend l'esthétique, sans reprendre le simulacre du chantier, et en même temps avec cet espèce de renversement des choses.

(Cyril Zarccone)



Cyril Zarccone, *Volée hélicoïdale N -1*, 2016.

Bois, 278 x 278 x 250. Courtesy Galerie Eric Mouchet et 40mcube. Vue du salon Galeristes, 2016, Carreau du temple, Paris.

En étant synthétique, on pourrait distinguer deux modes principaux d'inspiration du chantier chez les artistes. Soit en reprenant le principe du *ready-made*, les artistes prélèvent ou reproduisent tels quels des objets du chantier, quitte à ce qu'ils les interprètent ou les soclent. On peut citer, à titre d'exemple, la *Bétonneuse* de Wim Delvoye (1991), le casque de chantier de Bertrand Lavier (*Taliaplact*, 2009) ou encore *L'échelle* de Sylvie Fleury (2007).

Soit les artistes utilisent les matériaux du chantier pour réaliser des œuvres qui, si elles convoquent une « esthétique du chantier », ne sont pas, contrairement aux premières, des illustrations du chantier. On trouve aujourd'hui en effet un nombre incalculable d'œuvres qui utilisent du placo-plâtre à demi-enduit, des étais, des briques, des parpaings et des sacs de béton, et parmi lesquelles nous pouvons citer celles des artistes Benjamin Sabatier, Félix Schramm, Gyan Panchal, Séverine Hubard, entre autres.

Mais ce terme est aussi arrivé ici car le potentiel artistique du chantier est au cœur des préoccupations de Jade Tang :

Je vois parfois sur des chantiers des choses que je considère comme de vraies installations, au sens pleinement artistique : des assemblages d'objets et de matériaux dont la valeur esthétique me semble indéniable. Je me suis un moment demandé si je devais reconstituer ces « installations » dans un espace d'exposition, mais je me suis vite rendu compte que cela n'aurait pas de sens : la force de ces installations réside dans leur situation de chantier et dans le fait qu'elles sont créées par des ouvriers ou par les habitants ; en résulte la question de savoir si ces ouvriers ou ces habitants sont, de leur côté, susceptibles de les considérer comme des œuvres à part entière.

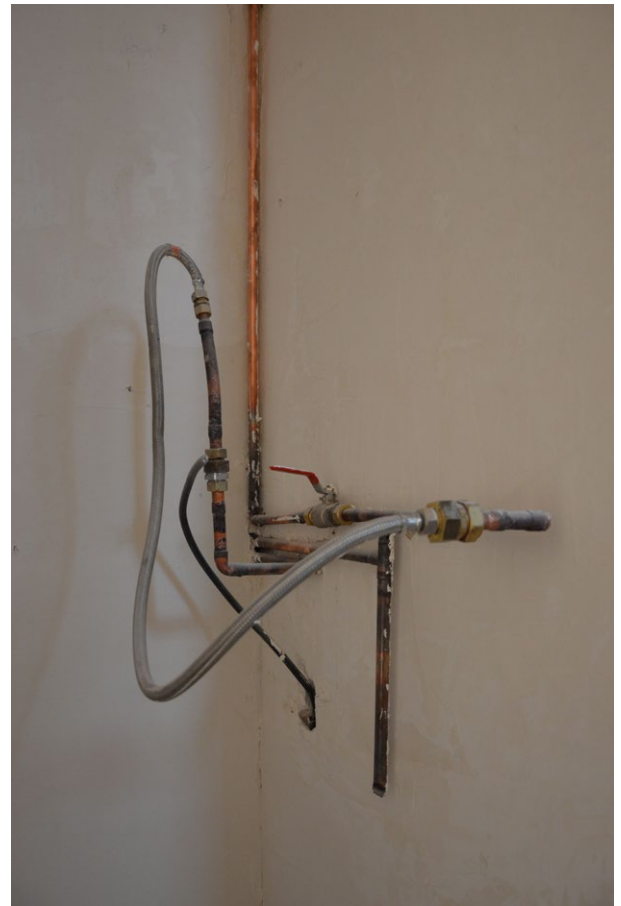
(Propos tenu lors de l'atelier participatif des 4^{mes} Assises de l'habitat, 21 juin 2017)



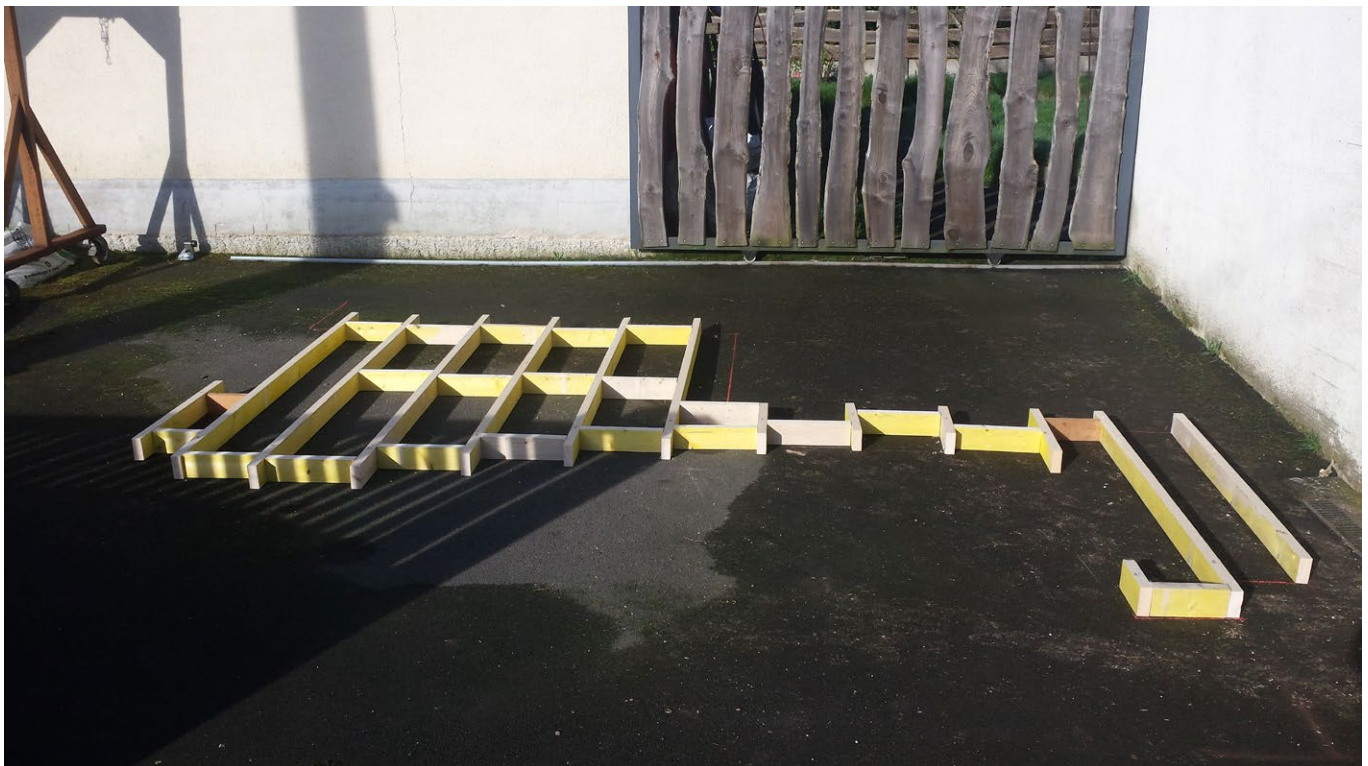
Jade Tang. Documentation d'artiste, 2016.

En réponse à l'exposé de ses intentions et de ses images de *Perspective Résidentielle* illustrant la dimension sculpturale de certains objets ou de leurs agencements sur le chantier, un participant de cet atelier participatif avait répondu ceci : « vous avez parlé d'agencements qui pour vous faisaient installation, mais le geste artistique est selon moi défini par une intention esthétique : l'artistique est dans votre regard ». Aux yeux de l'artiste en effet, un assemblage de tuyaux de plomberie réalisé par un artisan, une bâche installée en protection par un-e habitant-e ou une serpillère dans un tuyau de canalisation font sculpture.

Ainsi, si ce mot-clé sculpture est aux limites du chantier, c'est bien parce qu'il introduit la part interprétative de nos regards sur ces images lorsque nous les étiquetons. Parler de sculpture, c'est reconnaître ici des qualités intrinsèques à ces formes du chantier presque consacrées au statut d'œuvre. **En les qualifiant de sculpture, la matérialité du chantier et les savoir-faire sont comme célébrés. N'est-ce qu'une interprétation qui nous est propre, à nous, artistes et chercheur-es en art et sciences humaines ?** Certainement pas. On parle d'ailleurs d'œuvre et de maître d'œuvre sur le chantier. Et l'on voit bien, grâce aux images, que certaines structures d'artisans sont comme des sculptures, et que les habitant-es saisissent certains de ces moments où le chantier bascule du côté de l'art :



Jade Tang. Documentation d'artiste, 2016.



Brice, artisan. Assemblage d'une structure.

De même, la dimension créative du chantier n'est jamais oubliée, que ce soit par les habitant-es, les chercheur-es et les professionnel-les de l'habitat. « Le chantier est un lieu de créativité » (Porte-parole n°3, Assises de l'habitat 2017). Surtout, toutes et tous ont, à un moment donné, identifié sur le chantier des éléments qui révéleraient la dimension sculpturale ou du moins artistique du chantier. Aussi peut-on affirmer que des sculptures naissent et font partie du chantier.

Emmanuelle
et François,
habitant-es.
Temps en suspens
avant la peinture.



Cécile, habitante.
Enlever le papier peint.



Faire la cuisine et la vaisselle : des activités du chantier

Au cours d'un atelier collégial, l'artiste Marie-Jeanne Hoffner a attiré notre attention sur une photographie qui ne correspond pas, selon elle, à une image de chantier : on y voit une femme faire la vaisselle. Cependant, le mari de la femme photographiée a tenu à nous transmettre cette image dans sa sélection en indiquant que, même si la cuisine n'est pas en chantier sur la photographie, il fallait malgré tout montrer ce moment important qui consiste à faire la vaisselle pour toute une équipe d'amis venus prêter main forte, et surtout pour montrer que toutes les tâches sont importantes et se répartissent pendant le chantier¹.



Boris, habitant. La vaisselle : une autre tâche du chantier.

NOTES

1. Puisqu'il est ici question de la répartition sexuée des tâches, il convient de mentionner le fait que cette dimension sexuée a quelquefois transpiré sur certaines images et affleuré au fil des entretiens et des discussions informelles. Notre étude n'a pu en rendre compte de manière plus précise, mais il ne fait aucun doute que cela pourra faire l'objet d'un travail de recherche à part entière. Comme cela fut dit pendant le premier atelier collégial par l'un de nos interlocuteurs, alors que nous évoquions les grossesses et les allaitements sur le chantier : « on peut être très étonné que la dimension masculin-féminin ne sorte pas beaucoup... alors qu'elle est gigantesque... » (Philippe Bonnin, chercheur).

Cette photographie se retrouve sous les mots-clés « un quotidien » et « convivialité ». Sous « convivialité », elle est accompagnée d'images présentant des scènes de déjeuner où la présence d'une table improvisée avec une planche et des tréteaux, d'un casse-croûte dans la poussière, ou d'une table dressée avec soin (comme en témoignent les serviettes de Noël) mais dans un espace bâché, certifie que l'on se trouve dans l'espace-temps du chantier.



Cécile, habitante.
Malgré le chantier,
la table est dressée.

Comme nous l'évoquions précédemment, la présence de certains matériaux, objets ou outils du chantier suffit à identifier le contexte de la prise d'images, quand d'autres qui en sont dépourvues nécessitent d'être accompagnées de commentaires ou inscrites dans une série d'images ou un album consacré au chantier.

Sous le mot-clé « un quotidien », elle fait écho à une autre photographie de cuisine, minimale et archaïque qui, de même, ne fait pas de doute sur son caractère improvisé et sur son usage provisoire... quand bien même les habitant-es nous ont affirmé l'avoir tout de même utilisée pendant plusieurs mois. C'est bien une cuisine de chantier !

D'autres images en revanche sont plus ambiguës, comme celle d'une télévision et celle de ces trois jeunes hommes lisant sur un matelas au sol : une fois de plus, nous ne trouvons pas de signes qui font chantier. Leur témoignage souligne qu'à leur âge, ils auraient volontiers plutôt regardé la télévision ou joué à la Playstation au lieu de lire... Mais la télé n'était pas installée puisque le logement était en travaux. C'est cette absence précisément qui justifie la prise de vue de ce qu'il faut alors bien appeler une image de chantier.



Boris, habitant. Les jeunes lisent, à défaut de télévision.

Toutes témoignent en revanche de l'importance du quotidien pendant le temps du chantier, et du fait que celui-ci sait parfois se faire discret et préserver des zones de confort aux habitant-es.

Une dernière remarque mérite d'être introduite ici : le fait que, dans la liste des gestes du chantier, se trouve celui qui consiste à nettoyer. En effet, nettoyer est une tâche propre au chantier : il existe même des aspirateurs spécifiques aux chantiers qui d'ailleurs ne se font pas rares sur les photographies de chantier. Car, sur un chantier comme chez soi, « faire le ménage », c'est « réunir de nouvelles conditions pour que quelque chose puisse avoir lieu ». C'est « dégager de l'espace », « ouvrir ou rouvrir un espace propre pour la vie jour après jour » (Besse, cité in Chollet, 2015 : 166). Et de l'espace, sur un chantier, il en faut !

Si le chantier est souvent considéré comme le lieu du désordre, du chaos – « *c'est Beyrouth* », dit un habitant – il est aussi celui d'une remise en ordre fréquente, et nombreuses sont les photographies qui témoignent, soit des gestes du ménage, soit d'un ordonnancement rigoureux des outils et des matériaux dans l'espace. Souvent utilisé comme métaphore pour dire le désordre, rejoignant les « souk », « bazar », « merdier » et autres « capharnaüm » (Filiod, 2003 : 55-58), le terme de chantier renverrait plutôt à un monde où désordre et ordre coexistent, prenant place à tour de rôle, ou se livrant à des frottements, des tensions, des mouvements dont les habitant-es savent qu'ils sont inévitables, qu'il faut bien vivre avec et qu'un jour, le nouvel ordre attendu sera là, stable... jusqu'à la prochaine fois.

Enfants et animaux domestiques, autres acteurs du chantier

Un dernier type d'image, enfin, pourrait ne pas être considéré comme image de chantier. Ainsi celle du cocker américain allongé sur le parquet qui, contrairement à celle du labrador affublé d'un masque le protégeant de la poussière, ne présente, une fois encore, aucun signe qui ferait chantier.



Chantal et Ty Meng, habitant-es.
Wiki dans le chantier.

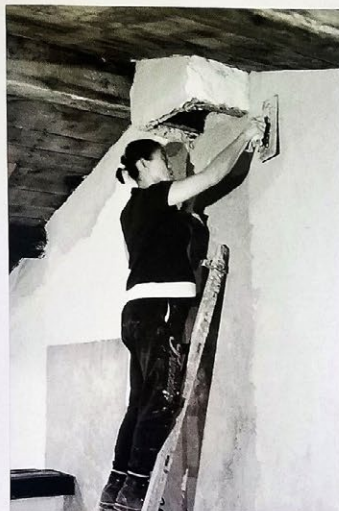


Boris, habitant.
Tout le monde
a le droit à un masque.

Toutefois, comme en témoignent de nombreuses photographies, faire chantier ne signifie pas uniquement montrer des outils et des matériaux de construction, des espaces en état de transformation ou des êtres au travail. D'autres présences, *a priori* plus inattendues sur le chantier, comme celles des animaux domestiques ou des enfants, sont récurrentes et fondamentales pour comprendre ce qu'est aussi le chantier. S'il est évidemment l'espace du faire, qui renvoie au travail, à l'acte du travail, le chantier est aussi, on l'a dit, un lieu de vie. Un lieu où la vie continue, parfois même sans être véritablement impactée par le chantier.

De plus en plus membre à part entière des familles, l'animal domestique, sujet central ou périphérique, apparaît ici ou là sur les images de chantier. Généralement chat ou chien, il déambule à sa guise sur le chantier, s'entend dire « *pousse-toi de là* » s'il est à l'endroit même où d'importants travaux s'effectuent, ou sinon, se laisse vivre comme si de rien n'était : pendant le temps du chantier, l'habiter de l'animal domestique est sans doute moins perturbé que celui de ses homologues humains (mais, allez savoir...). Les preneurs et preneuses de photographies, prompts à saisir tout ce qui peut advenir sur le chantier – lorsque leurs mains sont libres –, captent alors l'animal dans son entier ou une de ses parties, tranchée par le cadrage, entrant ou sortant du rectangle.

Quant aux enfants, leur présence sur les images de chantier s'explique notamment parce que le chantier lui-même coïncide souvent avec l'arrivée d'un enfant et que le logis doit donc s'adapter à eux, plutôt qu'eux à lui. Le nombre d'images de femmes enceintes ou d'enfants en bas âge que nous avons recueillies rend bien compte de cette proximité qu'il y a entre enfant et chantier ; entre la construction d'une famille et la modification du chez-soi. Des travaux ou des déménagements s'imposent quand le foyer s'agrandit, et le premier achat, qui conduit souvent à la réalisation de travaux plus ou moins conséquents, peut correspondre à la venue du premier enfant.



Novembre - Décembre 2000 Dora enceinte de 6 mois (d'igor) en haut de l'échelle (plafond à 3m20) pour réaliser les enduits



la même pièce en 2009 après une nouvelle phase de travaux - conception verrière & nouveaux enduits façon tadelakt réalisés par Dora -

Dora, habitante. Travaux pendant la grossesse.

D'autres images, comme la photographie de la petite Lou, assise sans stress aucun sur une planche au-dessus d'un vide de plusieurs mètres de haut (cf. p. 62), ou encore celle montrant les jouets disséminés des enfants de Manu et Chrystelle sur les matériaux entreposés du chantier dans la maison, en disent de même. « *La photographie de chantier, ça peut être très proche de la photo de famille* » précise la plasticienne Marie-Jeanne Hoffner.



Hélène,
chercheuse.
Le chantier
des enfants chez
Manu et Chrystelle.

Ces images de chantier sur lesquelles sont présents animaux et enfants témoignent ainsi du fait que, non seulement, le temps du chantier n'est pas une parenthèse dans une vie, mais bien un temps où la vie continue et où les instants infra-ordinaires de la vie sont immortalisés. Mais aussi, la vie elle-même, en tant que processus continu, implique une modification voire une évolution des espaces environnants et l'arrivée de chantiers. Le chantier s'inscrit dans la vie, et la vie s'inscrit dans le chantier.

Enfin, comme le dit Juliette Singer en s'appuyant sur l'article de Walter Benjamin dans lequel il aborde la notion de chantier au détour d'une réflexion sur des méthodes pédagogiques, « si l'image de l'enfance est convoquée en lien avec celle du chantier, c'est bien sûr aussi parce celui-ci a partie liée avec la construction d'une identité – celle d'une collectivité, mais tout aussi bien celle d'un individu » (Singer, 2010 : 62). À ce sujet, nous avons été intéressés de constater qu'une majorité de personnes entreprenant des chantiers ou entretenant un rapport affectif avec le chantier, ont vécu, dans leur enfance, des expériences de chantier marquantes, voire déterminantes pour leurs projets de construction futurs.

« En nous enseignant un nouveau code visuel, les photographies modifient et élargissent notre idée de ce qui mérite d'être regardé et de ce que nous avons le droit d'observer », écrivait Susan Sontag dans *Sur la photographie* (Sontag, [1973] 2008 : 15). Les motifs-limites de ces images de chantier ont, de même, élargi les représentations et les significations du chantier domestique.

Le chantier : un monde matériel ? Un processus ? Une métaphore ? Un imaginaire ?

Comme nous venons de le voir, si image de chantier il y a, elle pourrait posséder certaines caractéristiques, comme la présence d'outils au sol et de matériaux en cours de pose. Mais l'analyse des images-limites montre que l'image de chantier peut être autre chose et que son étendue est plus grande que la représentation commune qu'on a du chantier, à savoir un monde matériel, essentiellement technique, un temps de passage d'un état à refaire à un état refait, ou un *work in progress* – pour utiliser un vocabulaire du champ artistique.

À partir de ce constat, il y aurait deux manières de considérer les images de chantier, et conséquemment, le chantier lui-même :

- l'une accorderait une centralité aux images matérielles, les autres images étant périphériques, faisant dire aux partisans de cette conception que les moments de convivialité, partage de repas ou caresse à son chien, ne relèvent pas du chantier ;
- l'autre accorderait autant de valeur aux premières qu'aux secondes et estimerait que le chantier n'est rien d'autre que cet ensemble de situations faites d'images.

Il serait pour le moins surprenant que nous nous retranchions derrière la première conception, puisque la pluralité d'images et les témoignages récoltés ont justement élargi la perception de ce phénomène à la fois singulier et très répandu qu'est le chantier. L'exposé des résultats en raisons matérielles et immatérielles en témoigne et la question se pose de l'interprétation de la raison d'être de ces aspects immatériels.

Le chantier perturbe *a minima* la forme habitée, et pour les habitant-es, comme pour les personnes visiteuses, le sentiment de désordre est réel, qu'il soit vécu comme transformation ou perturbation, avec une charge positive ou négative. La convivialité, le fait d'être en relation, la satisfaction que « ça avance », « ça fonctionne », que les finitions, même très locales, sont faites, tout ceci joue un rôle de compensation de ce sentiment d'instabilité que provoquent le désordre et l'état transitoire du chantier, dans l'attente de l'aménagement futur. Bien que l'espace habité soit en cours de modification, l'appropriation, composante forte de l'acte d'habiter, est préservée et doit l'être, pour ne pas avoir le sentiment de ne plus habiter. Être en chantier, c'est encore habiter.

L'acte d'habiter ne disparaît donc pas sous l'effet du chantier, il se maintient, avec plus ou moins d'intensité selon les personnes. Certaines peuvent le vivre de manière traumatisante, d'autres de manière dynamique, parce qu'elles seraient attachées au changement et au mouvement, ou tournées vers le résultat futur. Comme l'a écrit Jean-Luc Nancy : « un double caractère s'attache au chantier : d'une part celui d'une idéalité, d'autre part celui d'une mêlée confuse » (Nancy, 2011 : 86). Le rapport entre le stable et l'instable est au cœur de la logique du chantier qui, comme toute manière d'habiter, est soumis à des processus et se stabilise de temps à autre avant un nouveau mouvement. Ainsi, des étapes aux moments, du suivi de travaux au vivre l'instant, de l'écart entre l'avant et l'après, le chantier déploie un jeu de temporalités que décrit bien ce chercheur :

Le chantier pour moi, c'est des temporalités permanentes, c'est un mouvement permanent, pour l'essentiel, et c'est ça que j'aime bien. Chaque instant, chaque instantané – pour reparler de la photo –, une image de chantier, on peut la tirer dans un sens de vers quoi elle va et d'où elle sort. Il y a ce qu'on voit en amont et il y a ce qu'on voit qui va se passer derrière : on est toujours dans un mouvement et on peut le situer.

(Luc Pecquet)



Vu ainsi, il peut être difficile alors de définir précisément quand débute un chantier et quand il se termine. Imaginer transformer une pièce ou une maison entière, n'est-ce pas déjà entamer un chantier ? La projection vers une transformation de l'habitat, tout comme la mémoire qui en résulte une fois le chantier achevé, ces deux phénomènes mentaux ne manquent pas de mettre à mal une représentation du chantier centrée sur la seule dimension matérielle et linéaire (le début des travaux, la fin des travaux). Nombre d'habitants parlent d'« aventure », disent que « c'est toute une histoire », et d'autres vont jusqu'à parler d'« épopée », tel ce chercheur à qui a été soumise, lors du premier atelier collégial, la remarque que ce mot était peut-être un peu fort :

Pour moi, ça ne me paraît pas usurpé. Parce que l'investissement en temps, en fatigue, en coups de marteau sur les doigts (rires)... financier aussi, c'est quand même quelque chose dont tu te souviens ! [...] Tous les récits, par exemple quand j'ai travaillé avec les groupes d'habitat autogéré, d'abord ça prenait un sacré temps, beaucoup beaucoup d'années, et puis il y a toute la séquence qui va depuis "on commence à en parler", "on imagine qu'on pourrait habiter..." [...] avec d'autres, et puis négocier "qu'est-ce qu'on aurait comme espace ?", et "ce qu'on aurait, nous"...

(Philippe Bonnin)

La transformation de l'habitat ne va pas sans interactions sociales et s'inscrit donc nécessairement dans un entrelacs de phénomènes humains impliquant la conjugalité, la famille, et tout ce qu'elles charrient. Le chercheur poursuit :

Et le couple qui fait de ce projet un projet de vie, c'est très costaud, très lourd comme histoire. Et puis souvent, au bout des dix ans que ça prend, y a un divorce... peut-être parce qu'ils ont trop chargé la barque et qu'ils ont trop espéré... on le sait que c'est assez fréquent [...] Le chantier, ça charge la mémoire, avec une chronologie, des enjeux, des épisodes, heureux et malheureux, des passages dramatiques, des échecs, des rebondissements, ça se construit bien comme ça, me semble-t-il.

La métaphore de l'épopée s'appuie à la fois sur cette densité de phénomènes matériels et immatériels affectant le chantier, et sur l'importance du récit : « ça doit être raconté, parce que si c'est simplement pour en jouir, c'est pas la peine, ajoute encore Philippe. Et si avec l'interlocuteur ça accroche, alors ça se déroule comme avec un aède [le poète de la Grèce ancienne], avec tout le détail du combat avec la matière, avec le temps, avec la fatigue, avec le savoir-faire, avec les artisans qui font jamais ce qu'on veut... ».

Avec cette métaphore de l'épopée, le récit, qui déploie les étapes, les événements, les moments et toute la description dont ils font l'objet, peut devenir un élément du chantier lui-même et le mobile de la mémoire qu'on fabrique à partir de lui, à l'instar des photographies prises tout au long du chantier. Et si, oubliant un temps les humains, nous nous plaçons à l'échelle de la maison, de l'espace habité, l'épopée prendrait une certaine ampleur. Lors de ce même atelier collégial, la plasticienne Marie-Jeanne Hoffner, dont une partie du travail porte précisément sur les transformations des maisons à travers le temps, déclare :

... et si c'était la maison qui racontait elle-même son histoire, là ce serait une vraie épopée, depuis sa construction jusqu'à sa transformation multiple par des gens différents... qui viennent... picorer... [...] Si les bâtiments pouvaient parler... La maison, elle vit des milliers de transformations, jusqu'à une destruction et un recyclage des matériaux éventuellement. Je trouve que l'épopée, là...

Nulle nécessité de projeter le chantier dans une telle étendue temporelle, métaphorique ou poétique : pour certains, le chantier est un épisode bien plus ramassé dans le temps, avec des accents plus prosaïques, une réalité plus instrumentale. Mais ces métaphores nous invitent à penser à la place que prend l'imaginaire du chantier, dans le chantier et hors du chantier, et qui ouvre sur des possibles de la maison, de l'habiter, voire de la vie elle-même. Ces possibles ne sont jamais détachés des contingences matérielles, celles-ci en sont justement le moteur.



Anne-Frédérique, habitante.
Le conjoint, pause poussière.



Emmanuelle, habitante.
Le conjoint, pause poussière.





Conclusion

L'espace-temps du chantier n'est pas une parenthèse dans une vie, mais bien un temps où la vie continue, se déploie en continu, et où les instants infra-ordinaires de la vie sont immortalisés.

Notre étude nous a conduits à interroger d'une part, les raisons à l'origine des images de chantier ; d'autre part, les figures récurrentes sur les images de chantier pour saisir ce qui « fait chantier » et définir le chantier dans l'acte d'habiter.

Cela a été possible grâce à une mise en lien entre les aspects formels des images avec les commentaires de leurs auteurs et autrices, qui portaient aussi bien sur leurs images elles-mêmes que sur leurs expériences de chantier.

Après avoir distingué les raisons à l'origine de la prise d'image selon quatre catégories socioprofessionnelles pertinentes, nous avons apprécié les points communs et les points de contact entre elles. Notre étude a montré que, non seulement, les raisons pour lesquelles les personnes prennent des photographies de chantier sont plus nombreuses que celles initialement identifiées, mais surtout, les raisons attendues dans une catégorie se trouvent aussi chez les autres. L'analyse des images de chantier doit donc être transversale et dépasser la question de leur statut. Quelle que soit la catégorie socioprofessionnelle à laquelle appartient l'auteur ou l'autrice de l'image, des raisons matérielles (liées à l'activité humaine de documentation, d'enregistrement, d'archivage et de communication) et des raisons immatérielles (relevant du subjectif et de l'affectif) président à la prise d'image.

De plus, quel que soit le statut de l'image (document, photo souvenir, œuvre, etc.), on retrouve des traits communs aux images de chantier, identifiés à partir de l'observation des formes et des figures récurrentes sur les images. Grâce à cette récurrence, nous avons par ailleurs cerné certaines limites du chantier et de ses représentations. L'image du jardin qui sert d'atelier pendant les travaux ou d'une mère de famille faisant la vaisselle pendant que les ami-es venu-es aider sur le chantier continuent leurs tâches respectives, sont bien des photographies de chantier. De chantier domestique.

La double entrée à partir de ce que nous avons appelé les motifs (comme raisons et comme figures) nous a fait cheminer vers une compréhension, voire vers l'identification de ce qu'est une photographie de chantier et de ce qui caractérise le chantier domestique comme **un chez-soi en transition**. En effet, si le chantier est largement considéré comme l'espace du faire, qui renvoie au travail, à l'acte de travail, il est aussi un lieu de vie ; un lieu où la vie se déroule, parfois même sans être véritablement impactée par le chantier. L'espace-temps du chantier n'est pas une parenthèse dans une vie, mais bien un temps où la vie continue, se déploie en continu, et où les instants infra-ordinaires de la vie sont immortalisés. La vie s'inscrit dans le chantier et les chantiers s'inscrivent dans les vies. Les images et les témoignages en constituent le récit et racontent l'histoire commune d'un ménage et d'un espace habité. Motifs-raisons et motifs-figures résonnent et s'entrelacent ainsi dans une logique de récit, tournée vers soi et vers les autres. Une logique qui ménage une parole aux murs, aux espaces et aux lieux : l'architecture se raconte à nous et nous en sommes à l'écoute. En retour, l'habitat devient un acteur à part entière.



Les auteur-es au travail. Montage de l'exposition *Chantiers Domestiques*, Syndicat Potentiel, Strasbourg, 2019.

Au moment d'achever ce rapport se clôture l'exposition *Chantiers domestiques*, présentée au Syndicat Potentiel à Strasbourg du 28 septembre au 19 octobre 2019, dans le cadre des Journées de l'Architecture.

Cette exposition a été une opportunité formidable de poursuivre notre co-laboration et de présenter publiquement notre travail, en imaginant le déploiement, inédit pour nous, de la recherche dans l'espace. En couplant cet événement à une table ronde, nous avons conservé l'entrelacement images-textes à l'œuvre dans *Saisir le chantier par l'image*, en accordant toutefois le privilège aux images. Elles furent marouflées sur les murs, imprimées sous forme de livret ou de poster posés sur des tables ou au sol, ou encore regroupées dans des boîtes, s'offrant dans une diversité de formats et de matérialités. Certaines de ces images ont été emportées par des visiteurs et visiteuses. Elles se propagent désormais, ouvrant des désirs, des possibles, peut-être des craintes, en tout cas de nouveaux regards sur le chantier domestique, ses espaces, ses actions, ses gestes, ses temporalités, ses présences et ses formes toujours mouvantes.

ANNEXES

BIBLIOGRAPHIE

- Ardenne, P.** (2010). « Exposer l'énergie : l'art contemporain en quelques-uns de ses chantiers ». In *Ligeia*, 2 / 101-104 : 173-181.
- Bachelard G.** (1954). *La poétique de l'espace*. Paris : PUF.
- Barthes R.** (1980). *La chambre claire. Note sur la photographie*. Paris : Seuil.
- Baudez, B.** (2010). « La représentation du chantier urbain à l'époque moderne. Quelques pistes de réflexion ». In *Ligeia*, 2 / 101-104 : 88-95.
- Benjamin, W.** (1972). « Baustelle », in *Gesammelte Schriften*, Éditions Suhrkamp, Francfort-sur-le-Main, Allemagne. « Chantier » dans *Sens unique*, Éditions les Lettres Nouvelles / Maurice Nadeau, trad. Jean Lacoste, rééd. 2007, p. 150-151.
- Bonnin, Ph.** (1991). « Produire la Domus : une affaire de famille. Niveaux et formes d'investissement des familles dans l'espace domestique ». In *Sociétés Contemporaines*, 5 : 145-161.
- Certeau, M.** (1980). *L'invention du quotidien. 1) Arts de faire*, Paris : Gallimard.
- Chollet, M.** (2015). *Chez soi. Une odyssée de l'espace domestique*. Paris : Zones, La Découverte.
- Clement, G.** (2009). *Le salon des berces*. Paris : NiL Éditions.
- Clifford, J.** (1996) [1988]. « Malaise dans la culture. L'ethnographie, la littérature et l'art au XX^e siècle », Paris : École nationale supérieure des Beaux-Arts.
- Colard J.-M., Singer J.** (dir.). « Pour une Poétique du chantier », In *Ligeia*, 2 / 101-104 : 45-46.
- Colard, J.-M.** (2010). « Poétiques du chantier » In *Ligeia*, 2 / 101-104 : 47-61.
- Debaise, D.** Conférence Narrations spéculatives : « Comment les récits composent-ils les mondes ? » (12/04/19 - TJP Strasbourg)
- Deniot, J., Trivière, F.-X.** « Le bricolage ou la passion réfutée », dans *Passions ordinaires*, Ch. Bromberger (éd.), Paris : Hachette, coll. Pluriel, 1998, pp. 95-115.
- Dujarier, M.-A.** (2014 [2008]). *Le travail du consommateur. De Mc Do à ebay, comment nous coproduisons ce que nous achetons*. Paris : La Découverte.
- Ferrere, A.** (2016). *Du chantier dans l'art contemporain*. Paris : L'Harmattan.
- Filiod, J. P.** (2003). *Le désordre domestique. Essai d'anthropologie*. Paris : L'Harmattan.
- Filiod, J. P.** (2018). *L'éducation en partage. Une sociologie anthropologique du travail éducatif*. Louvain-la-Neuve : EME.
- Filiod, J. P., Subrémon H.** (2014). « Histoires de projets. De l'intention à la réalisation d'un aménagement par des particuliers ».
- Giddens, A.** (1987 [1984]). *La constitution de la société*. Paris : PUF.
- Goetz, B.** (2010-12). « L'architecture à l'œuvre », In G. Lamarche-Vadel (dir.) *Chroniques du chantier de l'Arsenal*. Dijon : ENSA, Les Presses du réel.
- Gunthert, A.** (2014). « L'image conversationnelle », *Études photographiques*, 31, en ligne : <http://journals.openedition.org/etudesphotographiques/3387>
- Heidegger, M.** (1978 [1954]). « Bâtir, habiter, penser », In *Essais et conférences* (p. 170-193). Paris : Gallimard.
- Ingold, T.** (2013). « Bâtir, habiter, vivre ». Dans *Marcher avec les dragons* (149-178). Kremlin-Bicêtre : Zones sensibles.
- Jarreau Ph.** (1985). « Du bricolage. Archéologie de la maison », Paris : CCI-Centre Pompidou.
- Lawrence R. J.** (1987). « What makes a house a home? », *Environment and behaviour*, 19, 154-168.

ANNEXES

Lefebvre, H. (1947, 1961, 1981). *Critique de la vie quotidienne* (resp. Tomes I, II et III). Paris : Grasset (pour le tome I), L'Arche (pour les tomes II et III).

Lochmann, A. (2019). *La vie solide. La charpente comme éthique du faire*, Paris : Payot & Rivages.

Mazaud, C. « Artisan, de l'homme de métier au gestionnaire ? », Travail et Emploi [En ligne], 130 | avril-juin 2012, mis en ligne le 01 décembre 2014, consulté le 15 juin 2019. <http://journals.openedition.org/travailemploi/5652>

Mucchielli, A. (1991). *Les méthodes qualitatives*, Paris : PUF, coll. Que sais-je ?

Nancy, J.-L. (2011). Trafic / Déclat. *Dans La ville au loin*. Paris : Édition de la Phocide.

Nègre, V. (dir.), 2018-2019. *L'art du chantier. Construire et démolir du XVI^e au XXI^e siècle*, Paris : Cité de l'architecture & du patrimoine ; Gand : Éditions Snoeck..

Perec, G. (1974). *Espèces d'espaces*, Paris : Galilée.

Perec, G. 1989. *L'infra-ordinaire*, Paris : Seuil.

Reichlin, B. (2018-19). « Le chantier comme métaphore esthétique », In Nègre, V. (dir.), *L'art du chantier* (214-229). Paris : Cité de l'architecture & du patrimoine. Gand : Éditions Snoeck.

Schneider, P. (2011). *Construire en habitant*, Arles : Actes Sud, série l'Impensé.

Singer J. (2010). « Le chantier, singulier pluriel ». In *Ligeia*, 2 / 101-104 : 62-71.

Sontag S. (2008 [1973]). *Sur la photographie*. In Œuvres complètes I, trad. Philippe Blanchard. Paris : Christian Bourgeois Éditeur.

Soulages F., Ferrere A. (2017). *Esthétique de la photographie de chantier*. Paris : L'Harmattan.

De Villanova R., Bonvalet C. (1999). « Immigrés propriétaires ici et là-bas, un système résidentiel ? » In Bonnin Ph., De Villanova R., *D'une maison l'autre. Parcours et mobilités résidentielles* (213-247). Grane : CREAPHIS.

SITES INTERNET ET BLOGS

www.domodelafelico.tumblr.com

www.instagram.com/okchantier

www.kozikaza.com

www.saisirlechantier.com

ANNEXES

PETITE HISTOIRE DU PROJET, COMPOSITION DE L'ÉQUIPE ET ENJEU DE LA CO-LABORATION



Jade Tang. *Perspective Résidentielle*, 2013.

Démarré en 2013, *Perspective résidentielle* est un projet artistique initié par Jade Tang à partir d'un travail de terrain auprès d'habitant-es sur des chantiers de rénovation de logements privés pour observer l'appropriation de leur chez-soi en transition. D'emblée, elle a envisagé le chantier comme un espace-temps intermédiaire : un temps présent où les gens délaissent des modes de vie passés pour se projeter dans le futur ; un espace dans lequel des murs tombent pour laisser apparaître leurs structures, tandis que d'autres s'élèvent. Les travaux, précisait-elle alors, révèlent une période intermédiaire riche en bouleversements d'espaces et d'usages, et deviennent un terrain qui donne l'opportunité d'observer l'espace et les volumes formant l'environnement quotidien des habitant-es ou des professionnel·les qui viennent l'investir et le faire leur pour un temps.

ANNEXES



Jade Tang. Documentation d'artiste, 2013.

Dans cet espace-temps entre démolition et re-construction apparaissent, là où on ne les attend pas, des typologies architecturales, des formes sculpturales ou des objets hybrides que Jade Tang a capturés. Son interprétation artistique mêle installations, photographies, sculptures et documents de recherche qui constituent depuis, le corpus de *Perspective Résidentielle*.

Plusieurs versions de *Perspective Résidentielle* se sont déployées sous forme d'expositions ou de laboratoires, à Strasbourg, à Dijon, à Saint-Ouen puis à Paris les 20 et 21 juin 2017, où l'artiste a présenté *Perspective Résidentielle #4* à l'occasion des Assises de l'habitat LEROY MERLIN, qui fut la première étape de la co-laboration¹ de Jade Tang, Claire Kueny et Jean Paul Filiod avec LEROY MERLIN Source.

En parallèle de ses recherches pour *Perspective Résidentielle*, Jade Tang a souhaité mettre en correspondance des regards de différentes disciplines. Ainsi, s'est-elle rapprochée de Claire Kueny et de Jean Paul Filiod en leur proposant de réfléchir et d'analyser avec elle, aussi bien les documents polymorphes de *Perspective Résidentielle* que la démarche d'enquêter le chantier.

Son intérêt pour le chantier et ses différentes dimensions l'a amenée à voir si des chercheur-es, notamment en sciences humaines et sociales, avaient centré certains de leurs travaux sur le chantier de rénovation domestique. Cette exploration lui a fait rencontrer une publication de LEROY MERLIN Source, restitution du chantier de recherche réalisé par Héléne Subrémon et Jean Paul Filiod et intitulé *Histoires de projets. De l'intention à la réalisation d'un aménagement par des particuliers* (Filiod et Subrémon, 2014). Les questionnements portés par la plasticienne entraînent

ANNEXES

en résonance avec ceux de l'un des deux chercheur-es qu'elle a contacté. L'antériorité d'un lien avec Claire Kueny, alors doctorante en histoire et théorie de l'art à l'université Paris VIII, attestait également de cet intérêt pour le partage des idées, quelle que soit la discipline de référence des un-es ou des autres.

La composition de l'équipe chargée de cette étude relève donc de la pluridisciplinarité, si l'on raisonne du point de vue des références universitaires, et de la pluriprofessionnalité, si l'on étend la question plus largement aux pratiques et aux savoir-faire appris au fil des parcours de chacun-e. Mais plus précisément encore, l'étude relève plutôt de l'interdisciplinarité et de l'interprofessionnalité : les trois auteur-trices se sont en effet attelé-es à une problématique commune plutôt qu'à une étude éclairant le même objet à partir de leurs positions respectives sans en sortir (ce à quoi renvoie la logique du « pluri- »).

L'art et l'anthropologie ont par ailleurs tissé des liens dès la première moitié du XX^e siècle (Clifford, 1996 [1988]) et l'idée que « la sociologie est aussi visuelle » (Filiod, 2018 : 106-109) a de plus en plus gagné les esprits. Cette condition de « l'inter- » est selon nous indispensable pour arriver à circonscrire au mieux ce phénomène si partagé qu'est le « chantier ». D'autant que les circonstances ont fait que, sur toute la durée de l'étude, chacun-e d'entre nous a vécu un chantier de rénovation dans son logement du moment. Comment, dans ces conditions, se retrancher derrière sa discipline ou sa profession ? Comment ne pas se rendre compte que nous étions aussi et peut-être surtout des habitant-es ? Comment ne pas se sentir conforté-es dans l'envie de comprendre ce que d'autres habitant-es ou d'autres personnes concernées par le chantier en disent, en pensent, parce qu'ils et elles l'auront, non seulement vécu, mais aussi pensé, réfléchi, étudié, projeté ?

NOTES

1. La réintroduction du tiret a pour but de ne pas banaliser le discours sur « le collaboratif » et de rappeler les enjeux du « travailler ensemble », notamment en recherche : la co-laboration « implique les co-acteurs dans des pratiques concrètes partagées sur lesquelles une discussion s'éveille, une réflexion s'élabore, afin d'arriver à un ou des résultats, avec consensus ou dissensus sur une ou des interprétations [...] La recherche co-laborative présente ainsi l'avantage d'interroger concrètement la place que chacun des sujets va prendre dans la démarche de recherche. » (Filiod, 2018 : 117-118).

ANNEXES

NOTRE DÉMARCHÉ DE RECHERCHE

DÉVELOPPEMENTS AU SUJET DE NOS DEUX PRINCIPALES HYPOTHÈSES DE TRAVAIL

Comme formulé dans le rapport d'analyse, nous avons choisi pour cette étude, de traiter ensemble des objets matériels et des points de vue sur ces objets et sur leurs fonctions en faisant communiquer les aspects formels des images avec les commentaires de leurs auteurs et autrices, aussi bien sur leurs images que sur leurs expériences de chantier. Nous avons pour cela rencontré des personnes entretenant différents rapports au chantier et ayant pour point commun de prendre des photographies de chantier, en nous interrogeant systématiquement sur ce qui motivait les un-es et les autres à prendre des images de chantier et en observant les formes et figures récurrentes sur ces images.

Parmi ces personnes, nous avons établi quatre catégories génériques d'acteurs : des habitant-es, des artisans¹, des chercheur-es et des artistes. Ces sujets sont appelés acteurs dans notre rapport, au sens littéral de personnes ayant une capacité d'action sur les lieux, actes générés par leur position vis-à-vis de l'habitat concerné. C'est donc dans un sens proche d'acteur social qu'il faut l'entendre et non dans une quelconque métaphore du monde du théâtre ou du cinéma.

La sociologie des professions ou des groupes professionnels s'appuie sur l'idée d'une relative homogénéité des logiques d'action et des manières de penser au sein d'un même groupe. Le choix de s'appuyer sur différentes catégories d'acteurs nous a évidemment conduits à prendre en compte les habitant-es, qui ne représentent pas, à la différence des artisans, des artistes et des chercheur-es, un groupe professionnel, ou alors de manière indirecte, *via* une compétence mise en œuvre dans le cadre du chantier. Plus encore, nous pourrions nous demander si habiter est un métier... un travail... Ce serait sans doute exagérer. Mais le temps passé par certains habitants plutôt habiles

et bricoleurs (et pas que le dimanche), soucieux de la chose bien faite et des conséquences qu'elle a sur une certaine idée du confort, pourrait nous faire répondre par l'affirmative². Nous tranchons cette question et considérons les habitant-es cependant comme des acteurs et actrices de l'habitat.

Au fil de nos explorations, nous avons construit une première hypothèse générale qui porte sur les raisons pour lesquelles les acteurs prenaient des photographies de chantier. Elle se décline en hypothèses secondaires pour chacune des quatre catégories d'acteurs :

- **les artisans** prennent des photographies de chantier dans un but technique (pour le suivi matériel des travaux et les éventuels détails) et dans un but de communication (site internet, montrer à de potentiels clients, etc.) ;
- **les chercheur-es** prennent des photographies de chantier pour documenter l'espace des données de leur recherche. Chaque document est susceptible, en lui-même ou dans l'interaction avec des habitant-es, de nourrir une voie analytique et/out interprétative ;
- **les habitant-es** prennent des photographies de chantier pour en garder la mémoire, à la fois sur le plan matériel et technique (les étapes) et sur le plan affectif (les souvenirs) ;
- **les artistes** prennent des photographies de chantier qu'ils considèrent soit comme des œuvres en tant que telles, soit comme des ressources leur permettant d'identifier un répertoire de formes et de figures du chantier.

Une seconde hypothèse a découlé de la première, en lien avec ce que la sociologie des professions nous dit encore, à savoir que :

- tout groupe professionnel est soumis à des changements et des évolutions ;
- des variations individuelles existent au sein d'un même groupe professionnel : il y a différentes manières d'être artiste, architecte, enseignant, médecin, artisan, jardinier, etc. ;
- des personnes appartenant à des groupes professionnels différents sont amenées à travailler ensemble, et cette part du travail collectif intervient dans la définition du métier, en témoignent des expressions devenues communes : travail en équipe, d'équipe, en partenariat, en réseau, par projets, etc.

ANNEXES

De plus, le développement massif des usages de l'image nous conduit – ce « nous » est universel – à prolonger ce qui existait avant la révolution numérique, à savoir la miniaturisation émergente du début du XX^e siècle (la Vest Pocket de Kodak date de 1912) et le besoin que l'être humain a, depuis les premiers temps du dessin ou de l'écriture, à documenter ses pratiques, ses idées, ses manières de se représenter les choses, les autres et le monde.

Les images d'intérieurs domestiques s'accumulent dans l'Histoire, dans les espaces où se déroulent les scènes des Annonciations dès le XII^e siècle jusqu'aux « applis » du XXI^e, en passant par la peinture flamande du XVII^e siècle ou les éditions du *Larousse ménager* (1926 et 1955) et tous les catalogues qui lui emboîteront le pas. La fabrication d'une culture domestique, et de l'imaginaire qui va avec, par une bourgeoisie occidentale au XVIII^e siècle, puis sa diffusion au sein de la société, ont démultiplié les possibilités de consommer son habitat et de le singulariser. Dans ce processus massif et diffus, l'image, les images ont joué et jouent un rôle que nous avons décidé de prendre sérieusement en compte.

À l'heure des smartphones, que se passe-t-il ? Toute scène est susceptible d'être saisie par quiconque en possède un et le chantier n'échappe pas à cette norme. À partir de là, qu'est-ce qui différencierait fondamentalement une prise de vue d'untel ou d'unetelle, à la fois dans la forme produite et du point de vue des raisons pour lesquelles elle a été faite ? L'hypothèse d'images communes aux quatre catégories a ainsi fait son chemin, et a pu être mise à l'épreuve lors du premier séminaire méthodologique organisé par LEROY MERLIN Source à Paris le 4 juin 2019 qui portait sur la collecte de données numériques. Jean Paul Filiod y a présenté l'étude et a soumis, à l'assistance composée de 16 personnes de différentes professions (designers, consultants marketing, sociologues, architectes, chargés de communication, etc.), une photographie de chantier (voir ci-dessous) en posant cette question simple : qui a pris cette photo ? un-e artiste ? un-e habitant-e ? un artisan ? un-e chercheur-e ?

Il ne s'agissait pas de faire un sondage mais, dans l'élan du jeu proposé, chacun-e fut invité-e à lever la main pour se prononcer. L'hypothèse concernée ne pouvait rêver mieux pour être confirmée : chacune des quatre catégories a été couverte par quatre personnes. Aucune majorité, aucune possibilité de chercher pourquoi cette image serait spécifiquement attribuable à une catégorie d'acteurs et d'actrices particulière. C'est ce que montre l'analyse des résultats développée dans ce rapport.



Laurent, artisan.
Rénovation
d'une maison.

ANNEXES

ÉLABORATION ET COMPOSITION DES CATÉGORIES D'ACTEURS ET D'ACTRICES

Pour les besoins de l'étude, nous avons rencontré des acteurs et actrices de plusieurs cercles :

- un premier composé de quatre habitant-es, quatre artisans, trois artistes et trois chercheur-es, rencontré-es en entretien individuel ;
- un second composé de deux co-auteur-trices de l'étude, une artiste et un chercheur, alors questionné-es sur leurs pratiques antérieures centrées sur le chantier de rénovation domestique ;
- un troisième cercle s'est créé autour de deux ateliers collégiaux avec des personnes du premier cercle et d'autres, mobilisées pour leurs compétences sur les questions d'habitat et sur leur capacité à porter un regard dynamique sur les premiers résultats de l'étude ;
- enfin, le quatrième cercle s'est nourri de discussions informelles : avec des artisans, notamment lors de chantiers vécus par les auteur-trices de l'étude, mais aussi avec des ami-es et des connaissances.

Concernant les habitant-es, excepté un jeune homme célibataire, nous avons rencontré principalement des familles dont les adultes sont âgés de 39 à 65 ans. Nous avons diversifié les types d'habitat, en choisissant des rénovations d'appartement et de maison dans des villes ou villages de différentes régions. L'ampleur des chantiers varie d'un deux-pièces à Paris à une maison à la campagne ou en contexte péri-urbain. Ces habitant-es ont été rencontré-es dans deux situations : pendant les travaux ou lorsque ceux-ci étaient achevés.

Dans cette catégorie, nous aurions souhaité interroger des personnes âgées qui ont vécu dans des architectures stables pendant plusieurs décennies et dont l'espace de vie doit être adapté à leur mobilité réduite, ce qui implique des perturbations quotidiennes voire de la souffrance. Dans ces situations, l'accompagnement se fait par des artisans et des acteurs sociaux qui épaulent les habitant-es. Au fil des rencontres que nous avons eues avec des personnes et/ou professionnel-les connaissant bien ces situations, notamment lors du second atelier collégial, il s'est avéré que les personnes âgées que nous aurions pu rencontrer n'étaient jamais autrices elles-mêmes des photographies de leur chantier. L'acte photographique revenait souvent à leurs enfants ou aux personnes qui les accompagnaient. Nous n'avons donc pas pu apporter ce regard dans notre étude.

La catégorie des artisans mérite d'être précisée ici, puisqu'elle regroupe plusieurs types de professionnels de l'habitat. Nous tenons à indiquer que nous n'utilisons pas le terme d'« artisan » dans sa définition la plus rigoureuse, celle d'un chef d'entreprise qui contribue « à la transmission d'un métier en formant des apprentis et décide éventuellement d'embaucher quelques salarié-s supplémentaires pour travailler à ses côtés » (Mazaud, 2012). L'important pour nous était de toucher des professionnels de l'habitat, qu'ils soient artisans et/ou ouvriers, ou ayant une fonction de formateur d'ouvriers ou jouant un rôle dans la diffusion et la transmission des savoir-faire et des techniques.

Ainsi, le plus significatif pour notre étude tient davantage à la diversité de leur statut au sein de l'entreprise (auto-entrepreneur, chef d'entreprise, salarié, ouvrier, chef de chantier ou coordinateur) qu'à celle de leur corps de métier (plâtrier, ébéniste, plombier, etc.), puisque c'est ce statut qui va déterminer la fonction de leurs images.

ANNEXES

Nous notons par ailleurs la difficulté de rencontrer des artisans, du fait de leur emploi du temps et des nombreux imprévus professionnels qui ont empêché certains rendez-vous ou en ont fait reporter d'autres. Tandis que les premiers rendez-vous avaient été pris dès le printemps 2018, la totalité des entretiens avec les artisans a eu lieu entre le 26 mars et le 24 mai 2019...

Nous n'avons volontairement pas étendu cette catégorie aux architectes, qui d'ailleurs auraient pu être considérés dans la catégorie artistes... (puisque cette conception de l'architecture existe bel et bien). En revanche, nous avons sollicité des architectes pour qu'ils contribuent par leurs images à alimenter le site internet, et aussi par une participation aux ateliers collégiaux réalisés dans le cadre de l'étude.

Les artistes ont été choisis pour apporter trois modes d'interaction avec le chantier : vivre et faire le chantier en l'établissant au statut d'œuvre d'art ; photographier le chantier comme source d'inspiration ; en reproduire une esthétique (développer « esthétique du chantier »). Aussi, nous souhaitons nous entretenir avec des artistes d'âges variés et ayant donc différents types d'approche artistique ; ce qui nous a finalement amenés à rencontrer des artistes de trois générations différentes.

Pour les chercheur-es, notre première intuition fut de solliciter des sociologues. Cependant, il était difficile d'en trouver ayant travaillé sur le chantier, d'autant qu'un grand nombre d'entre eux et elles sont plus que timides voire réfractaires à l'utilisation de l'image. Nous avons, là encore, pensé aux architectes et aux urbanistes, mais ils penchent souvent du côté de la technique et de l'esthétique plutôt que du sociologique. Nous avons finalement choisi des chercheur-es au croisement de plusieurs disciplines : ethnologie, sociologie, anthropologie, architecture et archéologie.

ANNEXES

TABLEAUX N° 4 ET 5 : COMPOSITION DES QUATRE CERCLES D'ACTEURS ET ACTRICES RENCONTRÉS

1 ^{er} CERCLE : RENCONTRES PAR ENTRETIEN				
Habitant-es	Emmanuelle, 39 ans, et François, 55 ans. Couple d'ostéopathes, avec un enfant (7 ans), propriétaires ayant rénové trois maisons entre 2010 et 2018 dans le Vaucluse.	Chantal, 60 ans secrétaire, et Ty Meng, 65 ans, plombier retraité. Couple vivant à Dijon, avec un enfant (29 ans), propriétaire d'un appartement rénové pendant 15 ans. Aujourd'hui en pleine rénovation d'une maison depuis 2010.	Nelson, 30 ans. Homme célibataire, réalisateur et artiste plasticien, propriétaire d'un petit appartement, à Paris, rénové d'octobre 2016 à mai 2018.	Bruno, 62 ans, chef d'entreprise en phase de retraite, et Éliane, 58 ans, auto-entrepreneuse dans l'ameublement. Couple, avec deux enfants (22 ans, 17 ans), propriétaire d'un appartement depuis 10 ans à Lyon et en ayant rénové les combles au cours de l'année 2018.
Artisans	Mourad, 47 ans, résidant dans l'agglomération parisienne. Salarié dans une société coopérative de construction écologique tous corps d'état. Chef de chantier et formateur des équipes en insertion	Laurent, 42 ans, résidant dans l'agglomération lyonnaise. Plâtrier-peintre depuis 15 ans, auto-entrepreneur depuis 3 ans.	Jean-Michel, 53 ans. Chef de secteur « Relation et expertises » chez LEROY MERLIN France (Lezennes, région lilloise), ancien ouvrier ébéniste.	Mathieu, 34 ans, résidant dans l'agglomération parisienne. Menuisier-ébéniste depuis plus de 10 ans. A créé son entreprise il y a 3 ans.
Artistes	Jean-Pierre Raynaud, 80 ans, résidant à Paris. Plasticien. http://www.jeanpierrerauy.com	Marie-Jeanne Hoffner, 45 ans, résidant à Paris. Plasticienne. http://www.mariejeannehoffner.org	Cyril Zarcone, 33 ans, résidant à Paris. Plasticien. http://www.cyrilzarcone.fr	2^e cercle : approche réflexive Jade Tang, 29 ans, résidant à Pantin. Plasticienne. http://www.jadetang.fr
Chercheur-es	Philippe Bonnin, 69 ans, résidant à Paris. Directeur de recherche au CNRS. Architecte de formation, sociologue et anthropologue de la spatialité. Terrains en France et au Japon. www.lavue.cnrs.fr/auteur/bonnin-philippe	Hélène Subrémon, 41 ans, résidant à Paris. Docteure en anthropologie, sociologue de l'habitat dans une grande entreprise de production de matériaux. Recherches centrées sur l'énergie dans l'habitat, en France et à travers des comparaisons internationales.	Luc Pecquet, 57 ans. Maître de conférences à l'École nationale supérieure d'architecture de Saint-Étienne (Ensase). Ethnologue formé à l'archéologie, a réalisé une thèse sur les modes de construction des habitations en pays Lyela, au Burkina Faso. imaf.cnrs.fr/spip.php?article57	Jean Paul Filiod, 55 ans, résidant à Villeurbanne. Maître de conférences HDR à l'université Claude Bernard Lyon 1. Formé à la sociologie et à l'anthropologie, ses recherches portent sur le quotidien, dans l'habitat et dans les mondes du travail, notamment éducatif. www.centre-max-weber.fr/Jean-Paul-Filiod

3 ^e CERCLE : ATELIERS COLLÉGIAUX	4 ^e CERCLE : ÉCHANGES INFORMELS
<p>Au Mablab, Paris 6^e, le 9 mai 2019. Avec Marie-Jeanne Hoffner, artiste, et Philippe Bonnin, chercheur, membres du 1^{er} cercle. Un artisan, extérieur à ce cercle, fut invité et n'a finalement pu venir.</p> <p>À la Maison des sciences de l'Homme, Lyon 7^e, le 29 mai 2019. Avec Bruno, habitant, membre du 1^{er} cercle, et deux invitées extérieures : Nina Ferrer-Gleize, artiste, éditrice et enseignante à l'école supérieure d'art de Lorraine, à Épinal, doctorante en pratique et théorie de la création artistique et littéraire (spécialité photographie) à l'École nationale supérieure de la photographie d'Arles ; Pénélope Lallemand, architecte, ingénieure, association Bricologis, Vaulx-en-Velin (Rhône), espace ressource pour le bricolage et les projets de rénovation et d'aménagement intérieur en direction des particuliers.</p>	<p>Artisans rencontrés par les auteur-trices dans leur chez-soi :</p> <ul style="list-style-type: none"> – réfection d'une salle de séjour, appartement, Pantin : un artisan généraliste ayant une formation de sculpteur à l'École des Beaux-Arts de Paris. – réparation d'une chaudière, appartement, Pantin : un plombier chauffagiste, compagnon du devoir. – rénovation de deux dépendances d'une maison à Villeurbanne : un artisan plaquiste, un artisan électricien et son ouvrier. <p>Membres de l'entourage proche (famille, ami-es, etc.), connaissances, relations socionumériques (Facebook).</p>

ANNEXES

L'APPORT COMPLÉMENTAIRE DES ATELIERS COLLÉGIAUX

Dans sa recherche compréhensive du rapport individu-société, la sociologie a fait de la technique de l'entretien individuel un élément central de sa méthodologie, aux côtés du questionnaire. L'entrée dans l'étude *via* le premier cercle s'inspire de cette technique classique, la rencontre par entretien se faisant sur une base d'images au sujet de chantiers passés ou en cours. Pour ce faire, nous avons procédé par questions simples et orientées en pratique :

- Comment utilisez-vous les photographies ?
- Pour quelles raisons, quels motifs ?
- Comment sont-elles stockées ?
- Avec quel type d'appareil les prenez-vous ?
- Pour qui ?

Chaque discussion singulière nous a emmenés sur son propre terrain et a donc suscité ses propres questionnements. Pour les personnes du 2^e cercle, les mêmes questions ont été posées, avec la particularité d'un retour réflexif sur des images réalisées dans des contextes qui ont justement suscité la présente étude.

Nous avons cependant envisagé d'emblée le recours à une autre technique, l'atelier collégial, qui découle de l'entretien collectif longtemps laissé de côté par les sociologies et plus largement les sciences sociales. Il faut en effet attendre le début des années 2000 pour qu'un manuel s'en empare : *L'entretien collectif*, de Sophie Duchesne et Florence Haegel intègre en 2004 la collection *L'enquête et ses méthodes* dont les deux premiers ouvrages sont, comme il se doit, *Le questionnaire* et *L'entretien*. Plus tôt, et dans l'univers plus large des sciences humaines et sociales, un *Que sais-je ?* sur *Les méthodes qualitatives* aborde « l'interview de groupe » dans ce que l'auteur appelle alors « les techniques de commentaires provoqués » (Mucchielli, 1991 : 33-34).

À partir d'un « matériel starter », qui peut être un objet existant ou conçu spécifiquement pour ce moment collectif, les « sujets sont amenés à analyser les cas et à donner les prémisses de leur analyse, à exprimer leur opinion en justifiant celle-ci à l'aide de leurs valeurs », l'objectif étant d'accéder à une « mentalité », à une « façon de voir les choses » ou à un « mode typique de réaction et de raisonnement » (*ibid.*).

Surtout utilisée dans le monde du marketing et de la publicité, cette technique met le chercheur en position d'analyste en vue d'une application destinée à améliorer les performances d'une entreprise, ce qui n'est évidemment pas l'objectif de toutes les recherches s'appuyant sur ce genre de technique. L'utilisation plus fréquente de ces techniques en sciences humaines et sociales, dont les *focus groups* font aussi partie, a à voir avec le développement des scènes sociales où s'animent des « controverses », des « croisements de points de vue », où le chercheur se mêle à tous types d'acteurs, convaincu que ceux-ci sont porteurs de connaissances, de savoirs, voire d'expertises.

Dans cette étude sur le chantier de rénovation domestique, un de nos objectifs était de faire se rencontrer ces « acteurs de l'habitat, de l'art et de la recherche » une fois le travail empirique avancé et de solliciter des remarques, des critiques, des discussions sur nos hypothèses ; de mettre à l'épreuve ce que nous avons pu penser, d'ouvrir de nouvelles pistes de réflexion, etc. Un espace ouvert d'échanges devait nous permettre d'affiner nos analyses, parvenir à prendre un peu de distance ou au contraire, nous conforter dans nos intuitions. L'originalité de notre attelage, artiste, historienne / théoricienne de l'art, sociologue anthropologue, avait d'ores et déjà suscité des échanges nourris, et nous souhaitions poursuivre la discussion :

- en présence de différents auteurs et autrices d'images de chantier occupant des positions diverses : soit des membres du premier cercle ;
- mais aussi en mobilisant d'autres acteurs du monde des chantiers pouvant apporter une contribution supplémentaire à la réflexion et à l'analyse.

ANNEXES

Cette forme se démarque de l'entretien collectif au sens strict, bien que nous ayons utilisé cette expression aux premiers temps de la recherche. Mais il s'est avéré que ces échanges, survenus à des moments où l'étude était déjà bien avancée (mai 2019), présentaient un plus grand intérêt sous la forme d'un atelier laissant libre cours aux discussions, avec le site internet et ses images comme supports. Cela a donc pris l'allure d'un « atelier collégial » et pour le faire vivre, nous avons utilisé deux déclencheurs de parole (cf. les « matériaux starter ») :

- le site internet et ses nombreuses images,
- trois mots ou expressions évoquant le chantier selon chacun-e des participant-es, auteur-trices de l'étude compris-es.

Deux ateliers collégiaux ont eu lieu (cf. tableau ci-avant, page 111). L'atelier réalisé à Paris s'est contenté du premier déclencheur. Naviguer librement sur le site internet, discuter des images et des commentaires qu'elles suscitent était plus adapté à la composition du groupe, réduit aux auteur-trices de l'étude et à deux personnes du premier cercle avec qui nous avons donc déjà pas mal discuté du thème. Le déclencheur « mots et expressions » a été approprié lors du second atelier, à Lyon :

TABLEAU N°6 : MOTS ET EXPRESSIONS RELATIFS AU CHANTIER CHOISIS PAR LES PARTICIPANT-ES AUX ATELIERS COLLÉGIAUX

BRUNO	CLAIRE	NINA	JADE	PÉNÉLOPE	JEAN PAUL
transformation de l'espace imagination doute poussière rupture des habitudes décoration excitation + en tant qu'ex chef d'entreprise : danger conseil	désir mouvement savoir-faire	étalement petit à petit avant / après apprendre sur le tas	transition éprouvant / éprouver territoire	poussière / nettoyage organisation bonne posture	transformation gravats poussière

Nous avons estimé que ces résultats étaient concluants dans la mesure où :

- des termes furent communs à plusieurs personnes : poussière, transformation ;
- d'autres apparurent surprenants : bonne posture, doute ;
- ils furent connotés positivement ou négativement, voire de manière plus neutre.

Nous noterons que l'un des participants a estimé difficile de ne proposer que trois mots et a également été conduit à changer de casquette : pour lui, ce n'est pas la même chose de penser le chantier en tant qu'habitant (ce qu'il était dans le cadre de l'étude) ou en tant qu'artisan confronté professionnellement à des chantiers (Bruno a été chef d'une entreprise de travaux acrobatiques, d'où le mot « danger » dans ses choix).

ANNEXES

QUELQUES DONNÉES SUPPLÉMENTAIRES SUR LE SITE INTERNET

Au moment de la rédaction finale de ce rapport (10 février 2020), nous avons publié sur le site 339 articles, dont 14 images d'architectes, 53 images d'artisans, 45 images d'artistes, 71 de chercheur-es et 158 d'habitant-es³. L'essentiel des 321 articles sont des images, puisque seuls 23 sont des notes textuelles (citations, extraits de propos recueillis, etc.).

Chaque image présente sur le site est étiquetée avec un ou plusieurs mots-clés. Aucune limite de mots-clés par image n'a été imposée. En revanche, nous avons décidé que chaque image serait étiquetée au moins à partir des mots-clés désignant le statut de leur auteur-trice (architecte, artisan, artiste, chercheur-e, habitant-e).

La quantité d'images réunies sous chaque mot-clé est variable : elle peut aller de 1 pour « les bricoleurs du dimanche », qui reprend une expression dactylographiée dans un album de photographies de famille, à 67 pour le mot-clé « au travail » qui réunit les photographies sur lesquelles sont présentes des personnes en action sur un chantier. Ces quantités sont mentionnées sur le site à côté de chaque mot-clé, ce qui permet rapidement de saisir sa récurrence et son importance pour l'analyse des images de chantier.

La liste des mots-clés n'est ni exhaustive, ni figée. Ces derniers ont évolué tout au long de l'étude car sans cesse discutés et remis en question. Certains ont été supprimés, d'autres ont fusionné, d'autres encore se sont avérés féconds. Tant que nous continuerons à recevoir et à discuter ces images, cette liste se modifiera, s'affinera, certains mots pourraient disparaître, d'autres arriver. À ce jour, l'ensemble de ces articles sont répartis dans une liste de 81 mots-clés.

Du 28 septembre au 19 octobre 2019, nous avons exposé des données de recherche au Syndicat Potentiel à Strasbourg, dans une exposition intitulée *Chantiers domestiques*, réalisée dans le cadre des Journées de l'Architecture. Nous y avons, entre autres, présenté le site qui était vidéoprojeté sur un des murs de l'espace d'exposition. Occasion de voir, le soir du vernissage, plusieurs personnes passer plus d'une demi-heure sur le site, en train de manipuler ces mots-clés pour découvrir les images. Pour la première fois, nous avons eu la possibilité de voir en grand le site en fonction, animé par d'autres que nous, pour notre plus grand plaisir et celui des visiteurs et visiteuses.

ANNEXES



Exploration du site internet par deux visiteuses lors de l'exposition.

Chantiers domestiques,
Syndicat potentiel,
Strasbourg,
du 28 septembre
au 19 octobre 2019.

RÉSUMÉ

Saisir le chantier par l'image est un projet de recherche mené par Jade Tang, Jean Paul Filiod et Claire Kueny (respectivement artiste, sociologue anthropologue et théoricienne de l'art). Il porte sur les représentations des chantiers de rénovation domestique par des habitant-es et des professionnel-les de l'habitat, de la recherche et de l'art. En s'appuyant sur une collecte d'images et de témoignages, les autrices et l'auteur y dégagent dans un premier temps les raisons à l'origine de la prise de vue d'images de chantier, à partir des catégories d'acteurs et d'actrices rencontrées (habitant-es, artisans, artistes, chercheur-es) et en allant au-delà de celles-ci. Le second temps de ce rapport cherche à identifier les figures récurrentes des images de chantier pour saisir ce qui fait chantier et replacer le chantier domestique dans l'acte d'habiter.

Mots de référencement

Chantier, image, motif, espace domestique, habiter, rénovation.

NOTES

1. Les artisanes sont absentes de notre étude, et restent plutôt rares dans le monde des professionnels du bâtiment.
2. Le débat est actuel, et parfois tendu, chez les sociologues. Certains définissent le mot travail comme un rapport social de production, avec des employeurs plutôt dominants et des employés plutôt dominés, rapport dont il convient d'interroger les évolutions à la lumière des changements contemporains. D'autres privilégient une entrée par l'activité, en prenant en compte de nombreuses pratiques d'aujourd'hui mettant le citoyen dans une situation de production d'un travail que d'autres, salarié-es, faisaient jusqu'alors à sa place. La révolution numérique oblige à cette réflexion, invitant à penser à tout ce que le citoyen-consommateur fait : réserver un billet de train, commander un vêtement, faire des recherches pour choisir la bonne paroi de douche, etc. Ce nouveau consommateur est en effet dans une situation de travail : l'activité est encadrée, productrice de lien social et inscrite dans un rapport social, il y a une soumission à des prescriptions, des habiletés techniques et corporelles à acquérir, des interactions avec autrui, même s'il n'est pas physiquement présent (Dujarier, 2008). Les dimensions sociale et ergonomique du travail sont donc bien présentes. Le débat porte surtout sur la dimension économique et sur le rapport de ces pratiques à la logique capitaliste (Dujarier, 2014 : 241-242).
3. Le total ne fait pas 339, car le site héberge également des citations d'ouvrages ou d'autres références textuelles qui ne sont pas attribuées à une catégorie d'acteur spécifique.

REMERCIEMENTS

Nous tenons à remercier particulièrement toutes les personnes qui ont contribué à l'étude *Saisir le chantier par l'image* : Emmanuelle, François et Lou, Chantal et Ty Meng, Nelson, Bruno, Éliane et Jules, Mourad, Laurent, Jean-Michel, Mathieu, Jean-Pierre, Marie-Jeanne, Cyril, Philippe, Hélène, Luc, Boris et Anne-Frédérique, Emmanuelle et Julien, Maureen et Gaëtan, Tangi, Dora, Cécile, Brice, Axelle, Diana, Fabrice et Martine, Aphrodite, Ana, Hugo, Alexandre, Baptiste, Karine et Laurent, Bagard et Luron, Claude, Sylvie, Christian, Manu et Chrystelle, Quentin, Frédéric, Christophe, Nina, Tamara, Pénélope, Marcelo, Vânia, etc.

Ainsi que l'équipe du Syndicat Potentiel, dont Jean-François Mugnier et Jean-Claude Luttmann, qui ont accueilli et nourri l'exposition *Chantiers Domestiques*. Et les équipes LEROY MERLIN Source qui ont suivi et accompagné cette étude : Pascal Dreyer, Thomas Verrier, Claire Letertre, Denis Bernadet et le groupe *Usages et façons d'habiter*.

Créé par LEROY MERLIN en 2005, LEROY MERLIN Source réunit des chercheurs, des enseignants et des professionnels qui ont accepté de partager leurs savoirs et leurs connaissances avec les collaborateurs de l'entreprise.

Au sein de trois pôles – Habitat et autonomie ; Habitat, environnement et santé ; Usages et façons d'habiter – ils élaborent des savoirs originaux à partir de leurs pratiques, réflexions et échanges.

Ils travaillent de manière transversale au sein de chantiers de recherche dont les thèmes sont définis annuellement par la communauté des membres des groupes de travail, en dialogue avec les axes stratégiques de l'entreprise.

Les résultats de ces chantiers sont transmis aux collaborateurs de LEROY MERLIN et aux acteurs de la chaîne de l'habitat au travers de journées d'études, d'interventions en interne et de prises de parole dans le cadre des Assises de l'habitat organisées par l'entreprise.

Ces collaborations actives donnent lieu à des publications à découvrir sur le site de **LEROY MERLIN Source**.

www.leroymerlinsource.fr

contact.leroymerlinsource@leroymerlin.fr

 [@LM_Source](https://twitter.com/LM_Source)